OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.

†

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1715-1736.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle *Aubert*. Tout cela ſe porte bien, à la réſerve de mademoiſelle *Aubert* qui a été malade, et qui, ſi elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'eſt la ſeule choſe qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que ſa gorge fût auſſi belle et auſſi pleine que ſa voix.

1715.

Puiſque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue preſque point, et qu'elle prend tous les matins quelques priſes de ſéné et de caſſe, et le ſoir pluſieurs priſes du comte d'*Uzès*. *N* *** adore toujours la dégoûtante *Lavoye*; et le

1715. maigre *N**** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaises pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Misanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2). On imprime l'Anti-Homère de *Terrasson*, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari*. Jugez, Madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, musique des fils de *Lully*, représentée en 1688, et reprise en 1715.

gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Oedipe. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, une obligation de faire une bonne pièce. 1715.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière;

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

1716.

LETTRE II.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

On ne peut vaincre sa destinée: je comptais, Madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli; mais M. le duc et madame la duchesse de *Sulli* vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars, mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la Marquise; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires;

(3) M. de *Voltaire* avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de *Villars*, il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

vous ne trouverez jamais perſonne qui s'y intéreſſe autant que moi. 1716.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'eſt venu ſur l'œil. Surtout ne croyez point que ce ſoit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un déſagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéreſſer qu'autant que je m'en ſers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de perſonne; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous ſont les deux ſeuls ſentimens vifs que je me connaiſſe.

LETTRE III.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma préſomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raiſonnable. Nous verrons qui aura raiſon de nous deux. Je vous

1716. réponds par avance que ſi je remporte la victoire, je n'en ſerai pas fort énorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'eſt actuellement le ſeul remède dont j'ai beſoin, car ſoyez bien sûre que je ſuis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi: vous me faites ſentir que l'amitié eſt d'un prix plus eſtimable mille fois que l'amour. Il me ſemble même que je ne ſuis point du tout fait pour les paſſions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui eſt fait; j'y renonce pour la vie

Je ſuis ſenſiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guériſon, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conſervez, ſi vous pouvez, votre ſanté et votre fortune. Je n'aî rien de ſi à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

LETTRE IV.

1717.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

Vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le ferez quoi que vous en difiez. Je fens trop le befoin que j'ai de vos confeils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs difciples, et ce n'eft pas là une des moindres raifons qui m'engagent à être le vôtre. Je fens qu'on ne peut guère réuffir dans les grands ouvrages fans un peu de confeils et beaucoup de docilité. Je me fouviens bien des critiques que monfieur le grand-prieur et vous, vous me fîtes dans un certain fouper chez M. l'abbé de *Buffi*. Ce fouper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie; et je crois qu'il me fuffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait fes leçons au lit, et vous les donnez à table; cela fait que vos leçons font fans doute plus gaies que les fiennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données fur mon épître à M. le

1717. Régent; et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi! je vais devenir flatteur!
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne! (*)

Je suis, &c.

LETTRE V.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars.

1719. AURIEZ-VOUS, Madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si long-temps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris: je viens de quitter le Bruel où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de *la Feuillade*. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je

(*) Voyez le volume d'Epîtres, et les Lettres en vers. L'abbé de *Chaulieu* mourut en philosophe en 1720, à l'âge de 81 ans.

ſuis ſi enchanté de ſon commerce, que je ne peux m'en taire, ſurtout avec vous pour qui vous ſavez que je penſe comme pour M. le duc de *la Feuillade*; et qui devez ſurement l'eſtimer par la raiſon qu'on a toujours du goût pour ſes ſemblables. 1719.

Je ſuis actuellement à Villars : je paſſe ma vie de château en château; et ſi vous aviez pris une maiſon à Paſſi, je lui donnerais la préférence ſur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracaſſeries que M. *Laſs* a eues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquiſitions un peu difficiles. Je ſonge toujours à vous lorſqu'on me parle des affaires préſentes; et dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'eſt votre intérêt qui m'alarme le plus.

Vous méritiez aſſurément une autre fortune que celle que vous avez, mais encore faut-il que vous en jouiſſiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque choſe qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'eſprit. Mais ſi on va toujours du même train, on pourra bien ne vous laiſſer que cela; et franchement, ce n'eſt pas aſſez pour vivre commodément, et pour avoir une maiſon de campagne où je puiſſe avoir l'honneur de paſſer quelque temps avec vous.

Notre poëme (*) n'avance guère. Il faut

(*) La Henriade.

1719. s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui eſt très-jolie : je lui ai fait réponſe, mais non pas ſi bien. Je ſouhaite quelquefois que vous ne le connaiſſiez point, car vous ne pourriez plus me ſouffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre inceſſamment : je ne reſterai pas ſi long-temps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la Marquiſe ; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je ſuis toujours pénétré de reſpect et d'amitié pour vous.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT. (*)

1720. JE ſuis encore incertain de ma deſtiné. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de paſſer avec vous beaucoup de ces jours

(*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714, chez un procureur, où leurs parens qui les deſtinaient au barreau, les avaient placés. L'averſion pour la chicane, et le goût des vers et des ſpectacles, ſentimens communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaiſon dura juſqu'à la mort de M. *Thiriot*, en 1772, à Paris où il était le correſpondant littéraire du roi de Pruſſe.

tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude. 1720.

Je viens d'écrire une lettre à monsieur de *Fontenelle*, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poëte et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Esdras* fit pour l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1722.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

Il faut que je vous faſſe part de l'enchantement où je ſuis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illuſtre anglais toute l'érudition de ſon pays, et toute la politeſſe du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de juſteſſe. Cet homme, qui a été toute ſa vie plongé dans les plaiſirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il ſait l'hiſtoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il poſſède *Virgile* comme *Milton ;* il aime la poëſie anglaiſe, la françaiſe et l'italienne ; mais il les aime différemment, parce qu'il diſcerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke*, il me ſiéra peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment ſatisfaits de mon poëme. Dans l'enthouſiaſme de l'approbation, ils le mettaient au-deſſus de tous les ouvrages de poëſie qui

ont paru en France; mais je fais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est monsieur de *Canillac* le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je serai demain à Ussé où je compte trouver une épître de vous. Je suis très-malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'ame: je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.

1722.

LETTRE VIII.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

M. le baron de *Breteuil* m'a appris, Monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils

1722. d'un homme ſeul capable d'en donner de bons en poëſie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique obſervées.

Le poëme commence au ſiège de Paris, et finit à ſa priſe ; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier chant s'accompliſſent dans tous les autres ; l'hiſtoire n'eſt point altérée dans les principaux faits, les fictions y ſont toutes allégoriques ; nos paſſions, nos vertus et nos vices y ſont perſonnifiés ; le héros n'a de faibleſſe que pour faire valoir davantage ſes vertus. Si tout cela eſt ſoutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'uſage était perdu en France ſans vous, je me flatte que vous ne me déſavouerez point pour votre diſciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination ſuppléera aux choſes que j'ai omiſes. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de *Breteuil* me font eſpérer que vous ne me refuſerez pas les conſeils que j'oſe dire que vous me devez. Je ne me ſuis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même conſulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'*Apollon*, et ſurement on n'en revenait point ſi content que je le ſerai de votre

commerce.

commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon sixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de *Virgile*. St *Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars*; voici ce qu'en dit St *Louis*: 1722.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus
1722. grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte* qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

La mort malheureuſe de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos réſolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de ſon cœur, mais qui a dérangé ſa ſanté. Il a été obligé de diſcontinuer ſes eaux, et il va recommencer dans quelques jours ſur nouveaux frais. Je reſterai avec lui encore une quinzaine, ainſi ne comptez plus ſur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me faſſent du mal après m'avoir fait aſſez de bien. Si j'ai de la ſanté je reviendrai à la Rivière gaiement ; ſi je n'en ai point, j'irai triſtement à Paris ; car, en vérité, je ſuis honteux de ne me préſenter devant mes amis qu'avec un eſtomac faible et un eſprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne ſouffrir qu'incognito.

Si vous ne ſavez rien du détail de la mort

1722. de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragigique; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame

de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes. 1722.

LETTRE X.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, septembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je suis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans; c'est ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniste. Puisque vous savez mes fredaines de

(1) Avec milord *Bolingbroke*.

1722. Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

LETTRE XI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq

cents mille hommes qui habitent Amſterdam, il n'y en a pas un d'oiſif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un inſolent. Nous rencontrâmes le Penſionnaire à pied, ſans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là perſonne qui ait de cour à faire. On ne ſe met point en haie pour voir paſſer un prince. On ne connaît que le travail et la modeſtie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de ſociété par le concours des ambaſſadeurs. J'y paſſe ma vie entre le travail et le plaiſir, et je vis ainſi à la hollandaiſe et à la françaiſe. Nous avons ici un opéra déteſtable; mais en revanche je vois des miniſtres calviniſtes, des arméniens, des ſociniens, des rabbins, des anabaptiſtes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raiſon. Je m'accoutume tout-à-fait à me paſſer de Paris, mais non pas à me paſſer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, ſi vous y êtes encore au mois de novembre. N'y reſtez pas pour moi, mais ſouffrez ſeulement que je vous y tienne compagnie, ſi votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de préſenter mes reſpects à M. de *Bernières* et à tout ce qui eſt chez vous. 1722.

Je ſuis toujours avec un dévouement très-reſpectueux, &c.

1723.

LETTRE XII.

A MADAME
LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuſe auſſi hardiment que ſi j'avais votre peau douce et unie ; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage ; puiſque vous voulez bien ſupporter ma gale, je la ſupporterai bien auſſi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma conſtance que contre cette maladie ; mais je ſuis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme *Job*; feſant tout ce que je peux pour être auſſi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, ſi la préſidente de *Bernières* de ce temps-là avait été juſqu'au 28 novembre ſans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement, venez donc l'occuper au plutôt : mais ſi vos arrêts ſont irrévocables, et qu'on ne puiſſe pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande

avec

avec la dernière inſtance. Je me trouve, je ne ſais comment, chargé de trois domeſtiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois meſſieurs, eſt ce pauvre *la Brie* que vous avez vu anciennement à moi. Il eſt trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier. 1723.

Vous avez un ſuiſſe qui ne s'eſt pas attaché à votre ſervice pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maiſon un méchant cabaret; ſi l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal ſervir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; ſi, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez ſenſiblement; j'ai preſque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maiſon; cela fera ſon petit établiſſement; il vous coûtera bien moins qu'un ſuiſſe, et vous ſervira beaucoup mieux. Si avec cela le aiſir de m'obliger peut entrer pour quelque choſe dans les arrangemens de votre maiſon,

1723. je me flatte que vous ne refuserez pas cette grâce que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir ; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. *Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci ; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

LETTRE XIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

Je reçu votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par

ſix chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, ſuffiſent pour mon fils; 1723.
mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* ſera confondu dans votre équipage. En ce cas, je conſens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on faſſe ces frais uniquement pour ce marmouſet. Je vous recommande inſtamment de le faire partir avec plus de modeſtie et moins de dépenſe; *Martel* eſt ſurtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous euſſiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ſes deux mille habits; ainſi il ſera prêt à partir avec vous, et il pourra vous ſuivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carroſſe, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de ſi bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

1724.

LETTRE XIV.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier.

Je vais vous obéir, Monſieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je ſors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maiſons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le préſident de *Maiſons* et moi, nous fûmes indiſpoſés le 4 novembre dernier: mais heureuſement tout le danger tomba ſur moi. Nous nous fîmes ſaigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis ſaigner une ſeconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maiſons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervaſi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue au ſecond jour de l'éruption, et dont les ſuites n'avaient été prévenues que

par deux faignées trop légères, fans aucun purgatif. 1724.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaife opinion de ma maladie : les domeftiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laifsèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de *Maifons*, qui s'intéreffait à ma fanté, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir fans m'incommoder : je le fis entrer auffitôt, je me confeffai et je fis mon teftament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec affez de tranquillité, non toutefois fans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à Mariamne, ni fans être un peu fâché de quitter mes amis de fi bonne heure. Cependant M. de *Gervafi* ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature; il ne me donnait rien à prendre fans m'en dire la raifon; il me laiffait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; fes raifonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon efprit; méthode bien néceffaire à un médecin auprès de fon malade, puifque l'efpérance de guérir eft déjà la moitié de la guérifon. Il fut obligé

de me faire prendre huit fois l'émétique, et au
1724. lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites soupes, et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites véroles que l'on traite ainsi avec succès, sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit surement.

Les plus grandes plaies, quand aucune

partie essentielle n'est offensée, se referment
aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les 1724.
fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de *Rabel*, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable : elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole

1724. d'être confluente ; enfin, on voit que le ſirop de limon, dans une tiſane rafraîchiſſante, adoucit l'acrimonie du ſang, en apaiſe l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires juſque dans les boutons, s'oppoſe à la corroſion du levain, et prévient même l'impreſſion, que, d'ordinaire, les puſtules font ſur le viſage.

Il y a un ſeul cas où les cordiaux, même les plus puiſſans, ſont indiſpenſablement néceſſaires ; c'eſt lorſqu'un ſang pareſſeux, ralenti encore par le levain qui embarraſſe toutes les fibres, n'a pas la force de pouſſer au dehors le poiſon dont il eſt chargé. Alors la poudre de la comteſſe de *Kent*, le baume de *Vanſeger*, le remède de M. *Agnan*, &c. briſant les parties de ce ſang preſque figé, le font couler plus rapidement, en ſéparant la matière étrangère, et ouvrent les paſſages de la tranſpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'euſſent été mortels ; cela fait voir démonſtrativement que tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent les mêmes remèdes (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), ſont des empoiſonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raiſonnement

bien faux et bien funeſte. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens ſont morts pour avoir raiſonné ainſi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent ſont auſſi différens que les traits de nos viſages, et comme dit le grand *Corneille*, car vous me permettrez de citer les poëtes, 1724.

Que ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.

Mais c'eſt trop faire le médecin: je reſſemble aux gens qui, ayant gagné un procès conſidérable par le ſecours d'un habile avocat, conſervent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monſieur, ce qui me conſolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de *Maiſons* m'honoraient. Je jouiſſais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui ſeuls connaiſſent l'amitié dont le reſte du monde ne connaît que le nom; c'eſt M. *Thiriot*, qui, ſur le bruit de ma maladie,

1724. était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu: la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée: je la sus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de *Maisons* avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de

tant de bontés était l'incendie de son château.
Je ne pouvais concevoir comment le feu avait 1724.
pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui; et même les fréquens embrasemens qui en arrivaient, ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle; et par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que dans ce moment je sus mauvais gré à M. de *Gervasi* de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de *Maisons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maisons* mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par

1724. des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-bien que mon admiration pour lui.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

A MADAME LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet, près de Rouen.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use

comme les gens qui, ayant fait fortune, —— oublient ceux qui les ont aſſiſtés dans la pau- 1724. vreté. Mes amis ne m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne ſont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de *Thiriot*, que je regarde comme ma famille. Il n'y a que vous pour qui j'aye de la confiance, et dont je ſois sûr d'être véritablement aimé. Mes ſouffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A préſent qu'il eſt rétabli, revenez avec lui au plus vîte, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir, puiſque j'oſe vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en ferais-je ſi je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je ſuis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'ame. Heureuſement je vous connais aſſez de vertu et d'amitié pour ſouffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embraſſerons point à votre retour; mais nos cœurs ſe parleront. Il me ſemble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet eſſai d'un nouveau chant, dont M. d'*Argenſon*

1724. vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle Mariamne. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu, ma chère et généreuse amie, c'est trop badiner pour un moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure, ce sera une belle action.

LETTRE XVI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne sussiez rien de la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'*Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle

les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a caſſé toute ſa maiſon, et on n'a laiſſé auprès 1724.
d'elle, dans le château où elle eſt enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On aſſure que quand la pauvre reine s'eſt trouvée renfermée avec cette duègne, elle a pris la réſolution courageuſe de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en ſerait venue à bout ſi on n'était pas venu au ſecours. Je crois que cette aventure pourra bien ſervir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambaſſadeurs. Juſqu'à préſent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à reſpirer et à connaître la ſanté; je n'avais juſqu'à préſent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'eſpérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me ſemble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne ſouffrirai plus. Je ne ſerai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne ſongeais qu'à mes maux.

Mandez-moi ſi on a commencé à planter votre bois, et à creuſer vos canaux. Je m'intéreſſe à la Rivière comme à ma patrie.

1724.

LETTRE XVII.

A M. THIRIOT.

26 septembre.

MA santé ne me permet pas encore de vous aller trouver ; je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la solitude et dans la souffrance ; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de *Richelieu* à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. *Champot*, frère de M. de *Pouilli*; *Destouches* même voulait faire avec lui le voyage ; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le suivre sitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon cher *Thiriot*, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune

sera

ſera toujours la vôtre ; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes 1724. vont très-mal, et que je cours riſque de n'avoir rien du tout de la ſucceſſion de mon père. Dans ces circonſtances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous ſervirait qu'à faire ſans frais et avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, et à développer vos talens, ne feriez-vous pas trop heureux ? Ce poſte peut conduire très-aiſément un homme d'eſprit, qui eſt ſage, à des emplois et à des places aſſez avantageuſes. M. de *Morville*, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque choſe de vous. Le pis aller de tout cela ferait de reſter après l'ambaſſade avec M. de *Richelieu*, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien ; d'ailleurs je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine ; ainſi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions ſur ce que je vous écris, et ſoyez prêt à venir vous préſenter à M. de *Richelieu* et à M. de *Morville*, quand je vous le manderai. Si votre édition eſt commencée, achevez-la au plus vîte ; ſi elle ne l'eſt pas, ne la commencez point. Il

vaut mieux ſonger à votre fortune qu'à tout
1724. le reſte. Adieu, je vous recommande vos intérêts ; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'hiſtoire d'Allemagne à celle de l'hiſtoire univerſelle. Dites à madame de *Bernières* les choſes les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me ſuis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de ſon amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais par la faibleſſe de mon eſtomac, et par la force de ma raiſon.

LETTRE XVIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris.

EST-IL poſſible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre choſe que ce que vous connaiſſez de moi, mes ſouffrances et mon amitié. Je fais l'anniverſaire de ma petite vérole ; je n'ai point encore été ſi mal, mais je ſuis tranquille ; parce que j'ai pris mon parti ; et

peut-être ma tranquillité pourra me rendre
la ſanté que les agitations et les boulever- 1724.
ſemens de mon ame pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'eſt arrivé des malheurs de toute eſpèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature ; je ſouffre beaucoup de toutes façons ; mais j'ai raſſemblé toutes mes petites forces pour réſiſter à mes maux. Ce n'eſt point dans le commerce du monde que j'ai cherché des conſolations ; ce n'eſt pas là qu'on les trouve ; je ne les ai cherchées que chez moi ; je ſupporte, dans votre maiſon, la ſolitude et la maladie, dans l'eſpérance de paſſer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reſte. Si mon goût décidait de ma conduite, je ſerais à la Rivière avec vous ; mais je ſuis arrêté à Paris par *Boſleduc*, qui me médicamente ; par *Caperon*, qui me fait ſouffrir comme un damné tous les jours avec de l'eſſence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot*, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous diſe, et qu'il ne diſe qu'à vous ſeule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des ſecrétaires de l'ambaſſade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait perſonne dans ce poſte au-deſſus de lui, et que par là ſa place en ſera infiniment plus agréable. Vous ſavez ſa fortune, elle ne peut

pas lui donner de quoi exercer heureusement
1724. le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer, s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux pourvu qu'il le soit; je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et par conséquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

LETTRE XIX. 1724.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUAND je vous ai propofé la place de fecrétaire dans l'ambaffade de M. le duc de *Richelieu*, je vous ai propofé un emploi que je donnerais à mon fils, fi j'en avais un, et que je prendrais pour moi fi mes occupations et ma fanté ne m'en empêchaient pas. J'aurais affurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'inftruire des affaires fur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même eft d'autant plus agréable qu'il n'y a point de fecrétaire d'ambaffade en chef; que vous auriez eu une relation néceffaire et fuivie avec le miniftre; et que, pour peu que vous euffiez été touché de l'ambition de vous inftruire et de vous élever par votre mérite et par votre affiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'efprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux poftes qui font d'ordinaire la récompenfe de ces emplois. M. *Dubourg*, ci-devant fecrétaire du comte *du Luc* (et à fes gages), eft

1724. maintenant chargé à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre; et puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de *Bernières*, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de *Bernières* qui vous y a porté, elle vous a donné un très-méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de *Richelieu*, qui n'était point ambassadeur, ou commis de *Pâris*? En bonne

foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât ——
comme une très-grande fortune le poste que 1724.
vous dédaignez ?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentimens. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait ; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien surement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans toutes les cours un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières

1724. noires ; que c'eſt ainſi que l'empereur eſt habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent piſtoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus ; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne ſongeons plus, mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir enſemble tranquillement notre carrière philoſophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de *Chaulieu*, que vous préférez au ſecrétariat de l'ambaſſade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre eſprit toutes les idées d'affaire étrangère au point de ne me pas faire de réponſe ſur le nom et la demeure du copiſte qui a tranſcrit Mariamne, et qui ne refuſera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de *Richelieu*. Enfin, ſi l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, eſt une des raiſons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plutôt retrouver votre ami. Engagez madame de *Bernières* à revenir à la Saint-Martin ; vous retrouverez un nouveau chant d'*Henri IV*, que M. de *Maiſons* trouve le plus beau de tous, une Mariamne toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma ſanté ne me permet pas d'aller à la Rivière, ſans cela je ſerais aſſurément avec vous. Je vous gronderais bien ſur l'ambaſſade de Vienne ; mais plus je vous verrais, plus

je

je ferais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous. 1724.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

MON amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne penfez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous propofer à M. de *Richelieu* pour fecrétaire dans fon ambaffade. Je vous en écrivis fur le champ, et vous me répondites, avec affez de féchereffe, que vous n'étiez pas fait pour être domeftique de grand feigneur. Sur cette réponfe je ne fongeai plus à vous faire une fortune fi honteufe, et je ne m'occupai plus que du plaifir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y ferai cette année. Je jetai en même-temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un fecrétaire dans l'ambaffade de M. le duc de *Richelieu.* Plufieurs perfonnes fe font préfentées; l'abbé *Desfontaines*, l'abbé *Makarti* enviaient ce pofte, mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raifons qu'ils ont fenties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines* me préfenta M. *Davou*, fon ami, pour cette place : il me répondit de fa probité.

——— *Davou* me parut avoir de l'esprit. Je lui promis
1724. la place de la part de M. de *Richelieu*, qui m'avait laissé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaissances des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trouvée si ridicule, et dans laquelle je vous fesais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous avez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de *Saint-Remi*, qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement; un nommé *Guiri* qui n'est qu'un valet, et un nommé *Bussi* qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit qui serait le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera sûrement chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée. 1724.

Son pis aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur: la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand; car j'avais déjà proposé M. *Davou*. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques

1784. lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de *Richelieu* qui est venu chez moi : il a été charmé de votre style qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très-vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes, en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plutôt à Paris; et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambas-

fadeur ; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en faurez plus que lui. Il eft d'ailleurs très-important que vous foyez ici quand monfieur l'ambaffadeur aura fes inftructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires ; et fi vos intérêts ne paffaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux paffer quelque temps avec vous, puifque je ferai huit mois entiers fans vous voir. Je vous confeille ou de vendre le manufcrit de l'abbé de *Chaulieu*, ou d'abandonner ce projet. Vous favez que les petites affaires font des victimes qu'il faut toujours facrifier aux grandes vues. — 1724.

Enfin, c'eft à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes auffi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous eft ouvert ; votre pis aller fera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous eft bien clairement expliqué ; c'eft à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

1724.

LETTRE XXI.

A M. THIRIOT.

A la Rivière-Bourdet.

VOUS m'avez caufé un peu d'embarras par vos irréfolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puifque vous demeurez avec nous. Je fefais trop de violence à mes fentimens, lorfque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais réfolu malgré moi, parce que je penferai toute ma vie qu'il faut s'oublier foi-même pour fonger aux intérêts de fes amis. Si le même principe d'amitié qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et fi avec cela vous êtes content de votre deftinée, je fuis affez heureux, et je n'ai plus rien à défirer que de la fanté. On

(5) M. de *Voltaire* ayant propofé à M. *Thiriot* la place de fecrétaire d'ambaffade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refufa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refufa tout-à-fait pour ne pas fe féparer de M. de *Voltaire*.

me fait eſpérer qu'après l'anniverſaire de ma petite vérole, je me porterai bien ; mais en attendant, je ſuis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'eſt impoſſible de ſortir de Paris dans l'état où je ſuis. Je paſſe ma vie dans mon petit appartement ; j'y ſuis preſque toujours ſeul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuſe ſans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je ſouffre. Je fis l'effort, ces jours paſſés, d'aller à la comédie du paſſé, du préſent et de l'avenir ; c'eſt *le Grand* qui en eſt l'auteur. Cela ne vaut pas le diable ; mais cela réuſſita, parce qu'il y a des danſes et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été ſi à la mode. Le public ſe divertit autant de la petite troupe qui eſt reſtée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui eſt à Fontainebleau. 1724.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire. Je ſais qu'on peut ſe laſſer à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours conſoler. On ſe dégoûte inſenſiblement des malheureux. Je ne ſerai donc point ſurpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi ; mais dites-lui que je lui ſuis plus attaché qu'un homme plus ſain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la ſanté et de la gaieté.

1724. Il n'y a nulles nouvelles ici ; mais à la Saint-Martin, je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

LETTRE XXII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans *Thiriot* et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi ; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi ; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile ; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce

que je sais, c'est que *Dufresny* est mort, et 1724.
que madame de *Mimeure* s'est fait couper le sein. *Dufresny* est mort comme un poltron, et a sacrifié à DIEU cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de *Mimeure* a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est en rien changée: son humeur est toute la même. Je pourrai par la même raison revenir aussi de ma maladie, car je vous jure que je ne suis point changé pour vous, et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

LETTRE XXIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière, près de Rouen.

De Paris, octobre.

JE viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à *Thiriot* de votre silence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été

rendre une visite à une pauvre mourante qui
1724. m'en avait fait prier par ses parens. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'*Etéocle* aurait été voir *Polinice* si on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très-chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de *Mimeure*; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous saviez l'état où je suis, assurément ce serait moi que vous plaindriez. Je ne suis à Paris que parce que je ne suis pas en état de me faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin de mes maux, et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera adouci que par ma patience à les supporter, et par votre amitié qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne serais pas à présent dans votre maison; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par

mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'eſt dans le temps où j'ai ſouffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai oſé croire que vous ne vous laſſeriez pas de mes malheurs. Il n'y a perſonne qui ne ſoit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je ſuis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours ſi triſtes, et de n'apporter dans votre ſociété que de la douleur et de l'abattement; mais je vous eſtime aſſez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte paſſer avec vous le reſte de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générоſité de m'aimer avec un mauvais eſtomac et un eſprit abattu par la maladie, comme ſi j'avais encore le don de digérer et de penſer. Je ſuis charmé que *Thiriot* nous donne la préférence ſur l'ambaſſade; je ſens que ſon amitié et ſon commerce me ſont néceſſaires: c'était avec bien de la douleur que je me ſéparais de lui; cependant je ſerais très-affligé s'il avait manqué ſa fortune. Tout le monde le blâme ici de ſon refus; pour moi, je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ſes intérêts. 1724.

Vous ſavez que M. de *Morville* eſt chevalier de la toiſon. Il y avait long-temps que le roi d'Eſpagne lui avait promis cette faveur. Je viens

1724. d'être témoin d'une fortune plus singulière; quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente; ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la toison.

La petite *le Couvreur* réussit à Fontainebleau comme à Paris. Elle se souvient de vous dans sa gloire, et me prie de vous assurer de ses respects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

LETTRE XXIV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

1725. Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'aller jouir

auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais ; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de *Bernières* même pourrait bien ne pas venir à la Rivière sitôt. En vérité je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne ; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'*Entragues* vient de s'enfuir en Hollande ; c'est une affaire bien singulière et qui fait bien du bruit. On parle de madame de *Prie*, de traitans, de quatorze cents mille francs, de signatures ; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de *Beaujolais* arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de *Beaujolais* vivra au palais royal à la française, et peut-être à la d'*Orléans*. Les dames du palais

1725.

1725. partent le 18 : voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'*Egmont* partage avec madame de *Prie* les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très-peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi j'ai presque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de l'Indiferet, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir, et par conséquent, je serais à la Rivière si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

LETTRE XXV. 1725.

A M. THIRIOT,

Chez madame de Bernières, à la Rivière-Bourdet, à Rouen.

Paris, 25 juin.

J'AI toujours bien de l'amitié pour vous, grande averſion pour les tracaſſeries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de *Bernières;* mais je n'y veux aller qu'en cas que je ſois sûr d'être un peu déſiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, ſi elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferais pas une ſtade ſi ſon amitié eſt diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Deſalleurs* eſt à la Rivière, et que vous y paſſez une vie bien douce. Je ne ſais ſi M. de *Bernières* ſe diſpoſe à partir: il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au marais, et moi aux incurables. Je ſaurai probablement de ſes nouvelles par madame de *Bernières*. Mandez-moi comment elle ſe porte, ſi elle eſt bien gourmande, ſi *Silva* lui a envoyé ſon ordonnance, ſi elle eſt

1725. bien enchantée du chevalier *Deſalleurs*, ſi ledit chevalier, toujours bien ſain, bien dormant et bien..... ſe dit toujours malade; enfin, ſi on veut me ſouffrir dans l'hermitage. Je ne ſais aucune nouvelle, ni ne m'en ſoucie; j'attends des vôtres et vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XXVI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguſte.

DEPUIS un mois entier, je ſuis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaiſir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'Indiſcret pour la ſeconde fois. Cette petite pièce fut repréſentée avant-hier ſamedi avec aſſez de ſuccès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et

le

le Grand ont accoutumé le parterre au bas-comique et aux groſſièretés, et inſenſiblement le public s'eſt formé le préjugé, que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs ſoient reſpectées. Le peuple n'eſt pas content quand on ne fait rire que l'eſprit : il faut le faire rire tout haut, et il eſt difficile de le réduire à aimer mieux des plaiſanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Verſailles à la rue Saint-Denis. Mariamne eſt enfin imprimée de ma façon, après trois éditions ſubreptices qui en ont paru coup ſur coup. 1725.

Au reſte, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je ſers DIEU et le diable tout à la fois aſſez paſſablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle eſt venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maiſon, et en quelle odeur de ſainteté nous allons être ? M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement à l'occaſion du miracle ; et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je ſuis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à aſſiſter au *Te Deum* qui ſera chanté à Notre-Dame en actions

1725. de grâce de la guérison de madame *la Fosse*. M. l'abbé *Gouet*, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah, ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi ! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'*Amfreville*, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des soupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville* en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous ? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long-temps.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau ; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

LETTRE XXVII.

1725.

A MADAME

LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

A Verfailles, feptembre.

HIER à dix heures et demi le roi déclara qu'il époufait la princeffe de Pologne, et en parut très-content. Il donna fon pied à baifer à M. d'*Epernon*, et fon cu à M. de *Maurepas*; et reçut les complimens de toute fa cour qu'il mouille tous les jours à la chaffe par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et époufera mademoifelle *Léczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici fa cour à madame de *Bezeval* qui eft un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'efprit, reçoit avec beaucoup de modeftie les marques de baffeffe qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV* font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune penfion, ni même de les conferver; mais en récompenfe on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi

1725. acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiſelle *Leczinska*. Ceci reſſemble au mariage du ſoleil qui feſait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je ſuis à Verſailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre ſanté. Digérez-vous bien? allez-vous ſouvent aux ſpectacles? avez-vous fait dire à *Dufrène* et à la *le Couvreur* de jouer Mariamne? l'abbé *Deſfontaines* eſt-il en liberté? *Thiriot* eſt-il toujours bien ſemillant? Conſervez-moi votre amitié dont je fais plus de cas que d'une penſion et de ceux qui la donnent.

LETTRE XXVIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 ſeptembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité* de Pologne ſont avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aime

de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci, que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément bien mal pris leur temps tous deux; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

1725.

Ces jours passés le carrosse de M. le prince de *Conti* renversa en passant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de messieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite, a

1725. été de diftribuer aux princeffes et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle fa corbeille : céla confiftait en bijoux de toute efpèce, hors des diamans. Quand elle vit la caffette où tout cela était arrangé : Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des préfens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit inftant dans la chapelle, mais feulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertiffement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le fouper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fufées et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla fe préparer à faire un dauphin. Au refte, c'eft ici un bruit, un fracas, une preffe, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confufion, de me faire préfenter à la reine; j'attendrai que la foule foit écoulée, et que fa Majefté foit un peu revenue de l'étourdiffement que tout ce fabbat doit lui caufer; alors je tâcherai de faire jouer Oedipe et Mariamne devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle ferait

bien aiſe que je priſſe cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaiſſons plus ici le roi *Auguſte*, m'ont fait demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge ; mais il ne faut ici ſe preſſer ſur rien. La reine va être fatiguée inceſſamment des harangues des compagnies ſouveraines ; ce ſerait trop que de la proſe et des vers en même temps. J'aime mieux que ſa Majeſté ſoit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi. 1725.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, ſi vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous aſſure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, ſurtout depuis qu'elle eſt ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embraſſe mille fois. Adieu.

1725.

LETTRE XXIX.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

LA reine vient de me donner ſur ſa caſſette une penſion de quinze cents livres que je ne demandais pas : c'eſt un acheminement pour obtenir les choſes que je demande. Je ſuis très-bien avec le ſecond premier miniſtre, M. *Duverney*. Je compte ſur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne me plains plus de la vie de la cour ; je commence à avoir des eſpérances raiſonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis ; mais ſi vous êtes encore gourmande, et ſi vous avez encore vos maux d'eſtomac et vos maux d'yeux, je ſuis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il eſt vrai que vous reſtiez à votre campagne juſqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en aſſurer et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour, ne valent pas les plaiſirs de l'amitié ; et la Rivière, à tous égards, me fera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez - moi d'adreſſer

d'adreffer ici un petit mot à notre ami *Thiriot.* 1725.

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je fois auffi dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraiffez de Mariamne. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'*Orléans* et fon fyftême avec *Lafs*. Voyez fi tout cela vous paraît bien dans fon cadre, et fi notre fixième chant n'en fera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'*Orléans* fans que mes vers euffent l'air de fatire.

Je dis en parlant de ce prince :

. . . .

D'un fujet et d'un maître il a tous les talens;
Malheureux toutefois dans le cours de fa vie
D'avoir reçu du ciel un fi vafte génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton efprit trop plein du merveilleux.
Un écoffais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des tréfors inconnus fe forment fous fes mains :
L'or devient méprifable aux avides humains.
Le pauvre, qui s'endort au fein de l'indigence,
Des rois à fon réveil égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant fes yeux

——— Tous les biens qu'en naiſſant il eut de ſes aïeux.
1725. Qui pourra diſſiper ces funeſtes preſtiges, &c.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du ſyſtême, mais je ne ſais ſi j'en ai parlé aſſez poëtiquement ; nous en raiſonnerons, à ce que j'eſpère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poëtique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon eſprit. Je ceſſerai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de *Thiriot.*

Et vous, mon cher abbé *Desfontaines*, j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus ;* mais je ſais par mon expérience que les premières impreſſions ſont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre journal. Je vous ſuis preſque également obligé pour Mariamne et pour le héros de *Gratien.* Je ſuis fâché que que vous ſoyez brouillé avec les révérends pères ; mais puiſque vous l'êtes, il n'eſt pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiſer, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne ſais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon.* Je ferais bien fâché de ſa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* eſt venu à Fontainebleau avec Clovis, et tous deux ont été

bien bafoués. Il sollicita M. de *Mortemart*, et l'importuna pour avoir une pension. 1725.
M. de *Mortemart* lui répondit que quand on fesait des vers, il les fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. *Saint-Didier* ne me pardonnera point cette injustice de M. de *Mortemart*. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que l'abbé *Raguet* ?

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la Présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

1726.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 12 auguste.

J'AI reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi (*), comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher *Thiriot*; il y a grande apparence que je ne vous

(*) Le chevalier de *Rohan*.

reverrai plus de ma vie. Je suis encore très-incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où l'on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Witheall et de Londres. Je suis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie, l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes. 1726.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine, le seul regret que j'ai est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi

dans ma solitude de penser que j'aurais pu,
1726. une fois en ma vie, vous être de quelque utilité ; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de *Bernières* pense à mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur ?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot* ; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

LETTRE XXXI.

1726.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de ſeptembre dernier. Les maux viennent bien vîte, et les conſolations bien tard. C'en eſt une pour moi très-touchante que votre ſouvenir : la profonde ſolitude où je ſuis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet inſtant pour avoir le plaiſir de vous écrire, et je m'en retourne ſur le champ dans ma retraite.

Je vous ſouhaite du fond de ma tanière une vie heureuſe et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la ſanté, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de *Rohan*, pourvu que vous en ayez ſenti quelque confuſion.

Réjouiſſez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez

——— la confiance dans l'amitié au nombre de vos
1726. vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre, et à moi à mourir; c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte : vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! Madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez

assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût. 1726.

Mon adresse chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

LETTRE XXXII.

A M. ***. (7)

. . . .

Dans ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir. 1727.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des

(7) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

1727. fonctions qui lui ſoient attachées. Mais en France un duc et pair ne ſait pas ſeulement la place qu'il a dans le parlement. Le préſident eſt mépriſé à la cour, préciſément parce qu'il poſsède une charge qui fait ſa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (ſi tant eſt qu'il prêche), mais il vous refuſe ſa porte ſi vous ne l'appelez pas *Monſeigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque: ſe contente du titre de *Monſieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magiſtrat de la police a grand ſoin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouiſſances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuſes ſe donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU. Il eſt défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtiſſeurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des eſtampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de ſpectacles, on les repréſente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'égliſe les chapitres

de *Salomon*, où il dit formellement que l'ame eſt mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de ſe réjouir. 1727.

On fait brûler *Vanini*, et on traduit *Lucréce* pour monſieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formoſum paſtor Corydon*, &c. On ſe moque du polythéiſme, et on admet le trithéiſme et les ſaints.

En Angleterre les ducs ſont appelés *princes*. La communion anglicane eſt oppoſée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défenſe d'injurier perſonne, mais permis de mettre la première lettre du nom, &c.

LETTRE XXXIII.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 auguſte.

VOICI qui vous ſurprendra, mon cher *Thiriot*, c'eſt une lettre en français. Il me paraît 1728.
que vous n'aimez pas aſſez la langue anglaiſe pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres aſſurances de ma conſtante amitié. Je ſuis bien aiſe d'ailleurs de vous dire intelligiblement que ſi on a fait en France des recherches

1728. de la Henriade chez les libraires, ce n'a été qu'à ma follicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à monfieur le garde des fceaux et à monfieur le lieutenant de police de Paris, pour les fupplier de fupprimer les éditions étrangères de mon livre, et furtout celle où l'on trouverait cette miférable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur eft un réfugié connu à Londres, et qui ne fe cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puiffe me foupçonner de cette guenille; mais *odi profanum vulgus, et arceo;* et les fots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à fupporter des malheurs réels; et qui méprife les grands peut bien méprifer les fots. Je fuis dans la réfolution de faire inceffamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher *Thiriot*, que vous euffiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un Effai fur la poëfie épique qui ne fera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaife foi ou de très-peu

de ſens, ont trouvé à redire que j'aye oſé, dans un poëme qui n'eſt point un colifichet 1728.
de roman, peindre DIEU comme un être plein de bonté et indulgent aux ſottiſes de l'eſpèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de DIEU un tyran ; je ne le regarderai pas moins comme auſſi bon et auſſi ſage que ces meſſieurs ſont ſots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le préſent avec votre frère. Je ne crois pas que vous ſuiviez le commerce comme lui ; mais ſi vous le pouviez faire, j'en ſerais fort aiſe ; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maiſon. Inſtruiſez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus ſouvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, aſſez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien ſavoir où eſt madame de *Bernières*, et ce que fait le chevalier anglais *Deſalleurs* : mais ſurtout parlez-moi de vous, à qui je m'intéreſſerai toute ma vie avec toute la tendreſſe d'un homme qui ne trouve rien au monde de ſi doux que de vous aimer.

1730.

LETTRE XXXIV.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi. . . . .

Je ferais un homme bien ingrat, Monfieur, fi en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions fe noieraient en chemin, quand Eryphile et Jules-Céfar feraient fifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puifque je vous ai connu. Il ne me refte plus à préfent d'autre envie que de revenir vous voir. Le féjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne penfe point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

Carmina feceffum fcribentis et otia quærunt.

Je commençais un peu à philofopher avec vous, mais je ne fais fi j'aurai pris une affez bonne dofe de philofophie pour réfifter au train de Paris. Puifque vous n'avez plus foin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que

vous euffiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus févère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas affez. Dorénavant, quand je ferai quelque chofe, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu, je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embraffe de tout mon cœur, et me compte quelque chofe de plus que votre très-humble et très-obéiffant ferviteur ; car je fuis votre ami, et vous fuis tendrement attaché pour toute ma vie. 1730.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous préfente une Henriade ; c'eft un ouvrage bien férieux pour votre âge ; mais qui joue *Tullie* eft capable de lire, et il eft bien jufte que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai penfé mourir cette nuit, et je fuis dans un bien trifte état ; fans cela, je ferais à vos pieds pour vous

1730. remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce eſt indigne de vous, mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces ſur mon rôle de *Tullie*. Ce ſera à vous qu'on aura l'obligation du ſuccès. Mais pour cela ſouvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des ſoupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des ſanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraiſſez-y déſeſpérée, et vous allez déſeſpérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas ; ſongez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue ſe relever.

Au nom de Dieu, ſoyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe? Vous n'avez que quinze ans ; et tout ce qu'on pourra dire, c'eſt que vous n'êtes pas ce que vous ſerez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire ; mais ſi vous n'avez pas quelque ſenſibilité pour ma tendre et reſpectueuſe amitié, vous ne jouerez jamais

le

le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante. 1730.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

LETTRE XXXVI.

A M. FAVIERES,

Traducteur d'un poëme latin sur le Printemps.

4 mars.

Je vous suis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins ; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet. 1731.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, et même dans quelques endroits

1731. de *Pétrone*, qui reſpirent la molleſſe et la volupté.

Je ſuis enchanté de ces vers :

Ridet ager, laſcivit humus, nova naſcitur arbos ;
Baſia laſcivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaiſirs qui fuient avec la jeuneſſe.

Sic fugit humanæ tempeſtas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, ſi je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage ſoit rempli de feu et de nobleſſe, je conſeillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'antiquité, et plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent *Virgile*, mais à ceux qui le poſsèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher *Favières*, à votre traduction du Printemps, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et surtout je vois que vous êtes fidelle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poësie. 1731.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers :

Nunc versus et cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

1731.

LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le premier mai. (*)

Je vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (8). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée (9).

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame :

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la

(*) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à messieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

(8) Mademoiselle *Sallé*, qui était à Londres.

(9) Voyez les vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, volume de Poëmes.

tendresse et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiselle *Sallé* la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris. 1731.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) premier juin.

JE t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,
Sans respect pour les grands et sans crainte du sort:
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades;
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre fesant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le

1731. me fuis mis. J'ai fait toute la tragédie de Céfar depuis qu'Eryphile eft dans fon cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayfer les curieux fur Eryphile : car le moyen de croire que j'aye fait Céfar et Eryphile, et achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille befogne à Paris en trois ans. Mais vous favez bien quelle prodigieufe différence il y a entre un efprit recueilli dans la retraite, et un efprit diffipé dans le monde.

Carmina feceffum fcribentis et otia quærunt.

J'ai reçu auffi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent ; je les ai corrigées avec foin ; je compte, quand je ferai à Paris, troquer avec vous de porte-feuille ; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie ;* et puifque vous êtes un homme difcret vous l'aurez : *Quia fuper pauca fuifti fidelis, fupra multa, te conftituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une réponfe à des invectives bien injuftes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les femaines de l'abbé *Desfontaines.* Il me doit au moins la juftice d'imprimer cette réponfe qui

eft,

eſt, *uti nos decet eſſe*, pleine de vérité et de modeſtie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que ſi on me refuſait la juſtice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnaſſe où elle doit être inſérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous penſez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me diſpenſer de répondre, mais je ne ſais pas ſi j'ai bien répondu. (*) 1731.

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adreſſées. Faites ma cour à M. de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes reſpects à MM. de *Fontenelle* et *la Motte*, J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponſe à l'abbé *Desfontaines*, non-ſeulement parce que je ſuis charmé de leur rendre juſtice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accuſé, dans ſon Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu aſſocier à ſes malignités. *Separa cauſam meam à gente iniqua et doloſa*. Adieu.

(*) Voyez la lettre aux auteurs du Nouvelliſte du Parnaſſe, Mélanges littéraires, tome III, l'auteur la ſuppoſe écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.

1731.

LETTRE XL.

A M. DE CIDEVILLE,

Conseiller au parlement de Rouen.

13 auguste.

Voici donc tout simplement, mon cher *Ovide* de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des français en retiennent plus aisément quatre que douze.

La Faye est mort, V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers:
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de la Henriade et de l'Essai sur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de *Milton*, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Essai, et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore travailler. Je vous avoue que je

ſerai bien embarraſſé quand il faudra parler de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaiſſez : 1731.

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Je me bornerai, je crois, à dire que monſieur de Cambrai s'eſt trompé quand il a aſſuré que nos vers à rime plate ennuyaient ſurement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait ſe ſoutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favoriſé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aiſes de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuiſſans qui diſent que les c. . . . ne ſont bonnes à rien. Il condamnait notre poëſie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en proſe; il n'avait nulle connaiſſance du rhythme et de ſes différentes céſures, ni de toutes les fineſſes qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en proſe. Ses vers ſont fort au-deſſous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos

1731. ſtériles partiſans de la proſe triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque, et vous diſent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie inſupportable.

Je conviens bien que cette monotonie eſt dans leurs écrits, mais j'ai aſſez d'amour propre pour nier tout net qu'elle ſe trouve dans ceux de votre ſerviteur. Toujours ſais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent ſe trouver dans l'Eſſai ſur la poëſie épique, *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poſte; on a réponſe en vingt-quatre heures; c'eſt une choſe qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et paſſer avec vous l'automne.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si ſa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

LETTRE XLI.

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

19 auguste.

COMMENT va votre santé? je vous en prie, mandez-le moi : vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales*, *macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point : *Ultima primis non benè respondent.* On a lu Jules-César devant dix jésuites; ils en pensent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé Eryphile : et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de *Crébillon* chez M. le duc de *Richelieu* : il nous récita des morceaux de son Catilina qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère; *laudatur et alget.* Savez-vous que M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de *Thou*? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de *Formont* me les avait mandées; elles sont très-judicieuses. *Vale.*

1731. LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

5 septembre.

MON cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'eſt que je corrige Eryphile; elle n'eſt encore digne ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y ſont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus ſe faire illuſion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troiſième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraiſſent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela ſera fait, et que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poëſie, j'oſe croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je ſoumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

1731.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 ſeptembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéreſſe le plus, et vous vous doutez bien que c'eſt celle qui contient les vers ſur la mort de ce pauvre M. de *la Faye*.

Vos vers ſont comme vous, et partant je les aime;
Ils ſont pleins de raiſon, de douceur, d'agrément:
En peignant notre ami d'un pinceau ſi charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-Céſar avait déſarmé la critique impitoyable de M. de *Maiſons*, mais qu'il tenait encore bon contre Eryphile.

Je ne ſais ſi je vous ai fait part du diſcours

1731. que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait imprimer Charles XII?* m'a-t-il dit; et fur ce que je répondais un peu en l'air, *fi vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain.*

C'eft un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monfieur le garde des fceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire en français. Il foutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre fuffrage et par fa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous fupplie de le faire venir par roulier à l'adreffe de M. le duc de *Richelieu*, à Verfailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en fureté. Si les frais de voiture font trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me refte qu'à vous affurer de la reconnaiffance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a si heureusement commencé ! Je l'embrasse de tout mon cœur. 1731.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos ; je ne l'ai point lu.

LETTRE XLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre.

MON cher ami ; la mort de M. de *Maisons* m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent, six heures, sans secours un homme qu'un instant peut tuer ! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la

1731. même maladie ! Mon cher *Cideville*, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai assurément le plutôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

LETTRE XLV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Eh bien, mon cher *Formont !* au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours Eryphile? Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de *Cideville*. Il me semble que le grand mal de

cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. 1731.
La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les Dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi*; on assemblait le peuple au troisième acte; on déclarait roi le fils d'*Eryphile*; *Hermogide* donnait sur le champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* fesait à l'instant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les Dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs, coup sur coup, éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit, emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarmes, ce n'était qu'un coup de massue sur *Alcméon* et *Eryphile* déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défaut, ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui, selon ce que j'en ai dit

dans une lettre à M. de *Cideville*, parlait trop
1731. ou trop peu, et n'était qu'un perſonnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts ? mais en même temps ne ſentez-vous pas combien il eſt aiſé de les corriger ? Qui voit bien le mal, voit auſſitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route oppoſée, *contraria contrariis curantur.* Vous ſaurez bientôt ſi j'ai corrigé tant de fautes avec quelque ſuccès. Je compte faire partir Eryphile pour Rouen avant qu'il ſoit peu ; mais j'aurais bien voulu ſavoir auparavant ce que vous et M. de *Cideville* penſez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore Eryphile. Ne manquez pas, Meſſieurs, de me la renvoyer impitoyablement, ſi vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits inconteſtables ſur cet enfant que vous avez vu naître.

Adieu ; je vous embraſſe bien tendrement. Mille complimens à l'ami *Cideville.*

LETTRE XLVI.

1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre.

MON cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret* ; mais comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés ; et puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux ; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera

1731. pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amſterdam chez *Ledet* et *Desbordes*, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part, mais la plus forte, mon cher ami, ſera mon empreſſement pour *Daphnis* et *Chloé*, pour *Antoine* et *Cléopâtre*, et pour la dame *Io.* J'attends avec impatience cet ouvrage dont j'ai une idée ſi avantageuſe. Que les rapports des procès ne faſſent point tort aux Muſes.

Mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus,
Cecropio repetis cothurno.

A l'égard de mon cothurne, il ne paſſera qu'après celui de *Lagrange* : ainſi Eryphile ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais font bien favorables. Eryphile n'en vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je ſuis toujours malade, toujours accablé des ſouffrances qui me perſécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma conſolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille, 1731.
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah! que j'aurais souffert sans vous!

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre.

D'OU vient donc, mon cher *Cideville*, que vous ne me donnez point de vos nouvelles? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous ai adressé sous le couvert de M. de *Formont*, avec une lettre pour monsieur le premier président? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité, que quand vous avez eu quelques services à me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore*? Je fus assez heureux

1731. pour le ſavoir, et aſſez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la baſtille; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père *Girard*. Cette préface était de l'abbé *Desfontaines*, à qui je ſauve la priſon pour la ſeconde fois; et mon avis eſt, qu'il ne l'a méritée que lorſqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne penſe pas qu'on doive, en bonne juſtice, coffrer un homme pour avoir ſuivi la morale des jéſuites, ni pour l'avoir décriée.

LETTRE XLVIII.

A M. THIRIOT.

Premier décembre.

MON cher *Thiriot*, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de *Chauvelin* de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le ſérieux et l'ironie ſont aſſurément bien mal mêlés enſemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées, les factums de *Chaudon* et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface eſt pourtant d'un

homme

homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très-fâché que M. de *Chauvelin* connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je serai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. (*)

1731.

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées ;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau désir.

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer Samson, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la

(*) L'opéra de Samson.

1731. petite intrigue d'auteur, tel qu'un *Fontenelle* et non pas un *Hardion ; who envies poets as Eunuks envy lovers.* Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre ſanglante contre moi à M. *Rouillé.*

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je ſuis aiſe que vous ayez logé chez vous les onze pélerins ; mais que dites-vous de l'injuſtice des méchans qui prétendent qu'Eryphile eſt de moi, et que Charles XII a été imprimé à Rouen ? L'antechriſt eſt venu, mon cher Monſieur ; c'eſt lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits, Marie Alacoque, Séthos, Oedipe en proſe rimée et non rimée ; pour Charles XII, il faut qu'il ſoit de la façon d'*Elie ;* car il eſt très-approuvé et perſécuté. Une choſe me fâche, c'eſt que le chevalier *Folard*, que je cite dans cette hiſtoire, vient de devenir fou. Il a des convulſions au tombeau de St *Pâris.* Cela infirme un peu ſon

autorité ; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable. 1731.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père *Girard*, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver *Jore*, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites, ni dans celui des magistrats leurs valets ; cependant c'était l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur. On l'a su à la fin ; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Machuels* en ont commencé une édition. Monsieur le premier président ferait un beau coup de l'arrêter ; mais *Daphnis et Chloé*, *Antoine* et *Cléopâtre*, *Isis* et *Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

1731.

LETTRE L.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre.

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot;* mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me serait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (*) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur, que ses poësies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon fils de ce *Bussi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à *la Motte* dans la place d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre Eryphile sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vites l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris aux premières représentations.

(*) M. *Houdart de la Motte.*

Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de *Fontaine-Martel*, 1731.
la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le Palais royal. Je n'en désemparerai pas tant que vous serez chez M. *Desalleurs*.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons rien*, comme dit un certain auteur très-aimable; mais hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choses. À l'égard de *Jore*, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir long-temps pour que la besogne soit bonne.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit...

Adieu, *operum nostrorum candide judex*. Pressez donc notre cher *Cideville* de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1732.

LETTRE LI.

A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche, 4 janvier.

MA ſanté eſt pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui ſerait pour moi une diſgrâce horrible, à ne plus travailler. Je ſuis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher *Cideville;* elles ſont toujours ma conſolation quand je ſouffre, et augmentent mes plaiſirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable *Formont*, par la raiſon que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaiſes ; mais voici ce qui me tient : M. l'abbé de *Rothelin* m'a flatté qu'en adouciſſant certains traits, je pourrais obtenir une permiſſion tacite, et je ne ſais ſi je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeaſſe l'épître dédicatoire de Zaïre, qui aurait paru tout uniment et-ſans contradiction, ſans le mal-entendu entre monſieur votre premier préſident et M. *Rouillé*. Heureuſement toute cette petite noiſe eſt entièrement apaiſée. J'ai ſacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le ſeul qui corrigez vos vers : en voici trois que j'ai cru devoir changer 1732.
dans le premier acte de Zaïre. Je vous ſoumets cette rognure, comme tout le reſte de l'ouvrage.

FATIME.

Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur...

ZAIRE.

Eh, qui refuſerait le préſent de ſon cœur!
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne,
Peut-être que ſans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié.
Mais Oroſmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, &c.

Il me ſemble que tout ce qui ſert à préparer la converſion de *Zaire* eſt néceſſaire ; et qu'ainſi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu ; il ne ſe fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en ſont farcies. M. de *Formont* a envoyé une petite épître à madame de *Fontaine-Martel*, qui aurait fait honneur à *Sarraſin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu ; la plume me tombe des mains.

1732.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

ENFIN mon cher *Cideville*, Eryphile et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui, me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de *Lézeau* est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de *Formont*, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'Eryphile. Pourquoi faut-il que ce soit M. de *Lézeau* qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits : je ne songeais qu'à moi, et je ne fesais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est

comme

comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse 1732. à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poëtique gloire
De tous les biens soit le plus précieux.

Pour moi, qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eryphile, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond, et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire siffler.

Enfin, les rôles sont entre les mains des comédiens; et en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel*, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eryphile a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en

——— dernier reſſort. Le cinquième acte eſt la plus
1732. mauvaiſe pièce de mon ſac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux; c'eſt une pièce de M. *Deſtouches*, de laquelle ou vous aura ſans doute rendu compte. Elle a beaucoup de ſuccès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux repréſentations. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit en général bien écrite, mais elle eſt froide par le fond et par la forme, et je ſuis perſuadé qu'elle n'eſt ſoutenue que par le jeu des acteurs pour leſquels il a travaillé. C'eſt un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufreſne* et pour *Sarrazin*. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les ſpectateurs ne ſont accoutumés. J'ai été aſſez hardi pour ſonger uniquement à bien faire plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, ſi je ne réuſſis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit ſuccès qu'a eu l'Hiſtoire du roi de Suède, a ſoulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réuſſi en proſe. Je ferais bien mieux de ne plus ſonger au théâtre, puiſque *palma negata macrum, donata reducet opimum.* Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes Lettres anglaiſes auprès de vous.

O vanas hominum mentes, ô pectora cæca! 1732.

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher *Cideville*, et le cœur eſt toujours un peu diffus.

LETTRE LIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres, 27 février.

LA beauté qu'en ſecret Cideville idolâtre,
Voit en lui deux talens rarement réunis:
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'*eſprit* du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réuſſi que le reſte, et l'on eſt beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont*, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours riſque d'être ſifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter Eryphile dans l'inſtant, je ne puis que me recommander à DIEU et me taire ſur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodaſſiez votre

1732. besogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *felices quibus ista licent.* Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs.*

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi, 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eryphile que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les

autres ſervices ont été paſſables. Je ſuis fâché en bon chrétien, que le ſacré n'ait pas le même ſuccès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur ſoient mal reçus à l'opéra, lorſqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réuſſiſſent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que ſi c'était ſon goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Teſtament s'il m'a ennuyé à l'opéra. 1732.

Pardon d'un billet ſi ſuccinct; courtes lettres et longues amitiés, eſt ma deviſe; mais je ferais bien fâché et j'y perdrais trop, ſi vos lettres étaient auſſi courtes.

LETTRE LV.

A M. BROSSETTE. (10)

Le 14 avril.

Je ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'Hiſtoire de *Charles XII*.

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. *Deſpréaux* que d'avoir été

(10) Auteur d'un commentaire ſur les ouvrages de *Boileau*.

1732. commentés par vous, et lus par *Charles XII.* Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de *Chapelain* et de *Cotin*. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de *Boileau* n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde; mais très-supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands-hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidellement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de *la Motte*, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français, quand il fesait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. *Racine*, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi *la Motte* et ses consorts fesaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser *Despréaux* auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux

efprits fubalternes, qui paffent leur vie dans les cafés, lefquels font à la mémoire de M. *Defpréaux* le même honneur que les *Chapelain* fefaient à fes écrits, de fon vivant. Ils en difent du mal, parce qu'ils fentent que fi M. *Defpréaux* les eût connus, il les aurait méprifés autant qu'ils méritent de l'être. Je ferais très-fâché que ces meffieurs cruffent que je penfe comme eux, parce que je fais une grande différence entre fes premières fatires et fes autres ouvrages. Je fuis furtout de votre avis fur la neuvième fatire qui eft un chef-d'œuvre, et dont l'épître aux Mufes de M. *Rouffeau*, n'eft qu'une imitation un peu forcée. Je vous ferai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand-homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez auffi, Monfieur, me faire le plaifir de m'envoyer l'Hiftoire de *Charles XII*, de l'édition de Lyon, je ferai fort aife d'en avoir un exemplaire.

1732.

Je fuis, &c.

1732.

LETTRE LVI.

A M. DE CIDEVILLE.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eryphile; mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commiſſaire. Voici ce que j'allégue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canoniſation d'Eryphile.

1°. En votre conſcience n'avez-vous pas ſenti de la langueur et du froid, lorſqu'au troiſiéme acte *Théandre* vient annoncer que les furies ſe ſont emparées de l'autel, &c. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, eſt beau; mais on eſt étonné que ce beau ne touche point. La raiſon en eſt, à mon avis, que la reine eſt trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loiſir de reſpirer; elle n'a pas un inſtant d'eſpérance et de joie: donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le ſpectateur, donc il faut retrancher cette fin du troiſiéme acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La ſcène qu'il a enſuite avec *Alcméon* me paraît mauvaiſe, parce que *Théandre* n'y

dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il fait qu'*Alcméon* eft fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en fait rien, il ne doit rien en foupçonner. Cette fcène devrait être terrible, et n'eft pas fupportable. L'ombre venant après cette fcène, ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire ; parce qu'elle dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les fentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le défir d'époufer *Alcméon*. Il faut qu'elle exprime des fentimens de tendreffe, d'horreur et d'incertitude. 1732.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au fecond.

Prononcez-donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour fouveraine ;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

1732.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais, ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Cideville;* mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Eryphile tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un autre, et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Eryphile que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'Eryphile était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera

entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me ſera poſſible, et 1732. je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne ſemble avoir de plus pathétique et de plus intéreſſant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper ſix mois; *quod felix, fauſtum muſulmanumque ſit.*

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me ſens bien de l'eſtime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'eſt-à-dire, ce que vous penſez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le ſervir comme je le déſirais. Vous ſavez que mon deſſein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel;* j'y étais même intéreſſé. Un homme de lettres qui eſt né avec tant de talens, et qui me paraît ſi aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raiſon; elle prétend que *Thiriot* l'a rendue ſage. Elle lui donnait douze cents francs de penſion, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en uſera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiſte*, et encore plus pauvre que ſon père, lui a été préſenté dans cet intervalle. Elle l'a aſſez goûté; mais ſachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu

1732. le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans, et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle, est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela si *Linant* qui a dix-neuf ans est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il réussira surement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher *Cideville*, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point

de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois. 1732.

LETTRE LVIII.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher *Cideville* combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis prétend que puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme, à qui elle ferait une pension, la quitterait sur le champ pour mademoiselle *Sallé*. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*.

1732. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît : pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eryphile sitôt : j'ai tout corrigé ; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eryphile, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de *Montmorency*, de St *Louis*, de *Saladin*, de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune *Bernard*, poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde ; mais ils sont assez, comme presque tous les

hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie par-tout continue toujours, et la fureur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens; la musique est de *Destouches*, les paroles de *Roi*, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les Sermens indiscrets de *Marivaux*, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cura quietum non me sollicitat.* Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre. 1732.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE LIX.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin.

GRAND merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie, mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vîtesse. Le sujet m'entraînait, et la

1732. pièce se fesait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de *Formont* et *Cideville*.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à Eryphile; comme *Perrin Dandin* se délassait à voir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels

on

on s'intéreſſera davantage. Voilà en général quel eſt mon plan. Je me ſais bon gré d'en avoir arrêté l'impreſſion, et de m'être retenu ſur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un ſot. 1732.

Adieu; je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me paſſer de vous voir.

LETTRE LX.

À M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant Eryphile et Zaïre. J'eſpère que vous les aurez inceſſamment. En attendant, il faut que je me diſculpe un peu ſur l'édition de mes Oeuvres, ſoi-diſant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me diſpenſer de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi ſur les copies défectueuſes qui étaient entre ſes mains. Mais ne ſachant pas préciſément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes.

1732. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de *la Faye*. Il est vrai que j'y parle un peu durement de *Rousseau ;* mais lui ai-je fait tant d'injustice ? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes ? J'ai seulement oublié les odes, mais c'est, je crois, une faute du libraire ; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison ; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver ? Dans ses allégories, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination ? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. *Despréaux* avait introduits auparavant en vers coulans et naturels ? Pour la personne de *Rousseau* ; je ne lui dois aucuns égards ; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une

épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue quoiqu'imprimée. 1732.

Le petit abbé *Linant* va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée ; mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de *Nesle* m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre *Linant*. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela, il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris ?

LETTRE LXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 9 d'auguste.

Messieurs Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma Zaïre barbouilla,
Lorsqu'étant en sale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes Juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une

1732. leçon de Zaïre qui n'eſt pas tout-à-fait là bonne. Mais figurez-vous que la dernière ſcène du troiſième acte et la dernière du quatrième, entre *Oroſmane* et *Zaïre*, ſont comme il faut; imaginez-vous qu'*Oroſmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un eſclave, quand il ſe trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que ſi je n'étais pas auſſi preſſé que je le ſuis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

LETTRE LXII.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'auguſte.

MES chers et aimables critiques, je voudrais que vous puiſſiez être témoins du ſuccès de Zaïre, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaiſir de voir réuſſir ce que vous avez approuvé. Ma ſatisfaction augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut ſi bien jouée que Zaïre à la quatrième repréſentation. Je vous ſouhaitais bien là: vous auriez vu que le public

ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battît des mains. 1732.
Je rougiſſais, je me cachais ; mais je ſerais un fripon ſi je ne vous avouais pas que j'étais ſenſiblement touché. Il eſt doux de n'être pas honni dans ſon pays ; je ſuis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Meſſieurs, renvoyez-moi donc Eryphile, dont je ne peux me paſſer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu ! ce que c'eſt que de choiſir un ſujet intéreſſant ! Eryphile eſt bien mieux écrite que Zaïre ; mais tous les ornemens, tout l'eſprit, et toute la force de la poëſie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de ſentiment. Adieu, mes chers *Cideville* et *Formont*.

Quod ſi me tragicis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Je vous embraſſe bien tendrement.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher *Cideville*, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de *la Rivaudaye*, dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu ſi impitoyablement ſans me parler. Je ſuis bien aiſe que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même ; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, ſi on peut n'être que ſon ami.

1732. LETTRE LXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 de septembre.

Je suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel;* je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponse; je ne sais où le prendre. 1732.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXIV.

A M. DE FORMONT.

Le ... septembre.

Je viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du succès d'Inès de Castro; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle *Gaussin*, au jeu des acteurs et au

1732. mélange nouveau des plumes et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous sans cette chimère? elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre Eryphile et la Mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je

peux

peux en paſſer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en aſſureriez le ſuccès, et il m'en ſerait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laiſſer aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que ſi j'avais eu le malheur d'être conſeiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me ſemble que vous ne déſapprouvez pas trop ce ſyſtême, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embraſſer dans l'occaſion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne ſais où lui adreſſer ma réponſe. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philoſophie nourriſſe la mienne des plaiſirs de l'amitié.

1732.

1732.

LETTRE LXV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes :

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité.

Qui ne fait que des critiques générales n'offensent personne. *La Bruyère* a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute

(11) Au-devant de Zaïre, tome II de notre édition.

l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la satire de *Louis XV* que si *Louis XV* ne l'imite pas; mais en quel endroit insinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas sur ses traces? Les vers sur Polyeucte renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour *Sévère*, &c. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poëtiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement. 1732.

M. *Rouillé*, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle *le Couvreur* était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions, la première sans l'épître et avec le privilége, la seconde avec l'épître et sans privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la

1732. chambre ſyndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie eſt enchevêtrée. Au reſte, il n'y a rien dans cette épître qui me faſſe peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru ? ne ſont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus haſardées ? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'eſt pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéreſſante, en non pas un ſermon : et dans quelque genre que Zaïre ſoit écrite, je ne vois pas qu'il ſoit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public eſt las de préfaces ſérieuſes et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en diſant plus d'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à *Fakener* m'a beaucoup diverti. Je ſouhaite qu'ainſi ſoit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez perſonne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous eſtime davantage. Je ſuis pénétré de vos bontés.

LETTRE LXVI.

1732.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le . . . .

Vous m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la ducheffe *du Maine*, et ne me fentant pas affez difpos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occafions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur, je fuis bien sûr que ce n'eft pas un bénéfice fimple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une perfonne qui, avec plus d'efprit, de jeuneffe et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occafion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La perfonne dont je vous parle eft un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puiffante; il eft ami de M. de *Formont*, qui vous répondra

1732. de ſon eſprit et de ſes mœurs. Je ne ſuis ici que le précurſeur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme ſi c'était à moi ſeul que vous l'euſſiez faite. En vérité, ſi vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous vous attacherez pour le reſte de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout ; vous aurez le plaiſir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réuſſiſſez dans cette affaire pour votre plaiſir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame ; je vous ſuis attaché comme l'abbé *Linant* vous le ſera, avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement.

LETTRE LXVII. 1732.

A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le feriez vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher *Formont*, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les Lettres anglaises pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de *Cideville*, si M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de Zaïre. Vous autres qui avez un peu plus de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car

1732. après tout, Meſſieurs, c'eſt votre affaire; et il s'agit de votre Dieu et de votre Egliſe. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique. Adieu.

LETTRE LXVIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce ſamedi . . . décembre.

Il y a mille ans, mon cher *Formont*, que je ne vous ai écrit; j'en ſuis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de Zaïre, et vous me donniez de très-bons conſeils. Je ſuis un ingrat de toutes façons. J'ai paſſé deux mois ſans vous en remercier, et je n'en ai pas aſſez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger Zaïre. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princeſſes pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laiſſaient ces importantes billeveſées, je m'amuſais à lire *Newton*

au lieu de retoucher notre Zaïre. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaises, 1732. et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton;* car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de *Descartes.* Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René.* J'ai la hardiesse de soutenir le systême d'*Isaac*, qui me paraît démontré. Tout cela sera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. *Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; *Thiriot* en souffrira; vous régretterez ces endroits et moi aussi, mais,

Non me fata meis patiuntur scribere nugas
Auspiciis, et sponte meâ componere chartas.

1732. J'ai lu au cardinal de *Fleury* deux lettres ſur les quakers, deſquelles j'avais pris grand ſoin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher ſa dévote et ſage éminence. Il a trouvé ce qui en reſtait encore aſſez plaiſant; mais le pauvre homme ne ſait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuſcrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obſcurcir *Locke*. Vous me paraiſſez auſſi déſirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magaſin, à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes : mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je ſais, monſieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiſelle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raiſon, et où vous couvrez de roſes votre bonnet de philoſophe. Si vous nous feſiez part de ces gentilleſſes, ce ferait, en vérité, très-bien fait à vous, et je me croirais payé avec uſure du magaſin que je vous deſtine. Notre baronne vous fait ſes complimens. Tout le monde vous déſire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. *Deſalleurs*, et paſſer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je ſupplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de *Formont*

d'assurer mon cher *Cideville* de ma tendre amitié. 1732.

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du soin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour propre d'espérer que vous ne serez pas tout-à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas *Orosmane*. *Fatime*, *Nérestan* et la croix avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père, son frère et la grâce achèvent cette affaire au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher ; c'est un être poëtique et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de

1732. la Henriade. Une loure ne se joue point fur le ton de la defcente de *Mars*.

Me dulces dominæ musa licymniæ
Cantus me voluit dicere, luci, dùm
Fulgentes oculos, et benè mutuis
Fidum pectus amoribus.

Il a fallu, ce me femble, répandre de la molleffe et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière fur le fentiment. *Qu'il mourût* ferait déteftable dans Zaïre ; et *Zaïre, vous pleurez*, ferait impertinent dans *Horace. Suus unicuique locus eft.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les fons en euffent paru aigres, fi j'avais voulu les rendre forts en cette occafion.

Je compte vous envoyer inceffamment une copie manufcrite de toutes mes lettres à *Thiriot* fur la religion, le gouvernement, la philofophie et la poëfie des Anglais. Il y a quatre lettres fur M. *Newton*, dans lefquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le fyftême et même tous les fyftêmes de ce grand philofophe. J'évite avec foin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange fes affaires, fans chiffrer avec fon intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant

M. *Locke*. La feule matière philofophique que j'y traite, eft la petite bagatelle de l'immatérialité de l'ame ; mais la chofe eft trop de conféquence pour la traiter férieufement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front noffeigneurs les théologiens, gens qui voient fi clairement la fpiritualité de l'ame, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à *Jore*, avec le privilége de Zaïre. C'eft une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impreffion de quelques jours. Je ne l'ai adreffée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui font M. de *Formont* et M. de *Cideville*. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir inceffamment une nouvelle copie. 1732.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques de Zaïre. Elles font tombées l'une et l'autre ; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour propre, car les italiens pourraient être de fort mauvais plaifans fans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naiffant, tel que le Repos de *Cyrus*, les Poëfies du fieur *Tanevot*, et autres denrées ; le Spectacle de la nature, compilation affez bonne dans un ftyle ridicule, a eu un fuccès

1732. assez équivoque. *Moncrif* va être de l'académie française, et faire jouer sa comédie des Abdérites, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale*.

LETTRE LXX.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'AI lu ce matin, Monsieur, les trois quarts de votre livre (12) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; souffrez donc, Monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais

(12) De la figure des astres.

j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence ; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés. 1732.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. *du Fay* avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (13), je serai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. *Newton* ne le connaissait pas, et M. *Leibnitz* n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de *la Condamine*, habillé en turc, avait soupé chez M. *du Fay*, avec M. de *Voltaire*, sans en être reconnu.

1733.

LETTRE LXXI.

A M. JOSSE, *libraire.* (14)

A Paris, le 6 janvier.

QUOIQUE je n'aye jamais reçu un fou des fouscriptions de la Henriade (15), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune fouscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je fuis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les fouscriptions qu'on a préfentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la Henriade aux fouscripteurs. Il eft vrai, Monfieur, que le temps fixé pour ce rembourfement eft paffé il y a deux mois; mais M. *de la Porte*, porteur

(14) Nous imprimons cette lettre fur l'original même auquel fe trouvait joint un grand nombre de fouscriptions rembourfées par M. de *Voltaire*. Cette lettre prouve qu'au commencement même de fa carrière littéraire, M. de *Voltaire* n'avait point cette avidité que fes ennemis lui ont tant de fois et fi injuftement reprochée. Il eft d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de fes ouvrages pour s'enrichir; il les a prefque toujours donnés, foit aux libraires ou aux comédiens, foit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

de

de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce papier, et de lui faire présent d'une Henriade de ma part. 1733.

LETTRE LXXII.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

Les confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher *Formont*, seront mangées probablement par sa janséniste de fille qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle *de Clere*. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle feraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait Zaïre d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde des sceaux et chercher le viatique. Je gardais

1733. la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maiſon tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janſéniſte, moitié-politique, qui fit ſemblant de la confeſſer, et vint enſuite lui donner le reſte. Quand ce comédien de Saint-Euſtache lui demanda tout haut ſi elle n'était pas bien perſuadée que ſon Dieu, ſon Créateur était dans l'euchariſtie; elle répondit: *Ah, oui!* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonſtances moins lugubres.

Adieu; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie, après quoi je veux conſacrer le reſte de ma vie à des amis comme vous. Adieu; je vous aime autant que je vous eſtime.

LETTRE LXXIII.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de *Fontaine-Martel*. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de *Formont*; je ne veux vous parler que de mes consolateurs à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes Zaïre chez madame de *Fontaine-Martel*, en présence de votre amie madame de *la Rivaudaye*; je jouais le rôle du vieux *Lusignan*, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes ? J'y vis hier un homme de votre connaissance qui n'est

1733. pas tout-à-fait si séduisant que madame de *la Rivaudaye*, et qui veut pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit a rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre présidente de *Bernières*.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive; que je lui ferai

toujours attaché ; et que si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami. 1733.

Adieu ; je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS savoir, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps ; premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter ; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public Zaïre ; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (*) dont il y a trois actes de faits ; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage assez long et encore plus difficile : enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec *Descartes*, et à me casser la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à

(*) Adélaïde du Guesclin.

1733. vous à me ſoulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'eſt une conſolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez ſouvent.

Vous avez dû recevoir, par monſieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adreſſées à vos amis de Londres : je vous prie ſurtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui eſt pour M. *Fakener;* il eſt juſte que celui à qui la pièce eſt dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition eſt déjà vendue à Paris. On a été aſſez ſurpris ici que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'eſt que la véritable épître dédicatoire a été ſupprimée par M. *Rouillé*, à cauſe de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui eſt aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'eſt donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra aſſez plaiſant et très-digne d'un poëte, et ſurtout de moi, c'eſt que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choſes demande, ce me ſemble, que je vous diſe ce que c'eſt que cette pièce

à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé un sire de *Couci*, qui est un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier; comme qui dirait le chevalier d'*Aidie*, ou le chevalier de *Froulay*, 1733.

Il faudrait à présent vous rendre compte de Gustave-Vasa; mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de *Maupertuis* dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures; mais de vingt-quatre événemens en une heure. *Boindin* dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'Athalie, à la première représentation; mais on dit qu'à la seconde, on l'a mise à côté de Callisthène. (16)

Venons maintenant à nos Lettres (*). Mon-

(16) Gustave-Vasa et Callisthène sont deux tragédies de *Piron*.

(*) Lettres philosophiques.

1733. ſieur votre frère ſe preſſa un peu de vous les envoyer; mais depuis il vous a fait tenir les corrections néceſſaires. Je me croirai, mon cher *Thiriot*, bien payé de toutes mes peines, ſi cet ouvrage peut me donner l'eſtime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'eſt ſi doux que de pouvoir faire en même temps ſa réputation et la fortune de ſon ami. Je vous prie de dire à milord *Bolingbroke*, à milord *Bathurſt*, &c. combien je ſuis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaiſir que les Lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas ſur l'impreſſion de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais penſent qu'on met à la baſtille la moitié de la nation françaiſe, qu'on met le reſte à la beſace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rothelin* qui m'aime, que j'ai conſulté, et qui eſt aſſurément auſſi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, ſon approbation à toutes les lettres, excepté ſeulement celle ſur M. *Locke*; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception:

mais

mais les théologiens en ſavent plus que moi, et il faut les croire ſur leur parole. 1733.

Je ne me rétracte point ſur noſſeigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, auſſi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir ſa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que S[t] *Pierre* et S[t] *Jacques* n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été ſoupçonné de vouloir faire une nouvelle ſecte. Il en a été convaincu, et la ſecte ſubſiſte, quoique le troupeau ſoit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le *Credo* d'*Athanaſe*.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier *Bacon* confeſſa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourſe des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbroke*, que de circonſtancier l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel, j have forgot this way to ſpeak english with you, but vhatever be my language my heart is your for ever.

1733. paraîtra après Pâques ; et dans le même temps le chevalier de *Braſſac* ornera l'opéra de ſon petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnaſſe, auxquelles je m'intéreſſe plus qu'à la mort du roi *Auguſte*.

LETTRE LXXVI.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, premier mai.

J'AI donc achevé Adélaïde ; je refais Eryphile, et j'embraſſe des matériaux pour ma grande hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuiſe, que je me tue pour amuſer ma f... patrie, je ſuis entouré d'ennemis, de perſécutions et de malheurs. Ce Temple du Goût a ſoulevé tous ceux que je n'ai pas aſſez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout ; on m'a critiqué, on s'eſt déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle ſans une permiſſion ſcellée avec de la cire jaune, et la colère du miniſtère contre cet attentat ; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet ; vous n'aurez avec cela qu'une

faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. 1733.
Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, et *in triduo reædificavi illud.* J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur *Lucrèce*, sur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. Monsieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, si vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile, à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* est un petit esprit, et *Saint-Evremont* un homme bien médiocre, &c.

Cependant les Lettres (*) en question peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir

(*) Lettres philosophiques.

——— celle ſur les académies, qui eſt la dernière.
1733. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore eſt-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de choſes à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraiſſe donné par moi. Ce ſont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conſéquent, c'eſt à vous ſeul à mettre à la tête un avertiſſement qui inſtruiſe le public que mon ami *Thiriot*, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout ſon cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has ſent his fleet to Turkey. Make much of all who are ſo kind as to remember mæ. Get ſome money with my poor works, love me, and come back very ſoon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At leaſt come back with her. Farewel my deareſt friend.

LETTRE LXXVII.

1733.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez surement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise*, et *Walpole* et *Fleury* nous seront très-indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion sera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppose

1733. furieusement à mon église naissante, en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine* et *Despréaux*. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoye ma vieille Eryphile vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé *Franquini*. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (*) du chevalier de *Brassac*, sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau et a un très-grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé Gustave.

(*) L'Empire de l'Amour; paroles de *Moncrif*.

Launay a donné son Paresseux, mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur *Launay*. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur : il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous appartenait ; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de *Chaulieu* ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

1733.

Ce qui me serait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle *Sallé*. Adieu ; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* sur les richesses. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du *Resnel*, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poësie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers

1733. de milady *Mary Montaigu*, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

LETTRE LXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

29 mai.

MILLE remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,
Candide et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie!
Que je voudrais passer ma vie,
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cideville,
C'est-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de *Linant?* J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* (*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais, mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

1733.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant Charles XII, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à *la Motraye*. Vous y trouverez aussi la tragédie

(*) Hôtellerie de Rouen.

1733. d'Eryphile que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la-moi. Il faudra que *Jore* m'envoye les épreuves de Charles XII sous le nom de *Demoulin*, rue du Long-Pont, après la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade : il n'y en a plus chez les libraires ; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

LETTRE LXXIX.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le... juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fites l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature

vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remercîmens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poësie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poësie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure; *primò vivere, deindè philosophari*. Vous serez surpris qu'un poëte vous écrive de ce style; mais je n'estime la poësie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, Monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours disposé

1733.

1733. à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, &c.

LETTRE LXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce premier juillet.

JE viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite dispute que je prends la liberté d'avoir contre *Pascal*. Le projet est hardi, mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort; et je crois qu'il a tort très-souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des Provinciales que j'écris, c'est contre l'auteur des Pensées, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher *Cideville*, M. *Pascal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique

de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. 1733.
Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coercuit*; car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

Cum publicas res ordinaris
Cecropio repetes cothurno.

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

1733.

LETTRE LXXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de ſoins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Paſcal*. J'examine ſcrupuleuſement mes petites remarques lorſque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands-hommes ſont auſſi ſujets à ſe tromper que les plus bornés. Je penſe qu'il en eſt de la force de l'eſprit comme de celle du corps; les plus robuſtes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci ſont malades. Voilà pourquoi j'oſe attaquer *Paſcal*.

J'envoie à *Jore* la dernière épreuve des Lettres, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que ſimple et ordinaire. J'ai quelques ſcrupules ſur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui ſavent mieux que moi à quel point il faut reſpecter ici les impertinences ſcolaſtiques; et ce ne ſera qu'après leur examen et

leur

leur décifion que je hafarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres, d'en fufpendre la publication jufqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage; il y aura beaucoup de chofes à réformer dans la préface comme dans mon livre, ainfi nous avons pour le moins un bon mois devant nous. 1733.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître fur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'eft point de l'abbé *Desfontaines*; il eft réellement du bénédictin défroqué, auteur de Cléveland et des Mémoires d'un homme de qualité. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de Zaïre, puifque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je fache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du Journal, où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de

1733. vous comme une lettre de ma maîtreſſe que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philoſophe *Formont;* il n'eſt pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre *Paſcal*, mais le livre était trop court; et d'ailleurs, ſi je déplais aux fous de janſéniſtes, j'aurai pour moi ces... de révérends pères.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.
Vale, et amantem tuî ſemper ama.

On répète à la comédie françaiſe une Pélopée de l'abbé *Pellegrin;* et aux italiens, une comédie intitulée le Temple du Goût, où votre ſerviteur eſt, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothéque ſerait trop mauvaiſe.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jéliotte*, qui eſt étonnante. Notre petit *Tribon* eſt enterré de cette affaire-là. Pour mademoiſelle *Pélissier*, elle ſe ſoutient encore, attendu que le chevalier de *Braſſac* la .... On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

LETTRE LXXXII.

1733.

A M. BAINAST, *à Abbeville.*

Paris, 9 juillet.

J'ai senti assurément plus de joie, Monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant le Temple du Goût. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher Monsieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût ! Assurément cette dame *Alain* ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très-initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des schismes dans notre Eglise, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Pélisson*. On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on

1733. m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'eſt qu'une petite eſquiſſe, aſſez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amſterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en ſera venu, je ne manquerai pas de vous en adreſſer un, avec un exemplaire de la nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade eſt mon fils bien-aimé ; et que ſi vous avez quelques bontés pour lui, le père y ſera bien ſenſible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami ; je ſuis comblé de joie de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ſuis bien véritablement, &c.

LETTRE LXXXIII.

1733.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les Pensées de M. *Pascal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. *Pascal*, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Pensées de M. *Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Pascal*, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer: j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je

1733. vous enverrai le tout à l'inſtant que je l'aurai reçu. Je vous ſupplie donc de tout ſuſpendre jusqu'à la réception de ce paquet, alors vous conformerez votre préface aux choſes que contiendra votre volume; et ſi vous m'en croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réſerver l'impreſſion de mon petit Anti-Paſcal pour une ſeconde édition, parce que ſi l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé ſi hardiment dans mes Lettres anglaiſes, venir encore attaquer le défenſeur de la religion et renouveler les plaintes des bigots, ce ferait s'expoſer à deux perſécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuſe, que la première ne ſera pas, ſans doute, ſans une défenſe expreſſe d'écrire ſur ces matières, comme on défendit à la comteſſe de *Pimbèche* de plaider de ſa vie.

Ma ſeconde raiſon eſt que ceux qui auraient acheté la première édition, qui ſe vendra aſſez cher, feraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une ſeconde fois pour une petite augmentation; et que les miſérables inſectes du Parnaſſe ne manqueraient pas de dire que c'eſt un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là. 1733.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle *Sallé* (*), je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition; de plus, la petite épître à mademoiselle *Sallé*, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en supplie, aux Lettres et à l'Anti-Pascal. Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne sera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content de sa fortune, si, &c.* Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais: surtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit, quatre lignes plus haut, que je les ai faites pour vous: d'ailleurs, je suis très-content de votre manière

(*) Voyez volume d'Épîtres.

1733. d'écrire, et aussi satisfait de votre style, que honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagnesi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Aristophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par *Romagnesi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers, me feront plus de tort que les *Romagnesi* et les *Lélio* ne me feront de mal; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

LETTRE LXXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres*.

Paris, 24 juillet.

JE ne suis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France.

Croiriez-vous

Croiriez-vous bien que monſieur le garde des ſceaux me perſécute pour ce malheureux Temple du Goût, comme on aurait pourſuivi *Calvin* pour avoir abattu une partie du trône du pape ? Je vois heureuſement qu'on verſe en Angleterre un peu de baume ſur les bleſſures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (*) des éloges dont il m'a honoré. Je ſuis bien aiſe qu'il flatte ma vanité, après avoir ſi ſouvent excité ma ſenſibilité par ſes ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les ſentimens.

1733.

Vous me ferez le plus ſenſible plaiſir du monde de retarder autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaiſes. Je crains bien que, dans les circonſtances préſentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément ; il y en a d'autres où rien n'eſt innocent. Je ſuis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injuſtes ſur les ſujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'Alcoran. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles ſont injuſtes, ſur le Temple du Goût, fuſſent un peu calmées avant que les Lettres

(*) L'abbé *Prévoſt*.

1733. anglaifes paruffent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles foient imprimées en anglais ; nous aurons le temps de recueillir les fentimens du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous ferons à temps de faire des cartons, s'il eft befoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher *Thiriot*, ne manquez pas de mettre expreffément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maifon de notre cher et vertueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le manufcrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indifpenfablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaife.

Si cela ne me difculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en ferai quitte pour prévenir leur injuftice et leur mauvaife volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au Ciel que je puffe vivre avec mon cher *Thiriot* dans un pays libre ! Ma fanté feule m'a retenu jufqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, Eryphile, Adélaïde; je vous enverrai aussi une épître sur la calomnie, adressée à madame *du Châtelet*. A propos d'épître, dites à M. *Pope* que je l'ai très-bien reconnu in his essay on man; t'is certainly his stile, now and then there it is some obscurity. But the whole is charming. 1733.

Je crois que vous verrez dans quelques mois le marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et le *Sophocle* de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

LETTRE LXXXV.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher *Forment*, envoyer par *Jore*, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut, en attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaises effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits

soient préparés à les recevoir, et je prendrai
1733. avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à *Jore*, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à-peu-près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger : car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes petites-maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. *Locke*? Qui osera dire qu'*il est impossible que la matière puisse penser*?

Quoi, *Mallebranche*, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé *Descartes*, *Mallebranche* et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très-vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philoſophes qui, après tout, font ſeuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Paſcal.* Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé; et les gens circonſpects me ſauront bon gré d'avoir paſſé ſous ſilence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faibleſſe les plus grands génies peuvent arriver, quand la ſuperſtition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Paſcal*, éclipſée par l'obſcurité des choſes qu'il avait embraſſées! En vérité, les prophéties qu'il cite reſſemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas;* et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un ſens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces veſſies pour des lanternes. 1733.

O mentes hominum, ô quantum eſt in rebus inane!

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir haſardé le repos de ma vie pour la frivole ſatisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en ſont pas dignes. Que vous êtes ſage, mon cher *Formont!* Vous cultivez en paix vos connaiſſances. Accoutumé à vos richeſſes, vous ne vous embarraſſez pas de

1733. les faire remarquer : et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis ; malheureux qui ne vit que pour le public ! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami *Cideville*, de serrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que *Jore* vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément.

Voilà une Pélopée de l'abbé *Pellegrin* qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher *Formont*, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothéque de Sainte-Geneviève. Adieu ; aimez-moi, écrivez-moi souvent ; vous n'avez rien à faire.

LETTRE LXXXVI. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremont* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de

1733. mourir moins fottement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide.*

Je ne veux pas assurément, pour trois où quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville.* Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe *Formont.*

Adieu; je ne sais pas encore si *Linant* sera un grand poëte, mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous

parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche ; je veux seulement les désabuser. 1733.
Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infames faussetés. (*)

Je n'ai point vu le garde des sceaux, mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les Lettres anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher *Thiriot*, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés, au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah! mon ami; mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle *le Couvreur* et mon cher *Maisons* ? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me feront toujours

(*) Voyez la lettre du 5 auguste.

1733. si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère ; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris ; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout ; je ne suis pas sûr de ma liberté ; on me persécute ; on me fait tout craindre, et pourquoi ? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je dois dire,

Frange, miser, calamos, vigilataque carmina dele.

LETTRE LXXXVIII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au soir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami, j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens ; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre ; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.

Cela est très-vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de

1733. *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre *Linant*; mais, en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très-beau sujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son Sabinus qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

LETTRE LXXXIX.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

2 auguste.

Vous m'avez cru peut-être embastillé, mon cher ami. J'étais bien pis ; j'étais malade et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse écrire dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de santé. Je n'ose vous envoyer mon épître à *Emilie* sur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu ; et que si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penserait sur vous comme moi.

Vous savez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup : et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple

1733. régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à mesure; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les prémices de tout ce que nous fesons. Il est bien mal logé chez moi; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie; il bégaye comme l'abbé *Pellegrin;* il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui; mais il faut croire qu'il sera meilleur poëte.

Dites donc à notre philosophe *Formont* qu'il m'envoye quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre allégorie? Adieu; je vous embrasse.

LETTRE XC.

1733.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguſte.

JE vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, ſi je ne ſavais que vous êtes le plus faible. Je ſuis réduit à la dure néceſſité ou de penſer que vous avez voulu ſéparer votre cauſe de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez, ou que vous avez eu la miſérable faibleſſe de la croire.

Eſt-il poſſible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonſtances où je ſuis, vous ayez pu penſer que je ſois capable d'avoir dit la ſottiſe lâche et abſurde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuſcrit!* Avez-vous eu aſſez de faibleſſe pour le croire? monſieur le garde des ſceaux, M. *Rouillé*, M. *Hérault*, M. *Pallu*, monſieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que ſi vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon conſentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il eſt vrai que lorſque

1733. les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. *Rouillé*, parlez à M. *Hérault*, à M. d'*Argental*, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit*, est une calomnie indigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur le champ pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent, se déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi

d'une

d'une manière désagréable. Je vous avoue que 1733.
si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légéreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

1733.

LETTRE XCI.

A M. DE CIDEVILLE.

15 feptembre.

Eh bien, mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni Adélaïde, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et *Linant* m'a quitté fans avoir achevé une fcène de fa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable eft actuellement caché dans un galetas, efpérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé *Vanneroux*, la terreur des janféniftes, et auffi renommé que *Defgrets*, eft parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir fi *Jore* n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaifes, que l'on croit ici l'ouvrage du malin. *Jore* jure qu'il eft innocent, qu'il ne fait ce que c'eft que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne fais pas fi je le verrai avant le départ clandeftin qu'il médite pour revenir voir fa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des fceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un feul exemplaire

de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres. 1733.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? qu'il serait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons chez lui?

Je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat*. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre?

Thiriot jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux; et moi je suis en transes à Paris : *laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive

1733. des lettres des pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à *Descartes* sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la passion de penser tout haut. C'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très-chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et quand un ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point *Linant* de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains : *oportet illum crescere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

LETTRE XCII.

1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 feptembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui; mais, à parler férieufement, il n'eft pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, fans qui la poëfie eft un bien méchant métier; il ferait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de pareffe. Exhortez-le à travailler et à s'inftruire des chofes qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embraffe. Il voulait être précepteur, et à peine fait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher *Cideville*, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de careffes, un jeune homme qui, parmi fes befoins, doit compter le befoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres confeils, ou plutôt je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence fi immenfe entre celui qui a fa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne font pas deux créatures de la même efpèce.

Vale, amice.

1733.

LETTRE XCIII.

A M. BERGER.

Octobre.

Je fuis très-fâché, Monfieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la fanté par les maladies. Je ne fuis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaifir eft le meilleur des remèdes. J'attends de grands foulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chofe de nouveau fur le Parnaffe, qui mérite d'être connu par vous ? Comment va l'opéra de *Rameau* (17) ? Soyez donc un

(17) Hyppolite et Aricie. L'abbé *Pellegrin*, auteur du Poëme, fe défiant des talens du muficien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non fuccès; mais à la première répétition il courut embraffer *Rameau*, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel muficien n'avait pas befoin de caution. *Rameau* n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par fon traité de l'harmonie. M. de *Voltaire* plus pénétrant que *Pellegrin*, avait donné à *Rameau* fa tragédie de Samfon, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la repréfentation, fous prétexte que le fujet était facré, quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephté, aux français Athalie, et qu'on eût permis à *Romagnefi* de traveftir en arlequinade ce même fujet au théâtre italien. On verra dans les années fuivantes que M. de *Voltaire* efpéra long-temps d'obtenir juftice; mais ce fut en vain. *Rameau* alors employa une grande partie de la mufique de Samfon dans l'acte des Incas et dans Zoroaftre.

peu, avec votre ancien ami, le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous. 1733.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . .

MAIS quand pourrai-je donc, mon très-cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je suis comme une bégueule, qui me laisse aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public:

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience

1733. que je ne fuis pas fi malheureux que vous le penfez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'*Horace* :

Non tumidis agimur velis aquilone fecundo ;
Non tamen adverfis ætatem ducimus auftris,
Viribus, ingenio, fpecie, virtute, loco, re
Extremi, primorum extremis ufque priores.

Mais voilà mon feul embarras, et ma petite fanté eft mon feul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, fans paffions défagréables, fans ambition, fans envie, avec beaucoup de connaiffances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité, je fuis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne;
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtreffe me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu ; je vous embraffe. *Linant* vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore ; on ne fait fi les Français ont paffé le Rhin, ni fi les Ruffes ont paffé la Viftule. Jamais les fleuves n'ont été fi difficiles à traverfer que cette année.

LETTRE

LETTRE XCV. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

AUJOURD'HUI eſt partie par le coche certaine Adélaïde du Gueſclin, qui va trouver l'intime ami de ſon père, avec des ſentimens fort tendres, beaucoup de modeſtie et quelquefois de l'orgueil ; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'aſſez faibles. Elle eſpère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux *Cideville* lui dira tous ſes défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir ſur tout cela.

Parve, ſed invideo, ſine me, liber, ibis ad illum ;

Ad illum qui abſens et præſens mihi ſemper erit cariſſimus.

J'attends votre allégorie ; il me faut de temps en temps de quoi ſupporter votre abſence ; je parle ſouvent de vous avec *Linant.* Vous faites cent fois plus de beſogne que lui. Les occupations continuelles de votre

1733. charge, loin de rebuter votre muſe, l'encouragent et l'animent; vous ſortez du temple de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne ſais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de votre ſociété et de vos conſeils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner ſon entrée à la comédie, ſur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un ſujet au lieu de ſon Sabinus, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas ſeulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas, car il me ſemble qu'étant un peu fier et très-gueux, ſi avec cela il eſt pareſſeux et ignorant, il ne doit eſpérer qu'un avenir bien miſérable. Il a eu le malheur de ſe brouiller chez moi avec toute la maiſon: cela met, malgré que j'en aye, bien du déſagrément dans ſa vie. Celui qui ſe mêle de mes petites affaires, et ſa femme s'étaient plaints ſouvent de lui. Je les avais raccommodés; les voilà cette fois-ci brouillés ſans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que *Linant* en ſouffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits déſagrémens que des gens, qui ne ſont pas tout-à-fait mes domeſtiques, ſont à portée de lui faire eſſuyer ſans que j'en ſache rien. Je vous rends compte de ces petits détails

parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour propre. 1733.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux, mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

1733.

LETTRE XCVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

VOUS m'avez écrit, Monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très-souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

Les petits vers sur le mariage de M. de *Sade* ne sont bons que pour votre trinité indulgente (19); je vous destinais des vers un peu plus ampoulés : c'est une nouvelle édition de la Henriade. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une Henriade pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les Poësies mêlées, vol. de Contes, &c.

à présent m'adresser pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de *Caumont*, comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé sitôt. 1733.

Comment! M. de *Caumont* sait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez surement, car madame *du Châtelet* l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité madame *du Châtelet* est un prodige, et on est bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles ? le fort de Kehl vient d'être pris ; la flotte d'Alicante est en Sicile ; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi *Stanislas* est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant, le roi de Prusse se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent

1733. être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle *Petit-Pas*, et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ses impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que *Voltaire* est à vous toute sa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre.

Aimable ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de très-beaux vers, pleine de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me suis rencontré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie.

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'eſt *Vendôme* qui parle à *Adélaïde*, au ſecond acte. 1733.

Pardonne à ma fureur, toi ſeule en es la cauſe.
Ce que j'ai fait pour toi ſans doute eſt peu de choſe;
Non, tu ne me dois rien : dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi ſeule, et n'ai rien mérité.
Te ſervir en eſclave eſt ma grandeur ſuprême,
C'eſt moi qui te dois tout puiſque c'eſt moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les deſtins de ma vie,
Mes ſentimens, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point ſuccéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs.
Dans mes ſoumiſſions, crains-moi, crains ma colère.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il eſt toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une antichambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail ſont des ornemens preſque perdus au théâtre. Le ſuccès eſt dans le ſujet même. Si le ſujet n'eſt pas intéreſſant, les vers de *Virgile* et de

1733. *Racine*, les éclairs et les raisonnemens de *Corneille*, ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante, mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde. C'est à eux à me parler ; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Despréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde ? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne ? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas ? pourquoi différens climats dans une montagne ? pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au

ſommet ? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit préſenter de ſoi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie ſerait juſte, et que vous en auriez retranché les longueurs, il reſterait encore de quoi dire, *non erat his locus.* 1733.

Votre ouvrage ſerait, je crois, charmant, ſi vous vous renfermiez dans votre première idée ; car de quoi s'agit-il ? de faire voir l'uſage et l'abus du temps. Préſentez-moi une déeſſe à qui tous les vieillards s'adreſſent pour avoir une vieilleſſe heureuſe ; alors chaque ſexagénaire vient expoſer ce qu'il a fait dans ſa vie, et leurs dernières années ſont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur eſprit, comme mon cher *Cideville*, jouiſſent des biens acquis dans leur jeuneſſe, et ſont heureux et honorés. Voilà un champ aſſez vaſte ; mais tout ce qui ſort de ce ſujet eſt une morale hors d'œuvre. Votre montagne eſt une longue préface, une digreſſion qui abſorbe le fonds de la choſe. N'ayez ſimplement que votre ſujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

Pour m'encourager à vous oſer parler ainſi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde* ; mais ſurtout ne gâtez point *Linant*. Je ne ſuis pas trop content de lui. Il eſt nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je ſais qu'il

1733. a dit que je lui avais fait manquer un beau poſte de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre conſidération, et après que la dignité de précepteur lui a été réfuſée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il ſe couche à ſept heures du ſoir pour ſe lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

LETTRE XCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

VOYEZ, mon cher ami, combien je ſuis docile. Je ſuis entièrement de votre avis ſur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiſelle *du Gueſclin*; mais puiſque vous, qui êtes expert en cette ſcience, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'exiſte pas. Mais vous me donnez autant de ſcrupule ſur le reſte que de confiance ſur les choſes que vous approuvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'eſt pas à beaucoup près ſi grand, ſi intéreſſant, ſi occupant le théâtre que ſon emporté de

frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu *Nemours* après que le *Vendôme* a saisi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de *Nemours* est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de *Nemours* en affaiblissant celui de *Couci*. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que *Couci* ne se trouve avec *Nemours* qu'à la fin de la pièce. 1733.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de *Charles VI*, de cette mégère *Isabeau*, de ce grand-homme *Henri V*; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose. Quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand *Nemours* et *Vendôme* se voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et de *Charles VII*; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux

1733. amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chofe que de fa paffion ? Et fi j'ai à me féliciter un peu, c'eft d'avoir traité cette paffion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très-bien fenti l'horreur de l'action de *Vendôme*. Il femble en effet que ce beau nom ne foit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de fon frère à tête repofée, ce ferait un monftre, et la pièce auffi. Je ne fais même fi on ne fera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne fuis pas trop content ; mais le cinquième me raffure. Il eft impoffible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même efpérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, fe voit trahi par un frère et par une maîtreffe qui lui doivent tous deux la vie ; qui voit fa maîtreffe enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus eft annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la

fois ; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts ; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous ! ils me paraîtraient alors bien plus courts. 1733.

Nous avons relu votre allégorie ; nous persistons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale, et me ama.*

LETTRE XCIX.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, Monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très-fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon Essai

1733. ſur l'Europe, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines* l'avait traduit d'après mon eſſai anglais. Vous trouverez peut-être aſſez plaiſant que je ſois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me ſois retraduit moi-même. Mais ſi vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je ſuis sûr que vous auriez été ſi touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez compoſé quelque choſe en anglais.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je ſais que vous êtes en commerce avec *Rouſſeau*, mon ennemi; mais vous reſſemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtiſé à la fois par *Céſar* et par *Pompée*. Je ſuis perſuadé que les invectives de cet homme, en qui je reſpecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que *Rouſſeau* eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, Monſieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de *Caumont*: c'eſt un homme qui, comme vous, aime les lettres; et que le bon goût a fait ſans doute votre ami.

Quel temps, Monſieur, pour vous envoyer des vers ! 1733.

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
. . . . Sævit toto Mars impius orbe.
. . . . Et carmina tantum
Noſtra valent, Lycida, tela inter Martia quantum
Chaonias, dicunt, aquila veniente columbas.

On a pris le fort de Kehl, on ſe bat en Pologne, on va ſe battre en Italie.

I nunc et verſus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'eſt avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

LETTRE C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

IL y a cinq jours, mon cher ami, que je ſuis dangereuſement malade d'une eſpèce d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni de penſer ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre

1733. nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon*, tenez-vous en à votre premier sujet ; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre ; mais c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu ? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller ; allez vîte au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres, quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner ; mais . . . *petimusque, damusque vicissim*. Celui qui écrit, est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous

vous me donnez fur Adélaïde font d'un homme bien fain; mais, pour parler fans figure, je ne fuis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta eft alea.* 1733.

Adieu; dites à M. de *Formont* combien je l'aime. Je fuis trop malade pour en écrire davantage.

LETTRE CI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre.

J'AI été bien malade, mon très-cher ami; je le fuis encore; et le peu de forces que j'ai, c'eft l'amitié qui me les donne; c'eft elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je fuis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laiffé croître, fans y penfer, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en fera que plus beau. Vous êtes un grand feigneur à qui fon intendant prêche l'économie : foyez moins prodigue, et vous ferez beaucoup plus riche. Vous en convenez.

1733. Voici donc quel ferait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maifon.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les défirs
Vont renaiffant dans le fein des plaifirs, &c.

De là je voudrais vous voir tranfporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raifon*; et cela, bien clairement, bien nettement et fans aucune idée étrangère au fujet. *Le Temps* dont vous faites une defcription *prefque en tout* charmante, préfente à cette divinité tous ceux qui fe flattent d'avoir autrefois bien paffé le temps. Jetez-vous dans les portraits; mais que chacun faffe le fien, en fe vantant des chofes mêmes que la raifon condamne; par là chaque portrait devient une fatire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui fera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les fots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeuneffe. Ces moralités qui naiffent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, font les feules qui puiffent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin fefant, et que tout, en poëfie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conferver. Tout eft diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra

la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement; 1733.
je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samson pour *Rameau*? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*

1733.

LETTRE CII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

MON aimable *Cideville*, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'eſt qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de ſonger au plaiſir au milieu des ſacs, et de vous délaſſer de la chicane avec l'amour; pour moi je ſuis bien malade depuis quinze jours; je ſuis mort au plaiſir; ſi je vis encore un peu, c'eſt pour vous et pour les lettres. Elles ſont pour moi, ce que les *belles* ſont pour vous; elles ſont ma conſolation et le ſoulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux ſont bien peu de choſe pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'eſprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre ſans peine et ſans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps appriſe, et comme la main du muſicien ſe promène ſans fatigue ſur un clavecin. Ce qui eſt ſeulement à craindre, c'eſt qu'on ne faſſe avec faibleſſe ce qu'on ferait avec force dans la ſanté. L'eſprit eſt peut-être auſſi juſte au milieu des ſouffrances du

corps, mais il peut manquer de chaleur; aussi dès que je sentirai ma machine totalement épuisée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse pour laquelle on change son amour en amitié.

1733.

Linant, qui se porte bien et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à DIEU d'en avoir voulu faire un homme du

1733. monde ; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier et qui le perdra. Il aurait raison, s'il avait dix mille livres de rente ; mais n'ayant rien il a tort.

Adieu ; je souffre cruellement, *Vale*, *et me ama.*

LETTRE CIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 27 février.

Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami du *Bourgtroulde* ; il est mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher *Cideville* avec un plaisir si entier et si pur ! nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela est-il bien vrai ? puis-je y compter? Ah ! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je serai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même samedi dernier à l'enterrement d'Adélaïde,

dont le convoi fut aſſez honorable. J'avais eſquivé le mien, et je ſuis fort content du parterre qui reçut Adélaïde mourante, et *Voltaire* reſſuſcité, avec aſſez de cordialité. Il eſt vrai que je ſuis retombé depuis ; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vîte chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant, diſons un petit mot d'Adélaïde. 1733.

On ne ſe plaint point du duc de *Nemours* ; on s'eſt récrié contre le duc de *Vendôme*. La voix publique m'a accuſé d'abord d'avoir mis ſur le théâtre un prince du ſang pour en faire, de gaieté de cœur, un aſſaſſin. Le parterre eſt revenu tout d'un coup de cette idée ; mais noſſeigneurs les courtiſans, qui ſont trop grands ſeigneurs pour ſe dédire ſi vîte, perſiſtent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'eſt permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on ſoit moins intéreſſé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation ſe laiſſe emporter à l'excès d'un paſſion effrénée.

Un hiſtoriographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne *Jean*, et non le comte de *Vendôme*, qui fit cette méchante action. Le public ſe moque de tout cela ; et ſi la pièce eſt intéreſſante, peu lui importe que ſon plaiſir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*.

1733. Mais ce *Vendôme* n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. *Couci* vient encore prouver à notre homme, qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur *Dufresne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première représentation, est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à *Linant* qu'il a besoin d'avoir une conduite très-circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours

dit

dit que vous le gâtiez. Il s'eft imaginé qu'il devait être fur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie fon état, fon inutilité et la néceffité de travailler ; il abufe de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir fon entrée à la comédie ; il y va tous les jours, fur le théâtre, au lieu de fonger à faire une pièce. Il a fait en deux ans une fcène qui ne vaut rien ; et il fe croit un perfonnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez ; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raifon, fi vous en efpérez encore quelque chofe.

1734.

LETTRE CIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

MON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoifelle de *Guife* ; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie : le dénouement va fe faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poëtes font plus dans l'ufage de faire des

1734. épithalames que des contrats ; cependant j'ai fait le contrat, et probablement je ne ferai point de vers. Vous savez ce que dit madame de *Murat* :

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes sœurs ;
C'est le sort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville* ; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Resnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui sait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen ; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était ; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fesant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même ;

plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont*. 1734.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete curæ*.

LETTRE CV.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les

1734. cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philofophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaifir réel pour l'ombre de la raifon. J'ai relu le raifonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* eft le meilleur fophifte qui ait jamais eté, *Mallebranche* le romancier le plus fubtile, et *Locke* l'homme le plus fage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je défefpère de le voir jamais. Il eft le feul, à mon avis, qui ne fuppofe point ce qui eft en queftion. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de fon ouvrage; il fuppofe que nos fens font toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans fon fecond chapitre de l'exiftence de DIEU, croit avoir démontré que la matière n'exifte point néceffairement, et cela par ce feul argument, que fi le tout exiftait de néceffité, chaque partie exifterait de la même néceffité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de refter fur ce point fans conviction. Mandez-moi, je vous prie, fi fes preuves ont eu plus d'effet fur vous que fur moi.

Il me fouvient que vous m'écrivites, il y a quelque temps, que *Locke* était le premier qui

eût hasardé de dire que DIEU pouvait communiquer la pensée à la matière. *Hobbes* l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela. 1734.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au systême du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les Lettres philosophiques, politiques, critiques, poëtiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de DIEU, qui sont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Eglise gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa

1734. vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault ;* et par un miracle, plus grand que tous ceux de St *Pâris* et des apôtres, il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

LETTRE CVI.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher *Formont*, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne ! moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen ; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiselle de *Guise*, et qu'il a fallu dans les règles être de

la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. 1734. C'était bien la peine d'aller si loin !

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les Pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. *Jore* est-il dans votre ville ? est-il à Paris ? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement ? Pourrait-on au moins supprimer mon nom ? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

1734.

LETTRE CVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu par Autun, 29 avril.

VOTRE géomètre (20), Monſieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de ſon abſence ; mais je ſuis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Baſle, tandis que vous ſerez à Paris avec madame *du Châtelet.*

Ce ſont donc ces Lettres anglaiſes qui vont m'exiler ! En vérité, je crois qu'on ſera un jour bien honteux de m'avoir perſécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à ſoupçonner que ce ſont les partiſans des tourbillons et des idées innées qui me ſuſcitent la perſécution. Cartéſiens, mallebranchiſtes, janſéniſtes, tout ſe déchaîne contre moi ; mais j'eſpère en votre appui : il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de ſecte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton*, et un apôtre de votre trempe avec une diſciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de *Maupertuis* avait donné quelques leçons de géométrie.

plus monsieur le garde des sceaux que les raisonneurs ; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe : il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public ; il me suffisait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public ? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage ? Y aurais-je ajouté la lettre sur *Pascal*, que j'avais fait supprimer même à Londres ? 1734.

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce *Pascal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse . . . Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie ; mais laissez-moi faire . . . (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous, qu'il n'est triste d'être persécuté par les sots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre ; mais quand on

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de *Maupertuis*, apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.

1734. écrit en préfence de madame *du Châtelet*, on ne peut pas recueillir fon efprit fort aifément.

Adieu ; vous favez le refpect que mon efprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi, ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres, ou pour me confoler. Je vous fuis tendrement attaché pour la vie, comme fi j'étais digne de votre commerce.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre fénat ces Lettres anglaifes, comme un mandement du cardinal de *Biffy* ou de l'évêque de Laon. Meffieurs tenant la cour du parlement, de grâce, fouvenez-vous de ces vers :

Il eft dans ce faint temple un fénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de fon prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre fon peuple et lui, &c.

(22) Confeiller honoraire du parlement de Paris, et depuis miniftre plénipotentiaire de Parme à Paris.

Je me flatte qu'en ce cas les préfidens *Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, fe joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il fera dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des Lettres perfanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, ferons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès. 1734.

Qu'eft devenu M. de *Pont-de-Vefle* (*)? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? n'eft-il point à Pont-de-Vefle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. *Hérault*, fachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui eft à la baftille; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permiffion, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour fortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaiffe, et du plus beau droit de l'humanité, qui eft de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais

(*) Frère de M. d'*Argental*.

1734. très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion, m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du Châtelet*, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses; si M. de *Chauvelin* s'adoucit, si M. *Rouillé* peut me

ſervir auprès de lui, ſi M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adouciſſement qu'il met à toutes les affaires; mais auſſi il eſt bon de ne pas m'endormir entièrement, ſur l'eſpérance que le temps ſeul me ſervira. 1734.

Je n'ai point ſuivi les conſeils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une averſion mortelle pour la priſon; je ſuis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'eſt que la maréchauſſée était en campagne.

Ne pourriez-vous point ſavoir ſi le garde des ſceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un homme qui a la fièvre et la dyſſenterie, et qui eſt dans un déſert. Qu'il m'y laiſſe, c'eſt tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je ſerai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaiſſance. Je vous ſerai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

1734.

LETTRE CIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement ; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette espérance ; cependant, à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la lettre sur *Pascal*. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à *Demoulin*, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur le champ l'édition à M. *Rouillé*. Que faire dans cette circonstance ? Irai-je être le délateur de quelqu'un ? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas ?

Je prends le parti d'écrire à *Jore*, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice ; que s'il veut se sauver et moi aussi,

il faut qu'il remette entre les mains de *Démoulin* ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaïser au plus vîte le garde des ſceaux par ce ſacrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je ſuis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède.

1734.

Ce remède eſt dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de *Jore* à ſacrifier cinq cents exemplaires; ils ont aſſez gagné ſur le reſte, ſuppoſé que ce ſoit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, &c.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier préſident? il s'en ferait honneur, et il ferait voir ſon zèle pour l'inquiſition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, ſoit que ce fût le premier préſident, je crois que cela me ferait grand bien, ſi le garde des ſceaux pouvait ſavoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre eſprit et votre

1734. cœur ſont faits pour ajouter au bonheur de ma vie quand je ſuis heureux, et pour être ma conſolation dans mes traverſes.

A préſent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons ſurement des Samſon et des pièces fugitives en quantité. Laiſſez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embraſſe tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, *en paſſant*.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul uſage du billet de treize cents ſoixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, ſans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme faſſe ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puiſſe être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il ſerait puni tout auſſi ſévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs : *Sacrificia tua non volo*. C'eſt à lui à voir s'il eſt coupable,

et

et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, *avec mon nom à la tête*, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné ; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures. 1734.

Adieu ; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette

1734. affaire : point de nouvelles ; je ne ſais où il eſt. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous ſavez, eſt abſolument inutile et même très-dangereux. Le mieux eſt de ſe tenir tranquille quelque temps. Je lui conſeille d'aller voyager en Hollande. Je ne ſais ſi je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore ſi l'on vous a fait toucher treize cents ſoixante-huit livres ; ſi vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. *Paſquier*, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas ; il eſt à une perſonne à qui je le devais, qui en a un très-grand beſoin, et qui s'en deſſaiſiſſait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiſer l'affaire : il ne faut pas qu'elle ſoit la victime de ſon amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ſes nouvelles. Conſervez-moi votre tendre amitié ; je vous écrirai quand je ſerai fixé en quelque endroit. Juſqu'à préſent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire ; mon cœur ſera plus bavard la première fois. Adieu ; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Reſnel*.

LETTRE CXII.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Mai.

Eh bien, eſt-il poſſible que vous vous ſoyez laiſſé ſurprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là ! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils ſont bien trompés eux-mêmes...

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce miſérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien, à ſon ſilence. Le ſcélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *ſupplément* de la fin, il s'en eſt ſervi; il a pris le temps de mon abſence pour trahir les promeſſes qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve inconteſtable de ſon crime. J'ai tout confronté; ſa perfidie n'eſt que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je ſuis proſcrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux : voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, ſur la foi de vos lettres, j'ai haſardé de me perdre pour le ſauver; et

1734. que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchans ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres ; mais il y a des *Cideville*, il y a des *Emilie* ; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe *Formont*, le tendre et charmant du *Bourgtroulde*, le judicieux et élégant du *Resnel*. Si vous voyez monsieur le Marquis (*), dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un

(*) De Lezeau.

mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendrez-vous pas ? Adieu ; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte. 1734.

Vale, te amo.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

ENCORE une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onyx eliciet cadum.*

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Je vous l'envoie ouverte ; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues Lettres, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, *Pascal*, laisse-moi faire ! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends !

Où en sommes-nous, je vous prie ? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi ? Veut-on

1734. que je me rétracte comme S[t] *Augustin*? veut-on que j'aille au diable? Ecrivez ou chez *Demoulin*, ou chez l'abbé *Moussinot*, ou plutôt à M. *Pallu*, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

LETTRE CXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Basle, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses Lettres? Madame la duchesse du *Maine* est-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-dessus de *Descartes*? et comment madame la duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion ; mais depuis que j'ai dit que *Pascal* s'était trompé quelquefois ; que *fatal laurier*, *bel astre*, *merveille de nos jours*, ne font pas des beautés poëtiques, comme *Pascal* l'a cru ; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure ; qu'il ne faut point jouer l'existence de DIEU à croix ou pile : enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

1734.

De vous dire, Madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers ; cela est bien difficile ; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; et malheureusement ces Lettres paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

1734. Si je ne reviens point, Madame, ſoyez sûre que vous ſerez à la tête des perſonnes que je regretterai. Si vous voyez M. le préſident *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et ſouvent, à Mons *Rouillé*. Quand il ne ſerait point à portée de me rendre ſervice, votre ſuffrage et le ſien me ſuffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre ſouvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais ; les lettres me ſeront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaiſſe vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au ſtyle, mais quelquefois on fait des quiproquo.

LETTRE CXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 1 juin.

La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, ſur le compte de *Jore*, était fondée ſur ceci.

Lorſqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves

de

de cette édition ſupprimée dont il a été ſoupçonné, il y avait des fautes conſidérables dont je me ſouviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris. 1734.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le ſoupçonner ? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il eſt en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en priſon, je ne ceſſais d'écrire aux magiſtrats et aux miniſtres pour les aſſurer de ſon innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur ſa dépoſition, on a été tout renverſer dans ma maiſon à Paris; on a ſaiſi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'eſt ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle viſite. Je crois qu'étant bien perſuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la viſite qu'on ferait chez moi, ne ſervirait qu'à ma juſtification; et c'eſt ce qui eſt arrivé.

1734. Pour lui, s'il eſt vrai qu'il ſoit aſſocié avec quelque perſonne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il eſt sûr que ſon édition ſera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de ſaiſir à Paris une preſſe à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette preſſe était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle eſt connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle ſervira, en premier lieu, à juſtifier *Jore*, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en ſecond lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oſeront pas ſe charger d'imprimer le livre : et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait conſidérablement; ainſi, de façon ou d'autre, il ne peut ſe plaindre; car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai aſſuré qu'il n'en a point, et je l'aſſure encore tous les jours. C'eſt un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choſes aſſez ambiguës : s'il m'avait fait un mot de réponſe,

il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude ; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. 1734.
Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, et c'est ainsi que je parlerai toujours ?*

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours, dont il aurait d'abord dû m'instruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement ; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais, dit-on, fait faire par *Jore*. A cela, je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que *Jore*, que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des Lettres philosophiques, entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne

1734. connaissais pas. Le résultat de tout ceci est, qu'il est absolument nécessaire que *Jore* m'instruise de tout ce qui s'est passé; que de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition; que du sien, il demeure tranquille; mais surtout que je sache ce qu'il a dit à M. *Hérault*, afin que je m'y conforme en cas de besoin.

N. B. J'apprends dans le moment que mes affaires vont très-bien; que la découverte de cet imprimeur, qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, à Paris.

LETTRE CXVI.

1734.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de *Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajouta-t-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas de soupçon. Il voulait par là se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit

1734. point; il a même eu l'infolence de dire à M. *Hérault*, que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'eft fur cette infame calomnie d'un fcélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on eft venu vifiter chez vous.

Voilà les difcours que me tient *Demoulin*; et quand je fonge que j'ai trouvé dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient gliffées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis fupprimées, je fuis bien tenté d'être de l'avis de *Demoulin*.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé *René Joffe* fefait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce *René Joffe* a été dénoncé à *Demoulin* par *François Joffe* fon parent. Ce *François Joffe* a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec fon coufin *René*, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce *François Joffe*, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abufé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec *René*; que depuis, la jaloufie qu'il aura eue de la deuxième édition de *René*, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de pefer avec M. de *Cideville*. Vous

pouvez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore*. S'il n'eſt pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour ſe juſtifier. Mais, coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire inſtruire des démarches qu'il a faites : et s'il ne le fait pas, je ſuis dans la ferme réſolution de le dénoncer au garde des ſceaux, et je le perdrai aſſurément. Il eſt trop horrible d'être ſa victime et ſa dupe, et d'avoir ſoutenu et atteſté ſon innocence, lorſqu'il en uſe avec tant d'indignité. C'eſt une des choſes qui ont ajouté un poids plus inſupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre ſentiment. J'attends vos réponſes avec une extrême impatience, et je vous embraſſe tendrement. 1734.

LETTRE CXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-conſtant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois ſemaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma ſituation avec *Jore*.

1734. Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point l'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la bastille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin : S'il est vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.*

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. Je fais plus; quand je fus certainement qu'il était à la bastille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employé les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son

honneur et contre ſon intérêt ; en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler ; elle eſt d'un conſeiller au parlement, ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé*. 1734.

Sur la dépoſition de ce miſérable, M. *Hérault* aſſura le cardinal de *Fleuri* et M. le garde des ſceaux, que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée ; et monſieur le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant, madame d'*Aiguillon* et pluſieurs autres perſonnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des ſceaux ; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de déſaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut cauſée par *Demoulin* qui fait mes affaires, mais qui eſt un peu inattentif. Mon ſilence fit croire au garde des ſceaux que je ne voulais pas plier ; et ſon opiniâtreté ſe fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grand'chambre, et qui ne rend pas les Lettres philoſophiques plus mauvaiſes. Cependant j'étais prêt à obéir à monſieur le garde des ſceaux, et il n'en ſavait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire?

1734. Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces Lettres est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de *Jore* est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bons sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me tombe des mains (23). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu, quel funeste mariage j'aurais fait!

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

(*) M. de *la Condamine*.

(23) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontens de ce mariage; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit sentir durement à M. de *Richelieu*, au camp de Philisbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de *Lixen* fut tué.

LETTRE CXVIII.

1734.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin,

Si la grand'chambre était composée, Monsieur, d'excellens philosophes, je serais très-fâché d'y avoir été condamné ; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'*Aristote*, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, &c.; leur intention est toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison ; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. *Silva* ne laisse pas d'en ordonner à Messieurs, quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même chose à mon livre ; peut-être quelque conseiller pensant lira les Lettres philosophiques avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les

1734. ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées, aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaiement les quakers et les anglicans, ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. *Newton* ne s'était pas servi du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière ; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris ; et sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé ; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de *Locke*, et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans *Pascal*, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très-convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre? Cependant les hommes,

qui abusent toujours des mots, appelleront également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les Lettres sur *Locke* et sur *Pascal*. 1734.

Ma lettre sur *Locke* se réduit uniquement à ceci : La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à DIEU d'ajouter la pensée à la matière. Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de *Pascal*, le grand point de la question roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle est très-ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la

1734. sainte Ecriture me disait ce dernier fait, je le croirais ; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Ecriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Ecriture au-dessus de la raison ? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à *Pascal*. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet*. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de *Maupertuis*, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie ; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait ; comme avec son esprit et ses lumières elle croit ne savoir rien, et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de *Maupertuis*, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle ; il lui faut des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y

a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles, mais je n'en suis 1734.
pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrassez pour moi, je vous prie, l'électrique M. *du Fay*; et si vous embrassiez ma petite sœur, feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, &c.

LETTRE CXIX.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 . . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que

1734. vous donnez à des fantaisies (*) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioste* que dans celui du *Tasse* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si

(*) La Pucelle.

on

on était puiſſant et heureux ; et dans le même temps, on eſt accablé ſans reſſource. La profeſſion des lettres, ſi brillante, et même ſi libre ſous *Louis XIV*, le plus deſpotique de nos rois, eſt devenue un métier d'intrigues et de ſervitude. Il n'y a point de baſſeſſe qu'on ne faſſe pour obtenir je ne ſais quelles places, ou au ſceau, ou dans des académies ; et l'eſprit de petiteſſe et de minutie eſt venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres inſipides. Les bons auteurs du ſiècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau* et *la Bruyère* ne feraient que perſécutés. Il faut donc vivre pour ſoi et pour ſes amis, et ſe bien donner de garde de penſer tout haut, ou bien aller penſer en Angleterre ou en Hollande.

1734.

J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raiſon et de ſageſſe. C'eſt bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que ſa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à ſortir de ſa plume. J'ai oſé m'amuſer à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon exiſtence (*), et voir ſi je

(*) Voyez le traité de Métaphyſique, Philoſophie, tome I.

1734. pouvais me faire quelques principes certains. Il ferait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'*Arioste* : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à *Emilie*. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu ; je vous aime pour la vie.

LETTRE CXX.

1734.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que meſſieurs les dragons ſont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je ſuis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre choſe qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées ſont en préſence; on s'attend à tout moment à une bataille ſanglante. Les Français ſe trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle eſt étonnante; on jure qu'on battra le prince *Eugène*; on ne le craint pas; mais à bon compte on ſe retranche juſqu'aux dents; on a des lignes, un foſſé, des puits, et un avant-foſſé; c'eſt une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire caſſer le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences ſont que le prince *Eugène* viendra ſe préſenter au paſſage des

——— puits et des fossés, vers les quatre heures du
1734. matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'*Asfeld*, qui est janséniste; vous savez, Madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de* DIEU. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Bellisle* avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

LETTRE CXXI.

1734.

A M. DE FORMONT,

Ce 24 juillet.

AH, que j'aime votre leçon !
Ah, qu'il eſt doux d'en faire uſage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page ;
De paſſer les jours doucement
A ſe contenter, à ſe plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire !

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je ſuis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je ſens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre eſt datée d'un mercredi à Canteleu ; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne ſais ſi ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre eſt du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de juſtice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, ſine me, liber, ibis in ignem.

1734. Toute la terre me perſécute. Il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'eſt le petit *Lezeau* que je veux dire, qui ſe mêle de vouloir que j'aille à la meſſe, en cas que je vienne paſſer quelque temps dans les terres de ce ſeigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'meſſe avec vous, que d'entendre ſeulement un évangile chez lui. Je ſerais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la choſe me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroiſſes, et brûlé dans tous les parlemens. Cela eſt beau, j'en conviens, mais cette gloire eſt un peu embarraſſante; je vous avoue que :

Nec vixit malè qui natus, moriensque fefellit;
Et benè qui latuit, benè vixit.

Mais que voulez-vous que faſſe un pauvre homme, quand on débite des livres ſous ſon nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher *Formont*; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

LETTRE CXXII.

1734.

A M. DE FORMONT.

DEPUIS que nous ne nous ſommes écrits, mon cher *Formont*, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique ; auſſi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à préſent votre muſe aimable et pareſſeuſe? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami *Cideville* eſt à Paris ; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Eſt-il poſſible que je ne me trouve point à Paris pendant le ſeul voyage qu'il y a fait ! Que ſont devenus nos anciens projets de philoſopher un jour enſemble dans cette grande ville ſi peu philoſophe? Quand eſt-ce donc que nous pourrons dire enſemble avec liberté, qu'il n'eſt pas sûr que la matière ſoit néceſſairement privée de penſée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le ſoleil, et autres hardieſſes ſemblables, pour leſquelles certains fous ſe ſont fait brûler autrefois par certains ſots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me

1734. mander ce qu'eſt devenu *Jore*. Sa famille eſt-elle encore à Rouen? Ce miſérable *Jore* en a uſé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je ſerai à portée inceſſamment de lui rendre ſervice, et je le ferai avec zèle, quelques ſujets que j'aye de me plaindre de lui.

Je ſuis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. *Linant*, depuis qu'il a quitté le petit hermitage dont l'hermite était proſcrit. Il me ſemble que c'eſt pouſſer la pareſſe bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de ſouvenir. Mais je lui pardonne, ſi jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi, mon cher *Formont;* ne ſoyez pas ſi pareſſeux que le gros *Linant*. Mandez-moi où eſt notre cher *Cideville;* adreſſez votre lettre ſous le couvert de *Demoulin*, à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu; vous ſavez que je vous ſuis attaché pour toute ma vie.

LETTRE

LETTRE CXXIII.

1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois ; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire ? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous (*). Vous savez que depuis long-temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ;

(*) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

1734. enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de paſſer quelques ſemaines à Canteleu, ſi on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domeſtiques.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impoſe. Quel barbare que monſieur le Marquis! Il ne veut point laiſſer aux gens liberté de conſcience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieuſement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philoſophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de *Formont*, dans laquelle il me mande que votre parlement s'eſt ſignalé auſſi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure: ſi ce ſaint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on ſera brûlé douze fois. Cela eſt aſſez honorable, entre nous; mais il faut avoir de la modeſtie.

Pour *Jore*, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un

mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *Odi profanum vulgus, et arceo.* 1734.

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'avais, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme qui porte son nom. Mais *Rameau* crie, *Rameau* dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philistin, que si l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samson pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc; je vais faire le petit *Pellegrin*, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On

1734. m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot feseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme, et cette formidable place de Philisbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de *la Condamine*.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a engagé *Matignon le sournois* à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires, après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien;

le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raiſon. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions ſur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque choſe pour moi au porteur de drapeaux ? Avez-vous dit à M. de *Pont-de-Veſle* combien je lui ſuis attaché ? Voyez-vous quelquefois madame *du Châtelet* ? Ecrivez-moi, mon cher ami ; je ſuis enchanté de vos bontés ; mais ne mettez mon nom ni ſur ni dans votre lettre. Votre écriture reſſemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D* ou un *F*. Adieu ; je vous aime comme on aime ſa maîtreſſe.

1734.

LETTRE CXXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 ſeptembre.

VOUS attendez apparemment, Meſſieurs du Rhin, que l'Italie ſoit nettoyée d'Allemands, pour que vous faſſiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philoſophe dont vous vous moquez eſt cependant entre ces montagnes, feſant pénitence comme don *Quichotte*, et

attendant sa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma
1734. solitude, que madame de *Richelieu* devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que *Varinge* a promis de faire pour la somme de trois cents cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit *Varinge* qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le Duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très-certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, &c., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a par-tout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui,

comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame *du Châtelet* méprise un peu trop. Elle traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je vais vîte vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin 1734.

Un peu las de votre campagne,
Très-affamé de jeunes . . .
Et pour des . . . fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera sous la main.
Mais s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Epargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

1734.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais fur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

MON cher et refpectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une pofte. Ce n'eft pas ma faute fi elles font très-infidelles dans les chemins de traverfe de l'Allemagne; et puifqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adreffées en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprifes dans la Franconie et dans la Veftphalie. J'ai été un mois entier fans recevoir des nouvelles de votre amie (*); mais j'ai été affligé fans colère, fans croire être trahi, fans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je fuis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne penfez; mais il n'y a point de fautes qui ne foient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raifons pour pardonner, qu'on a eues de fe mal conduire. Vous auriez grand

(*) Madame la marquife *du Châtelet*.

tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification ? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien ? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple ? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges. 1734.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi ; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'*Argental*. J'ai reçu une ancienne lettre de monsieur le commandeur de *Solar*. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables ; j'en ai vu deux dont je suis presque aussi content que de M. de *Solar*. Adieu, couple charmant ; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

1734.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infame persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoye certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis per-

fuadé qu'elle réuffirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne foit pas 1734.
fifflée à Paris. J'avais commencé cet ouvrage, l'année paffée, avant de donner Adélaïde, et j'en avais même lu la première fcène au jeune *Crébillon* et à *Dufrefne*. Je fuis affez sûr du fecret de *Dufrefne*, mais je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai demander le fecret, fauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufrefne*, fans que *Crébillon* ni perfonne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver ferait d'être reconnu après la première repréfentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs ne fachant pas que l'ouvrage eft de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et pafferaient une infinité de chofes que mon nom feul leur rendrait fufpectes. Eft-il vrai que M. *Pallu* a paffé de l'intendance de Moulins à celle de Befançon? Peut-être eft-ce une fauffe nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Eft-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéreffer, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

1735. LETTRE CXXVIII.

A M. ***.

A Cirey, le 12 de janvier.

VOUS ne sauriez croire, Monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Laclède* est placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le savais pas ; c'est sans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'*Argental* bien aise ; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme *Rameau* pour faire de bonne musique.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif*? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes ?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de *Villars*? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de *Bervick* est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes

amis. Je ne ſais qui ſera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce diſcours, mais il a remercié. N'eſt-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a ſuccédé ? Il eſt déjà connu par un très-beau panégyrique de St *Louis*. Le ſujet de St *Louis* était épuiſé, et celui-ci eſt tout neuf. Que ne dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles ?

1735.

Adieu, Monſieur ; vous ſavez combien je vous ſuis attaché.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amſterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite ; vous m'avez conſeillé de partir, et je ſuis parti ; vous m'avez conſeillé de ne point aller en Pruſſe, et je n'y ai point été : voici le reſte que vous ne ſavez pas. *Rouſſeau* apprit mon paſſage par Bruxelles, et ſe hâta de répandre et de faire inſérer dans les gazettes que je me réfugiais en Pruſſe, que j'avais été condamné à une priſon perpétuelle, &c. Cette belle calomnie n'ayant pas réuſſi, il s'aviſe d'écrire que je prêche

1735. l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelque tribut à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche 1735. d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, Messieurs, la poësie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerai bien vîte avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(*) Mademoiselle *Quinault*.

1735.

LETTRE CXXX.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (*); mais vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur

(*) *Hector de Villars.*

un

un peu romanefque ; mais fa conduite et fes aventures ne tiennent pas affez du roman pour divertir fon lecteur. 1735.

Qu'un prince, comme *Charles II*, qui a vu fon père fur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers fon royaume, déguifé en poftillon ; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne, lequel chêne, par parenthèfe, eft mis au rang des conftellations, qu'un tel prince, dis-je, faffe des mémoires, on les lira plus volontiers que les Amadis. Il en eft des livres comme des pièces de théâtre ; fi vous n'intéreffez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si *Charles XII* n'avait pas été exceffivement grand, malheureux et foux, je me ferais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une hiftoire du fiècle de *Louis XIV* ; mais celle de ce roi, fans fon fiècle, me paraîtrait affez infipide.

Le père de la *Bletterie*, en écrivant la vie de *Julien*, a fait un fuperftitieux de ce grand-homme. Il a adopté les fots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire que l'auteur des Céfars était un païen bigot, c'eft vouloir me perfuader que *Spinofa* était bon catholique. La *Bletterie* devait prendre avec foi le peloton de M. de *Saint-Agnan*, et s'en fervir pour fe tirer du labyrinthe où il s'eft engagé. Il

1735. n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire ; il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de *Réaumur* nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours ; d'ailleurs, je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre, à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains ; mais j'en use avec vous à peu-près comme DIEU avec Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces. . . -là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays ; vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. *Cideville* est de cette demi-douzaine ; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

LETTRE CXXXI.

1735.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vaſſi en Champagne, le . . . février.

Dona puer ſolvit quæ fœmina voverat Iphis.

VOTRE changement de ſexe, Monſieur, n'a rien altéré de mon eſtime pour vous. La plaiſanterie que vous avez faite eſt un des bons tours dont on ſe ſoit aviſé, et cela ſerait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde ; vous avez celui de plaire, ſoit en homme, ſoit en femme. Vous êtes actuellement ſur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Aſtrée. Si ce pays-là vous inſpire quelques vers, je vous prie de m'en faire part ; pour moi, j'ai un peu abandonné la poëſie dans la campagne où je ſuis :

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes ;

Mais à préſent je ſonge à vivre :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc ſum.

1735. Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son ame.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1 mars.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis *du Châtelet*, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à personne. Vous sentez, sans doute, combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une

cabale établie par *Rouſſeau* contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir, de ſorte que je me voyais à la fois perſécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre aſſez retiré, et de chercher des conſolations dans l'étude et dans la ſociété de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le haſard me fit connaître une ou deux de ces perſonnes que *Rouſſeau* avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuſe guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui ſe trouve contre *Rouſſeau*.

1735.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amſterdam, qui vous inſtruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'eſt que *Rouſſeau*. Je vous prie de lire cette lettre d'Amſterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il eſt bon que ce nouveau crime de *Rouſſeau* ſoit public. Peut-être ceux qu'il anime à me perſécuter en France rougiront-ils de prendre ſon parti, et imiteront ceux qu'il avait ſéduits en Hollande, qui ſont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le déteſtent.

1735. Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce ſcélérat, croyant aplanir ſon retour en France, a fait imprimer contre le vieux *Saurin* les calomnies les plus atroces. Vous ſavez que c'eſt lui qui écrivait et qui feſait écrire que j'étais venu prêcher l'athéiſme en Hollande, que j'avais ſoutenu une thèſe d'athéiſme à Leyde contre M. *s'Graveſende*, qu'on m'avait chaſſé de l'univerſité, &c. Vous êtes inſtruit de la lettre de M. *s'Graveſende*, dans laquelle cette indigne et abſurde calomnie eſt ſi pleinement confondue; l'original eſt entre les mains de M. de *Richelieu*; je ne ſais quel uſage il en a fait, ni même s'il en doit faire uſage. Je ſouhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occaſion en parler au cardinal: et ne dois-je pas le ſouhaiter?

Je vous avoue que ſi l'amitié, plus forte que tous les autres ſentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers paſſé le reſte de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la ſuperſtition et l'autorité d'un miniſtre ne ſont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou ſe réſoudre à mener la vie d'un eſclave craintif, que d'autres eſclaves jaloux accuſent ſans ceſſe auprès du maître. Je n'ai à attendre en France

que des perſécutions ; ce ſera là toute ma récompenſe. Je m'y verrais avec horreur ſi la tendreſſe et toutes les grandes qualités de la perſonne qui m'y retient ne me feſaient oublier que j'y ſuis. Je ſens que je ſerai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* eſt celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui penſe comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault* ! Eh, qui me répondra que m'ayant deſſervi avec malice il ne me pourſuive pas avec acharnement ? J'ai beau me cacher dans l'obſcurité, j'ai beau n'écrire à perſonne, on ſaura où je ſuis, et mon obſtination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, ſans ſavoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'eſt une choſe bien inouie que la manière dont on en uſe avec moi ; mais enfin je la ſouffre, je me fais eſclave volontiers, pour vivre auprès de la perſonne auprès de qui tout doit diſparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'expoſer aux fureurs de la ſuperſtition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : ſi mon père, mon frère, ou mon fils était premier miniſtre dans un état deſpotique, j'en ſortirais demain ; jugez ce que je dois éprouver de répugnance

1735.

1735. en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame *du Châtelet* eſt pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enſeveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y déſirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables ; je vous embraſſe tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas* que vous donnerez, ſi vous le jugez à propos ; mais il faut qu'il ſache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des Elémens de la philoſophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce ſont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuſe point de la faire imprimer en France, quelque juſte averſion que j'aye pour la douane des penſées. Au reſte, c'eſt un ouvrage purement phyſique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne ſaurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau ſujet de tragédie, je le travaillerai à loiſir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris Zaïre et Brutus.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur eſt à vous.

LETTRE

LETTRE CXXXIII.

1735.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

EMILIE permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce quelle vous mande ? Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre ; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour,

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise *du Châtelet*. Les voici :

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour ; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir ; son affaire a traîné si long-temps que je n'en espérais presque plus la fin ; mais enfin il nous est rendu ; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de *Formont* a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.

1735. que de vers, mon cher *Cideville* ! que de conversations charmantes ! M. de *Formont* a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin ; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit ; ce sera l'aimant de mon imagination. J'ai vu le gros *Linant*, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtroulde* veut bien se souvenir de moi. Pour M. de *Brévedent*, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu ; ne vous verrai-je donc jamais ?

LETTRE CXXXIV.

1735.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! que votre imagination est riante et féconde! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

Carmina secessum scribentis, et otia quærunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris; *tendunt extorquere poemata;* mes idées poëtiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à

1735. Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français ; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour ; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main ; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode ; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher *Cideville*, qui soutiendra toujours le mien ; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois ; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre semonce ; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Linant*, ni auprès de la présidente, ni au

théâtre. Il faut qu'il fonge à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point fi vous l'aimez. *Vale.* 1735.

LETTRE CXXXV.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

MON cher *Formont*, vous me pardonnerez fi vous voulez; mais je ne me rends point encore fur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il fe foit fait débaptifer et taurobolifer de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la fecte dont était l'empereur *Conftance* fon ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru férieufement au paganifme. On a beau me dire qu'il affiftait aux proceffions, et qu'il immolait des victimes: *Cicéron* en fefait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganifme; mais je ne peux juger d'un homme que par fes écrits; je lis les Céfars, et je ne trouve dans cette fatire rien qui fente la fuperftition. Le difcours même qu'on lui fait tenir à fa mort, n'eft que celui

1735. d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que *Julien* en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces Messieurs

allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par conséquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.* 1735.

Le papier manque. *Vale.*

LETTRE CXXXVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant, méchant et misérable ; loin des mauvais poëtes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel ; vos lettres lui

1735. plaiſent infiniment. Je ſuis bien aiſe de vous faire cette petite trahiſon, afin de vous engager à m'écrire plus ſouvent. S'il n'y avait que moi qui luſſe vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriſer chaque jour par le ſeul intérêt de mon plaiſir; mais puiſqu'elles font les délices d'une perſonne à qui tout le monde voudrait plaire, c'eſt votre amour propre qui y eſt intéreſſé à préſent.

Mandez-moi donc ſi le grand muſicien *Rameau* eſt auſſi *maximus in minimis*, et ſi, de la ſublimité de ſa grande muſique, il deſcend avec ſuccès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui ſavent quitter le ſublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en eſtimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a pluſieurs, eſt plus aimable. C'eſt apparemment parce que je ſuis le très-humble ſerviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de *Fontenelle*. Mon ami *Thiriot* s'eſt fait peindre avec la Henriade à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtreſſe et mon ami dans un cadre. Mandez-moi ſi vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la pareſſe qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXXXVII.

1735.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

LES fréquentes maladies dont je ſuis accablé, Monſieur, m'ont empêché de répondre à votre proſe et à vos vers ; mais elles ne m'ôtent rien de ma ſenſibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me ſouviens toujours des coquetteries de mademoiſelle *Malcrais*, malgré votre barbe et la mienne ; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre ſervice. Je compte voir cet été monſieur le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux ſi je puis obtenir quelque choſe du *Plutus* de Verſailles, en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de ſa main.

Je ſuis, &c.

1735. LETTRE CXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 29 avril.

LINANT n'a encore que la parole de madame *du Châtelet* ; cependant il apprend à écrire ; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet*, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire ; et il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que *Linant*, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès ; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et

en vers ; elles sont si mauvaises que toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huit clos des parades de *Gilles*, trois fois par semaines ? Les acteurs sont... devinez qui ? le prince *Charles* de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans, il fait le rôle de *Gilles* ; le duc de *Nevers*, goutteux, amant de l'infidelle et impertinente *Quinault*, d'*Orléans*, *Pont-de-Vesle*, d'*Argental*, le facile d'*Argental* ; &c. 1735.

J'ai vu votre petit *Bréhant*, il est charmant, il est digne de votre amitié ; et de petits vers qu'il m'a montrés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami ; mille complimens aux *Formont*, aux du *Bourgtroulde*, et même aux *Brévedent*. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien *Brévedent* a trouvé les Lettres philosophiques.

Vale, et ama me.

1735.

LETTRE CXXXIX.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami ; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poëte (*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'eſt pas bien remis dans leur cour ; je m'en rapporte aux connaiſſeurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les ſuivans de ces trois déeſſes ſont à préſent à Rouen. C'eſt donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philoſophe, poëte aimable, plein de grâce et de raiſon. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il eſt plus aiſé à préſent de tirer des vers français d'un italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais auſſi, car ni vous ni les Muſes n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

(*) *Roi.*

LETTRE CXL.

1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

Proviseur du collége d'Harcourt.

Mai.

En me parlant de tragédie, Monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter la Mort de César, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle vôtre ilustre compatriote (*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et sans cela,

(*) L'abbé *Asselin* était de Normandie.

1735. il y a long-temps que je vous aurais fait la propofition. En un mot, *Céfar*, *Brutus*, *Caffius* et *Antoine* font à votre fervice quand vous voudrez. Je fuis bien fenfible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champbonin* que je vous ai recommandé. C'eft un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philofophie. Nous fommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous fommes pauvre. Si l'on pouvait fe contenter d'une penfion modique, cela nous accommoderait fort; et elle ferait au moins payée régulièrement, car les pauvres font les feuls qui payent bien.

Enfin, Monfieur, fi vous faviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé fous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monfieur; comptez fur l'amitié, fur l'eftime, fur la reconnaiffance de *V*. Point de cérémonie; je fuis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A*.

LETTRE CXLI.

1735.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les souris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. *Horace* a beau dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon serrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a aussi un *Duval* bibliothécaire, qui, de paysan, est devenu un savant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux

anglais penſans qui ſont ici, et qui, dit-on,
1735. s'humaniſent juſqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye beſoin de princes, mais j'aurai beſoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philoſophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, ſurtout quand ils paſſent par vos mains.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 12 juin.

Oui, je vous injurierai juſqu'à ce que je vous aye guéri de votre pareſſe. Je ne vous reproche point de ſouper tous les ſoirs avec M. de *la Poplinière*, je vous reproche de borner là toutes vos penſées et toutes vos eſpérances. Vous vivez comme ſi l'homme avait été créé uniquement pour ſouper, et vous n'avez d'exiſtence que depuis dix heures du ſoir juſqu'à deux heures après minuit. Il n'y a ſoupeur qui ſe couche ni bégueule qui ſe lève plus tard que vous. Vous reſtez dans votre trou juſqu'à l'heure des ſpectacles à diſſiper les fumées du ſouper de la veille; ainſi vous n'avez pas un moment à penſer à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient

devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi, et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie; et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés* : Qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous excite pas à secouer l'engourdissement

1735.

dans lequel vous laiſſez votre ame, rien ne
1735. vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaiſanterais ſur votre pareſſe ; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela poſé, ſongez donc à vous, et puis ſongez à vos amis ; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque choſe qui vous mette en état de boire un jour du vin qui ſoit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne paſſez pas des mois entiers ſans leur écrire un mot. Il n'eſt point queſtion d'écrire des lettres penſées et réfléchies avec ſoin, qui peuvent un peu coûter à la pareſſe ; il n'eſt queſtion que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, ſoit de littérature, ſoit des ſottiſes humaines, le tout courant ſur le papier ſans peine et ſans attention. Il ne faut pour cela que ſe mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis ſon écritoire. Eſt-ce donc là un effort ſi pénible ? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaiſir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le ſiècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philoſophiques.

J'ai lu le Turenne (*) ; le bon homme a

(*) Hiſtoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramſay*.

copié des pages entières du cardinal de *Retz*, 1735.
des phrases de *Fénélon ;* je le lui pardonne, il est coutumier du fait ; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel ; il le loue en rhétoricien. Il pille les oraisons funèbres de *Mascaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé *le Blanc* (*), ni de son succès. Il se peut très-bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru ? Quel est le barbouilleur ? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les *Froulai*, les *Desalleurs*, les *Pont-de-Vesle*, les *du Deffant*, *et totam hanc suavissimam gentem*.

(*) Abenfaïd, tragédie.

1735.

LETTRE CXLIII.

A M. DE FORMONT.

A Vassi en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien, mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le systême newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold*, a fait de sa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures.

Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Verfailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Verfailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de phyfique dans cette falle des machines; qu'elle eft devenue une affez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jéfuite qui ne favait que des mots, et qui s'avifa de difputer en bavard contre des faits et contre de l'efprit. Il fut hué avec fon éloquence, et madame de *Richelieu* d'autant plus admirée qu'elle eft femme et ducheffe. 1735.

J'ai lu le Turenne. Je ne fais pas trop fi ce *Turenne* était un fi grand-homme; mais il me paraît que *Ramfay* ne l'eft pas. Il pille des ftyles, il en a une douzaine; tantôt ce font des phrafes du cardinal de *Retz*, tantôt du Télémaque, et puis du *Fléchier* et du *Mafcaron*. Il n'eft point *ens per fe*, il eft *ens per accidens*; et qui pis eft, il vole des pages entières. Tout cela ne ferait rien s'il m'avait intéreffé; mais il trouve le fecret de me réfroidir pour fon héros, en voulant toujours me faire voir *Ramfay*. Il va me parler de l'origine du calvinifme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'eft fait catholique pour faire fon neveu cardinal. Son livre eft un gros panégyrique; et il fait réimprimer de vieilles oraifons funèbres pour fervir de preuves.

1735. Que dites-vous des petits mémoires du roi *Jacques?* Ne vous semblent-ils pas, comme ce roi, un peu plats ? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout ? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in 4°. C'est tout ce que peut contenir l'histoire du siècle de *Louis XIV ;* car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit ; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

LETTRE CXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Vassi en Champagne, 26 juin.

En voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois ; je fouille par hasard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déesse des songes. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de Daphnis et de Chloé. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrié :

Que ces agréables menſonges 1735.
Sont au-deſſus des vérités !
Et que votre reine des ſonges
Eſt la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daphnis et Chloé. Si vous avez quelqu'un qui puiſſe le tranſcrire menu, envoyez-le-moi tout ſimplement par la poſte. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en muſique quand je ferai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de ſon fils. Il ſera à la campagne avec nous, et aura tout le loiſir de faire, s'il veut, une tragédie; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la ſienne ſoit faite.

J'en ai fait une auſſi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je penſe de mon ouvrage comme de celui de *Linant* : je ne crois point qu'il ſoit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laiſſe repoſer longtemps pour la revoir avec des yeux déſintéreſſés, et pour la corriger avec la ſévérité d'un critique qui n'a plus la faibleſſe de père.

1735. *Jeanne* la pucelle a déjà neuf chants ; c'eſt un amuſement pour les entr'actes des occupations plus ſérieuſes.

La métaphyſique, un peu de géométrie et de phyſique, ont auſſi leurs temps réglés chez moi ; mais je les cultive ſans aucune vue marquée, et par conſéquent avec aſſez d'indifférence. Mon principal emploi à préſent eſt le Siècle de *Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'eſt la ſultane favorite, les autres études ſont des paſſades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice ; mais il ne ſera achevé de long-temps. C'eſt l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes deſſeins. Je ſuis tranquille, heureux et occupé ; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaiſe copie.

> Je vous ſouhaite un vrai bonheur,
> Mais *c'eſt une choſe impoſſible.*

Il y a

> Mais voilà la choſe impoſſible. (25)

Cela eſt bien différent à mon gré.

Adieu : ne vous point aimer, voilà la choſe impoſſible.

(25) Voyez l'épître à madame la princeſſe de *Guiſe*, ſur ſon mariage avec M. le duc de *Richelieu*, vol. d'Epîtres.

LETTRE

LETTRE CXLV.

1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le . . . juin.

MON cher *Thiriot*, je ſuis revenu à Cirey ſur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même ſur celle du garde des ſceaux, qui a écrit à monſieur et madame *du Châtelet* de manière à diſſiper mes craintes préſentes, mais à m'en laiſſer pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de ſouper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui ſais que toutes les choſes de ce monde paſſent, je craignais que vous ne perdiſſiez un jour vos ſoupers, et que vous ne vous trouvaſſiez ſans vin de Champagne et ſans fortune. Mais puiſque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre ſanté et à ſurmonter votre pareſſe. Je ſuis bien content de vous pour le préſent. Vous voilà un peu à votre aiſe, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez ſur rien de tout cela.

1735. Surtout écrivez souvent à votre ami, et souvenez-vous qu'après la maison de *Pollion*, celle de *Minerve-Emilie* est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous *Louis XIV*, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (*) qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce succès ? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à Gustave-Vasa ? et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement ? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vîte avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaissiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la duchesse de *Richelieu*, suit un peu ses traces, quoique d'assez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé *Varinge*, fait à Lunéville. Un

(*) Abensaïd.

célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle père *Dallemant*, s'est avisé de venir à ces leçons, et de disputer contre elle sur le système de *Newton*, qu'elle commence à entendre et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en présence de quelques anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames, et un peu de mépris pour la science de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de *Formont*, et quelque chanson de *Mécénas la Poplinière*, si vous en avez. Adieu, je vous embrasse.

1735.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe; elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant

1735. plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

Les Dieux ont vengé mon outrage,
Tu perds, à la fleur de ton âge,
Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et danſé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez ſon chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. *Balot :* mais vraiment je ſuis trop languiſſant à préſent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes ſur le ſiècle de *Louis XIV*, c'eſt moins ſur ſa perſonne que ſur les arts qui ont fleuri de ſon temps. J'aimerais mieux des détails ſur *Racine* et *Deſpréaux*, ſur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Boſſuet*, *Pouſſin*, *Deſcartes*, &c., que ſur la bataille de Steinkerque. Il ne reſte plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des eſcadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les grands-hommes dont je vous parle ont préparé des plaiſirs purs et durables aux hommes qui ne ſont point encore nés. Une écluſe du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Pouſſin*, une belle tragédie, une vérité découverte, ſont des choſes mille fois

plus précieuſes que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous 1735.
ſavez que chez moi les grands-hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands-hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les ſaccageurs de provinces ne ſont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand-homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous ſavez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de perſonne, quand j'ai écrit l'Hiſtoire de *Charles XII*; mais je vous avoue que je ſuis auſſi ſenſible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette hiſtoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Veniſe. Je ne ſerais pas fâché que monſieur le garde des ſceaux vît cette lettre, et qu'il ſût que ſi je ſuis perſécuté dans ma patrie, j'ai quelque conſidération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne ſois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent ſe ſouvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait eſt imprimé. Je
1735. ſuis perſuadé que les calomnies dont il eſt plein ſeront crues quelque temps, et je ſuis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu ; je vous embraſſe tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre Eminence m'a honoré, eſt un prix auſſi flatteur de mes ouvrages, que l'eſtime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monſeigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre ſuffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiſſant, mais ne ſera jamais un grand-homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus

près celui à qui j'ai rendu juftice de fi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence ; mais fi Rome entend affez fes intérêts, pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque fplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'efpère alors que je vous écrirai fous un autre titre que fous celui de votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eftime que de refpect, &c. 1735.

LETTRE CXLVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Cirey, le . . . juillet.

JE vous envoie, mon cher ami, ma réponfe au cardinal *Alberoni ;* vous ferez de fa lettre et de la mienne l'ufage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler, fans doute, d'un certain Jules-Céfar qui a été joué affez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'eft une tragédie de ma façon, dont je ne fais fi vous avez le manufcrit. Je ne fuis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux theâtres qui font trop remplis de cabales, celui de la

comédie françaiſe et celui du monde. Je vis
1735. heureux dans une retraite charmante, fâché ſeulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous ſommes l'un et l'autre aſſez contens de notre deſtinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière ;* vous aſſiſtez à de beaux concerts italiens ; vous voyez les pièces nouvelles ; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaiſirs ; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loiſir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans ſon eſpèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la juſteſſe de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau ſiècle de *Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'hiſtorien. La poëſie et la philoſophie m'amuſent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules-Céſar, et j'aurais grande envie que vous la viſſiez. J'ai la vanité de penſer que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en feſait il y a ſoixante ans.

Souvenez-vous, ſi vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote ſur l'hiſtoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériſer le ſiècle de *Louis XIV*, eſt de mon reſſort et eſt digne de votre attention.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un nouveau portrait

de moi qui paraît ? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire ; mais le nom de M. de *Charost*, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonore la littérature et l'esprit ; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait : et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

1735.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il ? la *Sallé* y danse-t-elle ? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs ? mais surtout, comment va votre santé ?

1735.

LETTRE CXLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguste.

Vous me mandez, Monfieur, que je dois vous tenir compte de votre filence ; c'eſt pourtant le plus grand dépit que vous puiſſiez me faire. Vous ſavez combien vos lettres me font de plaiſir, et à quel point votre commerce m'eſt précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marſeille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti*. Je ſavais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne ſavais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très-belles choſes dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poëſis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à ſon tableau. Il y a peut-être pluſieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés ; mais c'eſt toujours à la main du maître à corriger ſon ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître ſa docilité et ſes reſſources. Je vois, par la facilité qui règne dans ſes vers, qu'il

les corrigerait ſans peine ; mais pour cela il faut ſe voir et ſe parler. Je lui ſoumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier ſon poëme ; mais quelque choſe que je lui propoſaſſe ſur ſon ouvrage, il verrait en moi plus d'eſtime que de critique. Dans l'impoſſibilité où nous ſommes de nous rencontrer, je ne peux à préſent que l'aſſurer du cas que je fais de ſon génie. 1735.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'eſt pas, je crois, reſſemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je ſuis bien certain que je ne mérite point les reproches d'inſenſibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me juſtifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque eſt tant ſoit peu homme public, eſt sûr d'être calomnié : c'eſt un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'eſt bien donné de garde de le laiſſer imprimer. On a raiſon : les critiques empêchent les gens de broncher, et on ſe gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi ſouvent ; et ſoyez sûr que votre amitié me conſole bien de ces misères. Si jamais je vous ſuis bon à quelque choſe, vous pouvez compter ſur moi.

1735.

LETTRE CL.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 septembre.

MON cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condefcendance de donner ma petite tragédie de Jules-Céfar à l'abbé *Affelin*, pour la faire jouer à fon collége, avec promeffe de fa part que copie n'en ferait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieufement gardée à l'hôtel Saffenage. Je n'ai pas été auffi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-feulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plufieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je fuis perfuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'eft moi qui l'ai fait imprimer; ainfi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me fauver une partie de l'opprobre, en publiant et en fefant mettre dans les journaux que je ne fuis en aucune manière refponfable, mais bien très-affligé de cette miférable édition.

Autre misère; on m'envoie une Ramfaïde, maudite rapfodie, infame calotte; et mon nom

eſt à la tête. Dites-moi franchement, le monde eſt-il aſſez ſot pour m'attribuer cet ouvrage ? Conſolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ſes tracaſſeries comme à ſes pompes ; mais il eſt dur de ſe voir d'un côté père putatif d'enfans ſuppoſés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés. 1735.

Si je ne ſuis pas heureux en famille, au moins le ſuis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre *Fakener* eſt ambaſſadeur en Turquie ? Un marchand, homme d'eſprit, eſt quelque choſe, comme vous voyez, chez les Anglais ; mais parmi nous, il vend ſon drap et paye la capitation. *Vale, ſcribe, ama.*

LETTRE CLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 11 ſeptembre.

Vos lettres me font un plaiſir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un eſtomac faible.

1735.

Puiſſes-tu, lorſque le deſtin,
Le ſoir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtreſſe ou ta catin,
Trouver en toi même courage!

Je vous envoie ma réponſe au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je penſe. Si celui qui demanda, *quid eſt veritas*, s'était adreſſé à moi, je lui aurais répondu : *veritas* eſt ce que j'aime. Ce ſtyle contraint et fardé, qui règne dans preſque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, eſt la marque des eſprits faux, et porte un caractère de ſervitude que je déteſte. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là eſt libre. C'eſt déjà quelque choſe, mais malheureuſement cette bonne qualité, quand elle eſt ſeule, devient un furieux vice. Il me vient inceſſamment un ballot de Pour et Contre, d'obſervations, de petits libelles nouveaux; Vert-vert y ſera; mais j'attends cette cargaiſon ſans impatience entre *Emilie* et le Siècle de *Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce ſiècle de ſi admirable qu'elle. Elle lit *Virgile*, *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la

facilité avec laquelle elle lit les eſſais de *Pope on mqn.* C'eſt un ouvrage qui donne quelque- 1735.
fois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je ſerais auprès de vous, mon cher ami. Il eſt ridicule que nous ſoyons heureux ſi loin l'un de l'autre. Vraiment je ſuis charmé que *Pollion de la Poplinière* penſe un peu favorablement de moi.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je ſuis toujours très-indigné de l'édition de Jules-Céſar; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (*) pourrait réuſſir. Je crois que la profuſion de ſes doubles croches peut révolter les *lulliſtes;* mais à la longue, il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation, à meſure qu'elle ſera plus ſavante. Les oreilles ſe forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le ſens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

(*) Les Indes galantes.

1735.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles ; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère ! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces.* Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles ? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service : c'était au sujet de cette misérable édition de la Mort de César. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite

commission,

commiſſion, ſans mêler dans ſon avertiſſement quelque trait de ſatire et de calomnie. Cependant il m'eſt important que je ſache la vérité, et je vous prie d'engager ſoit l'abbé *Desfontaines*, ſoit le Mercure, ſoit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette juſtice. 1735.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philoſophiques ; c'eſt l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penſer et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce miſérable ; mais j'avoue que je ſuis bleſſé des calomnies perſonnelles que ces gredins répètent ſans ceſſe. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les ſuffrages du public ; mais les accuſations infames déſolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs oſent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philoſophiques à Londres ? N'êtes-vous pas intéreſſé à réfuter cette accuſation ? Qu'on me diſe un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'uſage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que

1735. j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent, et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques instructions touchant l'histoire du dernier siècle et le progrès des beaux arts: je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en passant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville

où je suis si indignement traité ; mais quand on est à Cirey, on ne le quitte point pour Constantinople ; et puis, que ferais-je sans vous ? *Vale, et me ama, scribe sæpè, scribe multùm.* 1735.

LETTRE CLIII.

A M. BERGER.

Septembre.

Vous savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher Monsieur ; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment et disparaissent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée la Mort de César. Les éditeurs ont massacré ce *César* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Cassius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées qui sont dans cette misérable édition ! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier ; il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de son art, est incapable ; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* sait

1735. bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raison, de la société, et surtout de la reconnaissance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier; tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur; que tous les conjurés étaient sénateurs, &c. Je ne releverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que la Mort de César est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de César n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une satire où il n'y a ni raison ni équité, et au bout de cette satire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé,

que c'eſt un homme qui a beaucoup à ſe plaindre de moi, et qui cherche à ſe venger à tort et à travers ; c'eſt cependant ce même homme pour qui je me traînai à Verſailles, étant preſque à l'agonie, pour qui je ſollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'eſt ce même homme que le miniſtère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées ; c'eſt lui à qui j'ai ſauvé l'honneur et la vie ; c'eſt lui que j'ai loué comme un aſſez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'eſt lui enfin qui depuis ces ſervices eſſentiels, n'a jamais reçu de moi que des politeſſes, et qui, pour toute reconnaiſſance, ne ceſſe de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les ſemaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandeſtine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de ſa façon ? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude eſt bien ſenſible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce devrait être leur partage ; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philoſophiques, qui commence par aſſurer que non-ſeulement

1735.

1735. j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté? moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût ſeul tout le profit. Peut-on m'accuſer d'une baſſeſſe ſi directement oppoſée à mes ſentimens et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire paſſer pour un mal-honnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre ſein. Je compte ſur votre amitié autant que j'ambitionne votre eſtime.

LETTRE CLIV.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

JE vous avoue, mon cher ami, que je ſuis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'eſt déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a; mais ſon acharnement à payer, par des ſatires continuelles, la vie et la liberté qu'il me doit, eſt quelque choſe d'incompréhenſible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il eſt

vrai, que la pièce de Jules-César, telle qu'elle eſt imprimée, n'eſt point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il? une critique, une ſatire infame de ma pièce, et au bout de ſa ſatire il fait imprimer ma lettre ſans m'en avoir averti; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je ſuis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur poſsède cet homme, qui n'a d'idées dans l'eſprit que celles de la ſatire, et de ſentimens dans le cœur que ceux de la plus lâche ingratitude? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occaſion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuſes aux critiques d'un ignorant et d'un homme ſans goût. Il dit que César eſt une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que *Brutus* a les ſentimens d'un quaker plutôt que d'un ſtoïcien. Il ne ſait pas qu'un quaker eſt un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les ſiennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier ſans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'eſt avec le même eſprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût, veut juſtifier la reſſemblance de la plupart des caractères des

1735.

1735. héros de *Racine*, tels que *Bajazet*, *Xipharès* *Hippolyte*, que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu courtisans français, et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite la Henriade à côté des ouvrages de mademoiselle *Malcrais*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé Alciphron, du docteur *Barclai*, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les sentimens de cet interlocuteur pour les sentimens de l'auteur, et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques ; mais je voudrais bien que l'on sût qu'au moins la tragédie de Jules-César n'est point de moi telle qu'elle est imprimée. Peut-on m'imputer des vers sans rime, sans mesure et sans raison, dont cette misérable édition est parsemée ? Vous êtes des amis de l'auteur du Pour et Contre ; engagez-le, je vous en prie, à me rendre justice dans cette occasion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pourriez-vous pas lui faire sentir l'infamie de son procédé, et à quoi il s'expose ? Que dira-t-il

quand

quand il verra à la tête de la Henriade, ou de mes autres ouvrages, l'hiſtoire de ſon ingratitude? 1735.

J'ai lu auſſi cette indigne critique des Lettres philoſophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'eſt que l'écho des cris des miſérables auteurs qui ne ceſſent d'aboyer contre moi. Que de baſſeſſe et que d'horreurs chez les gens de lettres! eux qui devraient apprendre à penſer aux autres hommes, et enſeigner la raiſon et la vertu, ne ſervent qu'à déshonorer l'eſpèce humaine. Un miſérable auteur famélique, qui imprime ſes ſottiſes ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'eſt dans ce deſſein que j'ai donné des ouvrages au public. Il oſe dire que j'ai trompé mon libraire au ſujet de ces Lettres que vous connaiſſez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous ſouffrir, mon cher *Thiriot*, une accuſation pareille? vous pour qui ſeul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, ſupportez-vous qu'on m'accuſe d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuſes imputations? Engagez un peu l'abbé *Prévoſt* à entrer ſagement dans ce détail, en parlant de la critique des

Lettres philosophiques. J'ai extrêmement à
1735. cœur que le public soit désabusé des bruits
injurieux qui ont couru sur mon caractère.
Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir ; j'en suis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous sera très-aisé de faire insérer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accusation générale que j'ai essuyée au sujet des souscriptions de la Henriade, que j'ai toutes remboursées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres ; de sorte que la Henriade, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu portrait, en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse définitive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé *Desfontaines*, qui m'outrage tous les huit jours, est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé

par la plume de l'auteur du Pour et Contre, ne pourrait faire qu'un très-bon effet; après quoi, tout ce que je souhaiterais, ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avec qui je vis, et de vous que j'aimerai toute ma vie. 1735.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

Je vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (*) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien; et par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poësie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer: elle a servi à faire passer quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgens que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant

(*) Alzire.

ce tribunal dangereux, c'eſt une aventure
1735. périlleuſe que j'abandonne à votre diſcrétion, et que j'oſe recommander à votre amitié : ſurtout laiſſez-moi goûter le plaiſir de penſer que vous avez ſeul, avec madame *du Châtelet*, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas aſſurément exclure monſieur votre frère de la confidence ; mais hors lui, je vous demande en grâce que perſonne n'y ſoit admis. Vous pourriez faire préſenter l'ouvrage à l'examen, ſecrétement et ſans qu'on me ſoupçonnât. Je conſens qu'on me devine à la première repréſentation ; je ſerais même fâché que les connaiſſeurs s'y puſſent méprendre ; mais je ne veux pas que les curieux ſachent le ſecret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de ſe former. De plus, il y a bien des choſes dans la pièce qui paſſeraient pour des ſentimens très-religieux dans un autre, mais qui chez moi ſeraient impies, grâce à la juſtice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin, le grand point eſt que vous ſoyez content ; et ſi la pièce vous plaît, le reſte ira tout ſeul : trouvez ſeulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de ſa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune *Crébillon*. On dit que ſi je l'avais fait, je ſerais brûlé : c'eſt tout ce que j'en ſais. Je n'ai point lu les

Mécontens, et ne ſais même s'ils ſont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaiſirs et des ſottiſes de votre grande ville. Je ne ſais autre choſe ſinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéreſſe; car je vous ſerai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en paſſer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philoſophe qui vous rendra cette lettre; elle eſt comme vous, l'amitié eſt au rang de ſes vertus; elle a de l'eſprit ſans jamais le vouloir; elle eſt vraie en tout. Je ne connais perſonne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne ſuis-je entre vous deux, mon cher ami, et pourquoi ſuis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre? 1735.

Adieu; je vous embraſſe; adieu, aimable et ſolide ami.

1735.

LETTRE CLVI.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. *Demoulin*, Monſieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière ſcène de Jules-Céſar, telle que je l'ai traduite de *Shakeſpeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais ſupprimé pour votre théâtre l'aſſaſſinat de *Brutus*. Je n'avais oſé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre ; d'ailleurs, elle n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans nos règles ; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire à cette étrangère les honneurs du pays un peu mieux. Il me ſemble que c'eſt enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ſes voiſins ; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers ? C'était-là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il eſt bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, ſans doute, faire cette réflexion, ſi vous le voyez. J'ai beaucoup de

fujets de me plaindre de lui, et j'en fuis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec perfonne. Ces petits débats rendent les lettres trop méprifables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais foutenir une fur fon théâtre, au fujet des ouvrages de *Campiftron*. Il y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injuftement. Je protefte en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui fentir, Monfieur, combien il eft odieux de me faire jouer, malgré moi, un perfonnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne fuis jamais entré. Il me menace d'inférer dans fon Journal des pièces défagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai fera une proteftation folennelle que je ne fais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Eft-ce-là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, Monfieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'ofe dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être fon ennemi. Pour vous, Monfieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous ferai attaché toute ma vie, avec toute l'eftime et toute la reconnaiffance que je vous dois.

1735.

1735.

LETTRE CLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

LA divine *Emilie*, mon cher ami, n'eſt pas trop pour *Anacréon*. C'eſt la première fois que je n'ai pas été de ſon avis; je tiens que c'eſt à vous à le faire parler. Je ſuis perſuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans ſa vie et dans ſes vers aimables; mais *Anacréon* n'était pas conſeiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choſes à corriger aux Songes et à Daphnis et Chloé pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'Anacréon vous coûtera encore moins; la conformité du ſtyle et des mœurs vous ſoutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis*, vos plaiſirs ne ſont point de ſonger; mais quand il s'agit d'*Anacréon*, vous ſerez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même perſonne que le roi, et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chanſonnier des Grecs l'emporter ſur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière

ſcène de Jules-Céſar ; c'eſt de toutes les ſcènes de cette pièce, celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me ſemble, une très-grande ſingularité ; c'eſt qu'elle eſt une traduction aſſez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans ; c'eſt *Shakeſpeare*, le *Corneille* de Londres, grand fou d'ailleurs, et reſſemblant plus ſouvent à *Gilles* qu'à *Corneille ;* mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous penſez de celui-ci.

1735.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au ſujet de ce Jules-Céſar. Il appelle la ſcène que je vous envoie, une controverſe ; c'eſt la moindre de ſes critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui ; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaiſſance. Les auteurs faméliques ſont pardonnables ; s'ils déchirent leurs amis, ce n'eſt que par néceſſité. Ce ſont des anthropophages qui réſervent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la ſcène de *Shakeſpeare* à notre ami *Formont ;* et qu'il m'en diſe un peu ſon avis.

Adieu, mon aimable ami ; il faudrait, pour que je fuſſe entièrement heureux, que vous vinſſiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une tragi-comédie : puiſſe-t-il l'achever !

1735. P. S. Que dites-vous des scélérats de commis de la poste ? Nous avions, *Linant* et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adressé à sa pauvre sœur ; et nous avions pris ce parti parce que le besoin était pressant. La malheureuse a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adresse à monsieur le marquis. Ce monsieur le marquis me doit des monts d'or ; il vous remettra les deux louis. Je m'adresse à vous pour cette petite commission, ne sachant en quel endroit du monde il se carre pour le présent.

LETTRE CLVIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 novembre.

DEMOULIN a bien mal fait, Monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter sur le champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidelle de la dernière scène du Jules-César de *Shakespeare*. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la

république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poëtes en prose qu'on fait connaître le génie poëtique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il sait l'anglais : il doit avoir lu *Shakespeare* ; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers ! que de vers durs !* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique sage les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardiesses qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de justice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils distinguent entre le goût des nations et celui des Français ; ils

1735.

1735. ſavent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desſontaines* trouve ſi durs et ſi faibles : ils diſent que *Brutus* doit parler en *Brutus* ; ils ſavent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine*, qu'il aurait tué ſon père pour le ſalut de l'Etat ; ils ne me reprochent point un tutoiement qui eſt ſi noble en poëſie, que c'eſt la ſeule manière dont on parle à DIEU ; ils ne traitent point de controverſe l'admirable ſcène de *Shakeſpeare*, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée ſi ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci :

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au ſénat.

Ils ſavent bien, pour peu qu'ils aient de connaiſſance de la langue françaiſe, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desſontaines* ſi, dans les choſes déſagréables qu'il a ſemées contre moi dans vingt de ſes feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, Monſieur, je vous enverrai, ſi vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de ſon procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, Monſieur, quoi qu'il en ſoit, j'oublierai tout. Les diſputes des gens de lettres ne ſervent qu'à faire rire les ſots aux

dépens des gens d'eſprit, et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre reſpectables. Je puis vous aſſurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé *Desfontaines* qui m'a écrit pour me propoſer des vengeances que j'ai rejetées. Je ſouhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui ; mon amitié ne ſera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre. 1735.

Je vous ſuis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaiſſance.

LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

Sur une rétractation de ce journaliſte.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, Monſieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en eſt bien plus touché que mon amour propre n'avait été bleſſé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages méritent beaucoup de cenſure ; mais moi je ne mérite pas la perte de votre amitié. Vous

1735. vue, et telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère : écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très-belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et songez que je mérite par mes sentimens, par ma franchise, par la vérité et la tendresse, qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

LETTRE

LETTRE CLX.

1735.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

Pourquoi vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait ? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité ; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

Virgile, du sein du tombeau,
Vous dit-il pas en son langage,
Il faut achever ton ouvrage
Quand je t'ai prêté mon pinceau ?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de *Metastasio*, se disant poëte de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France, tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en

1735. profe de la première fcène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'eft qu'une traduction en profe d'une fcène en vers eft une beauté qui me montrerait fon cu au lieu de me montrer fon vifage ; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le vifage de *Dryden* foit une beauté. Sa Cléopâtre eft un monftre, comme la plupart des pièces anglaifes, ou plutôt comme toutes les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques ; il y a feulement une fcène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui eft digne de *Corneille*. C'eft-là le fentiment de milord *Bolingbroke* et de tous les bons auteurs; c'eft ainfi que penfait *Addiffon*.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Refnel* a faite de l'Effai de *Pope* ; mais comme cela n'eft point intitulé Réponfe à *Pafcal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des abfurdités métaphyfiques à propos de mes fentimens. Je fais qu'il eft de l'effence d'un jéfuite d'être mauvais philofophe ; ce font gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent enfuite pour des idées. Je ne fais pas fi *Locke* a raifon, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puiffe jamais prouver que la matière ne faurait penfer ; mais, après tout, qu'importe, pourvu

que nous pensions bien, c'est-à-dire, que nous pensions de façon à nous rendre heureux? 1735.
Je me trouve très-bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière scène de la Mort de César, qui est très-mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV*; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin: c'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale.*

1735.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

Je ne crois pas que mes ſauvages puiſſent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puiſſe jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus ſonger à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne ſerai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public ſoit avide de nouveautés. Je ſuis charmé qu'on m'oublie ; le ſecret d'ailleurs en ſera mieux gardé ſur la pièce, et le peu de gens qui ont ſu que j'avais envie de traiter ce ſujet, ſeront déroutés.

Puiſque la converſion de *Guſman* vous plaît, il ira droit en paradis, et j'eſpère faire mon ſalut auprès du parterre.

La façon de tuer ce *Guſman* chez lui n'eſt pas ſi aiſée que d'opérer ſa converſion. *Zamora* avait pris déjà l'épée d'un eſpagnol pour ce beau chef-d'œuvre ; ſi vous voulez, il prendra encore les habits de l'eſpagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuſe et fatiguée ; ſi vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon, me paraît impossible : pour qu'un homme soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage, il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon. 1735.

Montèze, quoique père de la signora, n'est qu'un subalterne dans la pièce ; il ne peut jamais faire un rôle principal ; il n'est là que pour faire sortir le caractère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gaussin* avec sa fille. J'en suis fâché pour *Montèze*, mais je n'ai jamais compté sur lui.

Les autres ordres que vous me donnez sont plus faciles à exécuter : *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi.* Je m'étais hâté d'envoyer à madame *du Châtelet* des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point se hâter quand on veut bien faire ; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive ; j'attendrai les momens de l'inspiration.

J'accable de mes respects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous supplie de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment je serai fort aise que ce M. de *Matignon* tire un peu la manche du garde des sceaux en ma faveur. Il faut, au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu ; et sérieusement l'état où je suis est très-cruel.

1735. Je ferais très-fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France ; mais je ferais aussi très-fâché qu'on crût que j'y suis, et surtout qu'on sût où je suis. Je me recommande sur cela à votre tendre et sage amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault* ; voudrez-vous bien lui en parler, et savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose ?

Adieu ; les misérables sont gens bavards et importuns.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais royal; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que monsieur de *la Poplinière* soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société ; le nom de *compère* vous sied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui.*

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis six mois avec *Locke*. Vous 1735.
me charmez de lire ce grand-homme qui est, dans la métaphysique, ce que *Newton* est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez ? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Urain. Comment ! un curé, et un français, aussi philosophe que *Locke* ? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit ? il n'y aurait qu'à l'envoyer avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet, à *Demoulin* ; je vous le rendrais très-fidellement.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée (*), pour me rendre compte de mes idées ; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la Henriade et de *Jeanne* la pucelle. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je sais que vous êtes discret et fidelle.

Le corsaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (**) ; l'abbé *Desfontaines* me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de

(*) Voyez Philosophie, tome I.

(**) Vol. d'Epîtres ; Epître XXXIX.

1735. monſieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impreſſion comme une offenſe perſonnelle; je le prie et je lui recommande de ſe bien donner de garde de publier cette bagatelle; je lui fais ſentir que ce qui eſt bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime : ce qui m'étonne, c'eſt que ſon examinateur ſache aſſez peu le monde pour ſouffrir que le nom de madame *du Châtelet* ſoit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monſieur et madame *du Châtelet* ſe plaignent à monſieur le garde des ſceaux, comme ils devraient faire, je ſuis perſuadé que l'abbé *Desfontaines* ſe repentirait de ſon imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules-Céſar. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences conſidérables qui s'y trouvent. Il eſt donc abſolument néceſſaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il eſt, puiſqu'on l'a comme il n'eſt pas. L'abbé de *Lamare* ſe chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer ſera pour lui. C'eſt une libéralité que vous lui ferez volontiers, ſurtout à préſent que vous voilà grand ſeigneur.

Si vous connaiſſiez quelque domeſtique qui ſût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vîte; vous y gagnerez mille chiffons par an,

vers,

vers, profe; vous me tiendrez lieu du public. 1735.
Adieu, mon ami.

P. S. Qu'eft-ce qu'une eftampe de moi qui fe vend chez *Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, fur le Pont neuf? Il eft jufte que je fois avec mon héros. Voyez fi cette eftampe reffemble.

LETTRE CLXIII.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

Au fujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre.

Je ne fais, Meffieurs, fi vous avez lu une tragédie que j'avais compofée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières fcènes à M. *Dufrefne.* Je n'aurais jamais ofé la préfenter au théâtre. La fingularité du fujet, la défiance où je dois toujours être fur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais expofer au public.

J'ai appris que M. *le Franc*, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du fujet de ma

—— pièce, en a depuis composé une à peu-près
1735. sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, Messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs europèanes : du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne ; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. *le Franc*. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, Messieurs, soyez persuadés que si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaisir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que son ouvrage paraisse ; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence

dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public. 1735.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26), votre, &c.

(26) M. de *Voltaire* obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. *le Franc*, de son côté, leur écrivit aussi pour le même sujet ; voici sa lettre qui est d'un style bien différent de celui de M. de *Voltaire*.

Lettre de M. le Franc.

Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaissez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me souviendrai assez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue si peu les personnes et les talens ; je suis, Messieurs, autant que vous méritez que je le sois, votre, &c.

1735.

LETTRE CLXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

La date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courent dans Paris ; ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidelle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil*, beau-frère de *Demoulin*, qui a copié l'ouvrage, il y a six mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous ; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers ; mais, en récompense, les *Hardion*, les *Danchet*, &c. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (*). On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur *le Franc:* qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les comédiens qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bon homme est *un tantinetto* plagiaire; il avait pillé sa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de *Metastasio*. Mais il prospérera avec les *Danchet* et les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie ou à Londres. Adieu; réponse, et prompte. 1735.

LETTRE CLXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remercîment commencerai-je? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni

(*) Alzire.

1735. ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de *Pont-de-Vesle* et d'*Argental* la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfesante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers pour un petit duo. On pourrait, en alongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (*)

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra ; c'est pour lui (*Rameau*), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, *Samson* et *Dalila* ; car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila*

(*) Voyez une lettre à M. *Berger*, du 1 décembre 1735 ; volume des Lettres en vers.

ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, *Dalila* n'eût été qu'une friponne, une *Judith*, p.... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose est la Bible, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samson*. Fesons-le marier dans le temple de *Vénus* la sidonienne: de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la philistine. Que dit à cela le petit *Bernard*? J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives; et malgré vos leçons, je suis à la bataille de Hochstet. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail, et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de *Pollion*, que vous auprès d'*Emilie*.

1735.

1735.

LETTRE CLXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 25 décembre.

Je ſuis toujours d'avis qu'il ne ſoit plus queſtion des grands cheveux plats de *Samſon*; je gagnerai à cela une ſottiſe ſacrée de moins, et ce ſera encore une ſcène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéreſſante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français ſoit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau ſpectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'eſt là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Foſſés Saint-Germain (*). Phaéton, le plus bel opéra de *Lulli*, eſt le moins intéreſſant.

Je veux que le Samſon ſoit dans un goût nouveau; rien qu'une ſcène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Eſt-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui

(*) Ancien emplacement du théâtre français.

terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos ſyllabes féminines? C'eſt un poiſon froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi ſur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard*. 1735.

Ne pourriez-vous point ſavoir ce que le plagiaire de *Metaſtaſio* et le mien a pris de mes Américains. J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la ferrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je ſuis reconnaiſſant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des ſceaux.

Qu'eſt-ce donc que cette mauvaiſe pièce intitulée le Tocſin de la Cour? On dit que c'eſt le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en eſt l'auteur. Monſieur le garde des ſceaux a-t-il ſi peu de goût que de me ſoupçonner de ces baſſeſſes et de ces misères? Je ſuis bien las de toutes ces vexations; et ſi je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le ſein de la vertu, des beaux arts, de l'eſprit et de l'amitié, auprès de la perſonne la plus reſpectable qui ſoit au monde, je dénicherais bien vîte de France.

1735.

LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous ſavez bien que la ſeule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je ſacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le ſeul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conſeils même des perſonnes qui daignaient paſſer leur vie avec moi, chercher dans une ſolitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une néceſſité cruelle, ce que *Deſcartes* feſait par goût et par raiſon; je fuis les hommes, parce qu'ils ſont méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* ſans deſſus, ou bien à M. *du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure ſur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laiſſé copier quatre vers de l'ouvrage en queſtion, eſt un impoſteur.

Si monſieur le garde des ſceaux a dans ſon porte-feuille quelque pièce ſous le nom de la

Pucelle, c'eſt apparemment l'ouvrage de quel-
qu'un qui a voulu m'attribuer ſon ſtyle pour 1735.
me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monſieur le garde des ſceaux qu'il me rendrait plus de juſtice. Peut-être le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV* et M. *Colbert* m'euſſent protégé. Quelque perſécution injuſte et cruelle que j'aye eſſuyée de ſa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de perſonne, pas même de l'abbé *Desfontaines* qui s'eſt ſignalé par de ſi noires ingratitudes. J'achèverai en paix, ſans murmure et ſans baſſeſſe, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je ſerais inconſolable, ſi vous n'en étiez pas plus aſſidu à m'écrire. Je ne me ſens capable d'oublier tant d'injuſtices des autres qu'en faveur de vôtre amitié.

Madame *du Châtelet* a lu la préface que m'a envoyée le petit *Lamare* (*). Nous en avons retranché beaucoup, et ſurtout les louanges: mais pour les faits qui y ſont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'eſt une réponſe ſimple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et perſonnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un

(*) De la tragédie de la Mort de Céſar. Théâtre, tome II.

1735. amour propre ridicule à souffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à présent très-sage et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on sait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de *Lamare* peut servir à lui faire des amis: on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis *Pont-de-Vesle* et d'*Argental*.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

LETTRE CLXVIII.

1735.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévost* que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines*; celui-ci ne sait parler que de livres, ce n'est qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs; et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé *Prévost* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et si j'étais assez heureux pour revenir à Cirey en sureté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à

1735. Samſon. Je me ſouviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Senſible image
Des plaiſirs du bel âge.

au lieu de

Plaiſir volage, &c.

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconſtance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je ſuis actuellement ſur les frontières de France avec une chaiſe de poſte, des chevaux de ſelle et des amis, prêt à gagner le ſéjour de la liberté, s'il ne m'eſt plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus ſpirituelle, la plus éclairée et la plus ſimple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle eſt charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme ſon intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris ſur elle d'écrire au garde des ſceaux, à la ſuite d'une autre que ſon mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuſe. Ah, mon ami! il eſt plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en ſa

faveur, qu'il n'eſt affreux d'être ſi indignement perſécuté. Je vous l'enverrai cette lettre. 1735.

En attendant, la perſonne charitable qui a ſi généreuſement parlé en ma faveur (*), ne pourrait-elle pas dire trois choſes au garde des ſceaux? La première, qu'il eſt très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage ſuppoſé par un traître; la ſeconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troiſième, qu'il n'y a que de la honte à me perſécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Paſſons des horreurs de la perſécution aux tracaſſeries de *le Franc*. Il eſt faux que l'abbé de *Voiſenon* lui ait dit le détail de mon ſujet. Il a ſu le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'eſt preſſé de travailler. C'eſt un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il eſt, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *buſy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* ſi vous penſez que ma pièce puiſſe ſoutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, ſi mon ouvrage vous paraiſſait paſſable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laiſſer paſſer le dernier? Le public même, ſi revenu de ſon

(*) M. le bailli de *Froulai*.

1735. estime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense *Dufresne* (*), et me le mander? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de *Holstein*, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que *Keeper* (**) devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissemens.

(*) *Quinault Dufresne*, célèbre acteur.
(**) Le garde des sceaux.

LETTRE

LETTRE CLXIX.

1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

Je n'ose me flatter de mériter vos éloges, mais je sens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi servent des amis comme vous, qui ont l'esprit aussi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le sot père est absolument délogé du quatrième acte. Mais est-il bien vrai que la conversion de cet espagnol vous déplaise tant? Vous êtes bien mauvais chrétien; mais vous savez que le parterre est bon catholique. S'il y a un côté respectable et frappant dans notre religion, c'est ce pardon des injures, qui d'ailleurs est toujours héroïque quand ce n'est pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, passe par-tout pour un héros; et quand cet héroïsme est consacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chose de divin. Il me paraît que ces paroles du duc *François de Guise*, que j'ai employées dans la bouche de *Gusman*: *Ta religion t'enseigne à m'assassiner*; *et la mienne*

à te pardonner, ont toujours excité l'admiration. Le duc de *Guise* était à peu-près dans le cas de *Gusman*, persécuteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple au théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux *Lusignan* de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste dans l'esprit de la multitude; et plus j'envisage le changement de *Gusman* de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très-grande impression. Malgré cela vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public; et si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur: mais si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les *Desfontaines* en prendront sujet de m'accabler

que je ſerai immolé à la raillerie et au mépris ; 1736.
car telle eſt l'injuſtice des hommes, ils puniſſent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réuſſi. Que faire à cela ? ne plus ſervir un maître ſi ingrat, et ne ſonger à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'oſe vous ſupplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom ſur l'affiche. Cette affectation ne ſert qu'à irriter le public, et à avertir les ſiffleurs de ſe préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous penſez de Didon, et quel jugement on en porte dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impreſſion.

L'hiſtoire japonaiſe m'a fort réjoui dans ma ſolitude ; je ne ſais rien de ſi fou que ce livre, et rien de ſi ſot que d'avoir mis l'auteur à la baſtille. Dans quel ſiècle vivons-nous donc ? On brûlerait apparemment *la Fontaine* aujourd'hui. Il ſerait bien triſte, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui penſent comme on penſait dans les beaux jours de *Louis XIV*.

Conſervez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la conſolation de ma vie.

1736. Permettez-moi d'en dire autant à monsieur votre frère. Adieu; personne ne vous sera jamais plus attaché que moi.

LETTRE CLXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches sur le dernier orage que je viens d'essuyer,

> Que je vais accuser et les vents et les eaux,
> Et mon pays ingrat, et les gardes des sceaux;

non, mon ami, cette nouvelle attaque de la fortune n'a servi qu'à me faire sentir encore mieux, s'il est possible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueuse d'*Emilie* ni la vôtre; jamais je n'ai été plus heureux; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes, où nos ames se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier,

comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos converſations. 1736.

Je vais donc me donner le plaiſir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la reſpectable *Emilie; à ſe principium ſibi deſinet.* Elle a été touchée ſenſiblement de ce que vous lui avez écrit; elle penſe comme moi que vous êtes un ami rare, auſſi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la ſociété.

Si vous revoyez les deux chevaliers ſans peur et ſans reproche (*), joignez, je vous en prie, votre reconnaiſſance à la mienne. Je leur ai écrit; mais il me ſemble que je ne leur ai pas dit aſſez avec quelle ſenſibilité je ſuis touché de leurs bontés, et combien je ſuis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. *le Franc* ne paraît pas au moins le plus modeſte. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (**), qui ſe trouve heureuſement ſervir de contraſte à celle pleine d'amour propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reſte, je me

(*) Le bailli de *Froulai* et le chevalier d'*Aydie.*

(**) Voyez novembre 1735.

1736.

LETTRE CLXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher *Cideville*, une lettre qui n'était que longue, en réponſe à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe auſſi ; et, en vérité, ce ſtyle funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languiſſant, qu'à vous robuſte héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante paſſions nouvelles avant qu'il ſoit queſtion de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite :

Voltaire a terminé ſon ſort,
Et ce ſort fut digne d'envie :
Il fut aimé juſqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être ſurpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma triſte

épitaphe,

épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante qui fait ici le principal ornement de notre *Emiliance*. Ne soyez pas surpris, mon cher *Cideville*, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur l'immortalité de l'ame, et que j'argumente de mon lit avec notre aimable philosophe *Formont* : 1736.

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,
Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'ame immortelle ; mais lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie : pour moi je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit : Il faut toujours que mon cher *Cideville* en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les

1736. beaux et bons eſprits ; et vous, aimable philoſophe *Formont*, quittez *Locke* pour un moment, ma muſe vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde.

Et extrà
Proceſſi longè flammantia mœnia mundi.

Voilà tous les arts au Pérou. On le meſure, et moi je le chante ; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un ſauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier ! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame *du Châtelet* eſt de votre ſentiment ſur la Chartreuſe. Je n'ai point lu l'Adieu aux révérends pères ; mais je ſuis fort aiſe qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jéſuite de moins, c'eſt un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te ſemper amabo.

LETTRE CLXXII.

1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

NOUS avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons champenois! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que *le Franc* fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas? Forcer mademoiselle *Dufresne* à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de *Villars* au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme *Zaïre* était taillée sur la gentille *Gaussin*. Mon cher *Thiriot*, vous connaissez mon cœur; je voudrais réussir sans que *le Franc* tombât. J'aime tant les beaux arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique (*). Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de

(*) Voyez novembre 1735.

1736. *le Franc*, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer ſur moi, s'empreſſera de me venger en me feſant grâce ; et ſi la pièce eſt applaudie, je dirai grand merci à *le Franc*. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et ſolide ami, d'encourager notre petite américaine *Gauſſin*, et de l'élever un peu ſur les échaſſes du cothurne ! You muſt exalt her tenderneſſ, into a kind of ſavage loſtineſſ and natural grandeur. Let her enforce her own caracter. Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque choſe de mieux au ventre : voilà du *Balot* tout pur. Faites bien mes complimens à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Eſt-il vrai que *Desfontaines* eſt puni de ſes crimes pour avoir fait une bonne action ? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'académie françaiſe en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ſes amis. Eſt-il vrai que le libraire *Ribou* eſt arrivé ? Adieu ; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monſieur votre frère que la fermière de M. d'*Eſtaing* nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu ; *Emilie* a joué ſon rôle comme elle fait tout le reſte. Ah ! qu'il vaut mieux ſe borner aux plaiſirs de la ſociété que de ſe

faire le *Zani* sérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! *Emilie* vous aime. *Vale*. 1736.

LETTRE CLXXIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 29 janvier.

Je fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé *Desfontaines*; mais j'avais envie, Monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise *du Châtelet*. J'apprends que l'abbé *Desfontaines* est malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. Je sais que c'est un précepteur du collége des jésuites qui a fait imprimer le Jules-César. C'est un homme de mauvaises mœurs qui est, dit-on, à bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale! Vous joignez, Monsieur, l'esprit à la vertu; aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, &c.

1736. LETTRE CLXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 février.

Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit *Lamare*, je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains. Vous avez servi de père à mes enfans; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin monsieur d'*Argental* m'en a déjà appris de bons. Le petit *Lamare* était si ému du gain de la victoire, qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit en général que *le Franc* avait été battu, et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, si M. de *la Poplinière* est content; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit *Lamare* mériterait à présent son indulgence et sa protection; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien

faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis. 1736.

Je n'ai pu avoir de privilége pour Jules-César. Il n'y aura qu'une permission tacite : cela me fait trembler pour Samson. Les héros de la fable et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela, j'ai travaillé à Samson dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que *Rameau* me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très-mûrement ; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samson n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues, qui sont toutes les mêmes sous des noms différens, plus je veux les éviter. Je suis très-fortement persuadé que l'amour dans Samson ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas *Dalila* qui doit intéresser. Cela est si vrai, que si *Dalila* paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser

1736. faire de l'opéra de Samſon une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. *Rameau* du plus grand ſuccès, s'il veut joindre à ſa belle muſique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il reconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laiſſer inutile une muſique ſi admirable. Je vous enverrai inceſſamment l'opéra tel qu'il eſt. Je ſuis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; *Pollion* eſt mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cauſe auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

LETTRE CLXXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 6 février.

VOUS m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'eſprit et de raiſon. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de *Pont-de-Veſle* et d'*Argental*, dont les bontés me ſont ſi chères, dites-leur que c'eſt moi qui ai perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à *Pollion* que les louanges

du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint *Bernard*. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les Américains, corriger Samson, raccommoder l'Indiscret. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'épître dédicatoire à madame la marquise *du Châtelet*, et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie. 1736.

Je vous envoie la dédicace; l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon temple; elle n'est pas digne de la déesse. C'était à *Locke* à lui dédier l'Entendement humain, et je dis bien : *Domina, non sum dignus, sed tantum dic verbum.*

Après avoir eu la permission de M. et madame *du Châtelet* de leur rendre cet hommage, il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de *la Poplinière* de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis; si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'Indiscret; je les prie en même-temps de souffrir, pour le

1736. plaisir du public et pour leur avantage, que le public voye mademoiselle *Dangeville* en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changemens pour le quatrième acte d'Alzire, vous en trouverez ici la copie; ils me paraissent nécessaires; ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager *Zamore* et *Alzire* à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de Samson; je viens de le lire avec madame *du Châtelet*, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette dans le temple de *Quinault*. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samson doit tomber absolument sur *Samson*, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles :

Profonds abymes de la terre, &c. (*)

(*) Voyez Samson, acte V, scène I.

De plus, les deux premiers actes feront très-courts, et la terreur théâtrale qui y règne fera pour la galanterie des deux actes fuivans ce qu'une tempête eſt à l'égard d'un jour doux qui la fuit. Encouragez donc notre *Rameau* à déployer avec confiance toute la hardieſſe de fa muſique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon ame, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié, et mon eſtime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragmens de l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, et d'un autre ouvrage auſſi innocent que calomnié.

1736.

Je voudrais bien pouvoir convertir monſieur le garde des fceaux. Les perfécutions que j'ai effuyées font bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui ſi je ne l'eſtimais pas. J'oſe dire que s'il connaiſſait mon cœur, il m'aimerait, ſi pourtant un miniſtre peut aimer.

1736.

LETTRE CLXXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

Je suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise *du Châtelet* lisait hier au chevet de mon lit les Tusculanes de *Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième épître de *Pope* sur le bonheur. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher Alzire pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. Samson devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'Alzire. Je remplis en cela deux devoirs; je

confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié. 1736.

J'attends avec impatience le ſentiment de *Pollion* et le vôtre ſur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de *la Poplinière* dorénavant, *albi ſermonum noſtrorum candide judex*. Son bon mot ſur *Pauline* et ſur *Alzire* eſt une juſtification trop glorieuſe pour moi; c'eſt peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiſelle *Duclos* vieille, éraillée, ſotte, et tracaſſière, qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve, jeune et gentille *Gauſſin*. Dites de ma part à cette américaine:

Ce n'eſt pas moi qu'on applaudit,
C'eſt vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guſman convertit.

Launay ſe damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuſes. Il y a long-temps que je ſais de quoi il eſt capable; et dès que j'ai ſu que *Dufreſne* lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'uſage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la faſſe imprimer furtivement, et qu'il n'en faſſe quelque malheureuſe parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre, dans laquelle il a eu l'inſolence de mettre M. *Fakener*

1736. ſur le théâtre, par ſon propre nom. C'eſt ce même M. *Fakener* notre ami, qui eſt aujourd'hui ambaſſadeur à Conſtantinople, et qui demanderait, auſſi-bien que la nation anglaiſe, juſtice de cette infamie, ſi l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas auſſi obſcurs que méchans. Ce qui eſt étonnant, c'eſt que monſieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la ſociété. Voyez ſi on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je deſtinais à ce malheureux *Launay* un petit préſent pour reconnaître la peine qu'il avait priſe de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Mouſſinot* devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'eſt la ſeule vengeance que je veux prendre de *Launay*; il faut le payer de ſa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me paraît ſentir vivement l'amitié et la reconnaiſſance; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impoliteſſe et de la débauche. Je lui ai recommandé expreſſément de vous voir ſouvent, et de ne ſe conduire que par vos conſeils. C'eſt le ſeul moyen par où il puiſſe me plaire. Je crois bien qu'il n'eſt pas encore digne d'entrer dans le ſanctuaire de *Pollion*; il faut qu'il faſſe

pénitence à la porte de l'église avant de participer aux saints mystères. 1736.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin* me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de *Maisons* son ami. Mon Dieu qu'il aurait été aise du succès d'Alzire! qu'il m'en eût aimé davantage! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les premiers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau*; je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? C'est l'espérance que vous

1736. me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'*Albane*. Voici quatre vers que fit *Linant*, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple ;
Surpris, il dit : C'est un palais ;
Mais voyant Emilie, il dit que c'est un temple. (*)

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres si vous venez jamais dans cette vallée de Tempé ; mais *Pollion* ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable *Bernard* a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu ; je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

(*) M. de *Voltaire* corrigea ainsi ce quatrain :

Un voyageur qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, l'admire, le contemple :
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais ;
Mais il voit Emilie : ah, dit-il, c'est un temple !

LETTRE

LETTRE CLXXVII.

1736.

A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

UN peu de maladie, Monsieur, m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire ; je me donne des airs d'intendant. Hélas! cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant point à mes requêtes ! J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène toute entière traduite d'un vieil auteur anglais, mais vous ne vous souciez ni de l'anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame *du Châtelet* des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises, deviennent solides et sacrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaines*, que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey. Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres, Moulins et Versailles.

1736. En lisant aujourd'hui des vers anglais de *Pope* sur le bonheur, voici comme j'ai réfuté ce raisonneur :

Pope l'anglais, ce sage si vanté
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance et la santé.
Il s'est mépris : quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste anglais n'a pas compté l'amour!
Qu'il est à plaindre! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre Alzire que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le Jules-César. Il est bien dur de voir ainsi ses enfans estropiés. M. *Rouillé* peut, d'un mot, empêcher qu'on me fasse ce tort; c'est à vous que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance; et si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

LETTRE CLXXVIII.

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

MON aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait à quatre-vingts ans des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudissemens du parterre,

> Et de je ne sais quel amour
> Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce

1736. qu'il eſt ſur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adreſſé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui diſaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choſes ſur *Jore*. Il s'eſt très-mal comporté avec moi dans l'affaire des Lettres philoſophiques. Je lui ai fait donner de l'argent depuis peu ; mais pour l'édition d'Alzire, je l'abandonne à *Demoulin* qui n'a pas aſſez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'eſt *Linant*. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées ſur ſon compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaiſſance à Paris ; et déjà enflé du ſuccès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après ſix mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me diſait qu'il ferait bientôt jouer ſa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, diſait-il, prêté. Je diſſimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence ; et toujours prêt à pardonner à la jeuneſſe, quand elle a de l'eſprit, je le fis entrer chez madame *du Châtelet*, malgré l'excluſion du maître de la maiſon, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il eſt. A peine a-t-il été établi dans la

maison, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame *du Châtelet*, oubliant le profond respect qu'il doit à son nom et à son sexe, il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voisine où il était allé de son chef et fort mal à propos; la lettre finissait ainsi: *L'ennui de Cirey est de tous les ennuis le plus grand*, sans signer, sans mettre un mot de convenance. Les personnes chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquise *du Châtelet*, qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était-là le bel air, parlant toujours du *cher Cideville*, du *pauvre Cideville*, et pas une fois de M. de *Cideville*, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

1736.

Madame du *Châtelet* indignée a toujours voulu le chasser. J'ai apaisé sa colère en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant 27 ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que d'ailleurs il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer

de le corriger au lieu de le punir; qu'à la
1736. vérité il ne rendrait jamais dans une maiſon aucun de ces petits ſervices par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faibleſſe de ſa vue et la peſanteur de ſa machine le rendent incapable; mais qu'il ſavait aſſez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec ſon fils; qu'il lui apprendrait à penſer, ce qui vaut mieux que du latin; et que je me chargeais de lui faire ſentir la décence et les devoirs de ſon état.

C'eſt dans ces circonſtances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer ſa ſœur dans la maiſon. Il eſt vrai que depuis quelque temps il ſe tient plus à ſa place; mais il n'a pas encore effacé ſes péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que ſa ſœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ſes lettres; elle écrit comme une ſervante. Si avec cela elle penſe en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces repréſentations, ſouffrez que je vous diſe que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir *Linant* d'être modeſte, humble et ſerviable, que ce ſont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un *Corneille*, et il a penſé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monſtre qu'il appelait

tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du Cid. Il s'est regardé comme un 1736. homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de *son cher et de son pauvre Cideville* et de *Formont*, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire: enfin, depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train, encouragez-le à la persévérance : un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philosophe *Formont* et au tendre du *Bourgtroulde*.

1736.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

MA deſtinée ſera donc toujours d'avoir des remercîmens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire eſſuyer. Je ſais quelle eſt votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien ſon temps avec vous; mais quelles circonſtances que celles où vous êtes, pour que vous ſoyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au ſujet de ces pauvres Américains. Mais enfin, quand on a débauché une fille, on eſt obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'eſt vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle eſt jouée : nous avons examiné la choſe avec attention, madame *du Châtelet* et moi, et nous avons été également frappés de la néceſſité de reſtituer bien des choſes à peu-près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

ALZIRE.

ALZIRE.

Compte après cet effort ſur un juſte retour. 1736.

GUSMAN.

En eſt-il donc, hélas! qui tienne lieu d'amour?

Bon Dieu, que dirait *Deſpréaux*, s'il voyait *Alzire* prononcer un vers auſſi dur, et *Guſman* répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laiſſez les choſes dans leur premier état. Quelle différence! ne la ſentez-vous pas?

J'inſiſte encore ſur le cinquième acte; il eſt ſi écourté, ſi rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'eſt dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite *Mithridate* en mourant; ſont-ils auſſi néceſſaires que ceux de *Guſman*? Quel outrage à toutes les règles que *Montèze* ne paraiſſe pas avec *Guſman*, et n'embraſſe pas ſes genoux! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement: tout le monde croit que c'eſt ma faute; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de preſſer M. *Thiriot* ou M. *Lamare* d'exiger tous ces changemens.

Je ſais qu'on fait bien d'autres critiques; mais pour ſatisfaire les cenſeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il ſerait encore bien plus critiqué. C'eſt au temps ſeul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

1736. M. et madame *du Châtelet* ont approuvé l'épître dédicatoire ; à l'égard d'un discours apologétique que j'adressais à M. *Thiriot*, je ne suis pas encore bien décidé si j'en ferai usage ou non. Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages ; il est d'un homme sage de les mépriser ; mais les calomnies personnelles tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur : l'amour propre d'un écrivain doit se taire ; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas :

Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli.

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre ; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame *du Châtelet* qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE CLXXX.

1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 26 février.

Je ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout sera pour Alzire; je viens de la recevoir; c'était de vous que je l'attendais; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'*Argental*. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie!

Demoulin est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus surement que mes Américains! C'est un honnête homme; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie: elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous

1736. l'avoue. J'ai fait fur le champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à monfieur d'*Argental*, à vous et aux comédiens. *Demoulin* en eft chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en eft temps, il faut réparer ces fautes ; il y en a d'énormes. Croyez-moi ; j'ai mis mes raifons en marge. Je ferai bien piqué fi l'on ne fe prête pas à la juftice que je réclame, et je fuis sûr que la pièce tombera, fi elle n'eft tombée. Je fais que toutes ces fautes ont été bien fenties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut preffer *Sarrazin*, *Grandval*, mademoifelle *Gauffin*, *le Grand*, de fe rendre à mes remontrances. C'eft là où j'ai befoin de votre éloquence perfuafive. La dédicace à madame la marquife *du Châtelet* doit abfolument paraître ; le prêtre et la déeffe le veulent.

Pour l'épître que je vous adreffais, je ne fuis pas encore décidé. Je fuis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre ; c'eft à eux à fe défendre bien ou mal ; mais qu'on attaque publiquement ma perfonne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont la France et les pays étrangers font inondés, c'eft figner ma honte que de demeurer dans le filence. Il faut oppofer des faits à la calomnie ; il faut impofer filence au menfonge. Je

ne veux, il eſt vrai, d'aucune place; mais quelle eſt celle où j'oſerais prétendre, ſi ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on diſe : Il n'eſt pas de l'académie, parce qu'il ne le déſire pas; et non pas qu'on diſe : Il ſerait refuſé. C'eſt ne me point aimer que de penſer autrement, et je ſuis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé *Prévoſt* ne me paraît pas fait pour moi. Je ne ſais s'il a dit ou dû dire : *Je ſuis honnête homme;* mais je ſais moi que je dois le dire, et que ce n'eſt pas une choſe à laiſſer conclure comme une propoſition délicate. Mes mœurs ſont directement oppoſées aux infames imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de ſervices ſont demeurés dans le ſilence contre mes ennemis, le ſoin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être aſſez juſte, aſſez généreux pour parler pour moi. Pourquoi ſera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des ſouſcriptions, et ne me ſera-t-il pas permis de démontrer la fauſſeté de cette accuſation? Pourquoi ceux qui la ſavent, la tairont-ils? L'innocence, et j'oſe dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la ſeule raiſon que mes talens m'ont rendu un homme

1736.

1736. public ? C'eſt cette raiſon-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaiſſent. Que m'importe que dom *Prévoſt*, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque choſe ou non ſur ſon compte ? que me fait ſon aventure d'une lettre de change à Londres ? Qu'il ſe diſculpe devant les jurés ; mais moi, je ſuis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes ; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point *Rouſſeau*, je le mépriſe ; et tout ce que j'ai dit dans mon épître eſt vrai : reſte à ſavoir s'il faut que ce ſoit moi ou un autre qui ferme la bouche au menſonge. Si dom *Prévoſt* voulait entrer dans ces détails, dans une feuille conſacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un ſervice que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs eſt belle et intéreſſante. Les perſécutions faites aux auteurs de réputation, ont mérité des volumes. Si donc je ſuis aſſuré que le Pour et Contre parlera auſſi fortement qu'il eſt néceſſaire, je me tairai, et ma cauſe ſera mieux entre ſes mains que dans les miennes ; mais il faut que j'en ſois sûr.

Quel eſt le malheureux auteur de cet Obſervateur poligraphique ? Ne ſerait-ce point

l'abbé *Desfontaines*? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne sait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge : voilà vos qualités sur le Parnasse. 1736.

P. S. Madame la marquise *du Châtelet* veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom ; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre.

LETTRE CLXXXI.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

Le succès de mes Américains est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentimens vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur ; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis long-temps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je souhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient

1736. d'être reçu, pût encourager notre grand musicien *Rameau* à reprendre en moi quelque confiance, et à achever son opéra de Samson sur le plan que je me suis toujours proposé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la musique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme sur la scène tragique. Ces beautés de *Quinault* et de *Lulli* sont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens assez hardis pour conseiller à M. *Rameau* de faire de la musique pour un opéra dont les deux premiers actes sont sans amour; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de *Samson* joué par *Chassé*, fera autant d'effet au moins que celui de *Zamore* joué par *Dufresne*. Tachez de persuader cela à cette tête à doubles croches : que son intérêt et sa gloire l'encouragent; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi; surtout, qu'il n'use pas sa musique en la fesant jouer de maison en maison; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra; M. de *Fontenelle* en sera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de *Carignan*

la protégera, et qu'enfin ce fera de tous les ouvrages de ce grand muficien celui qui, fans contredit, lui fera le plus d'honneur. 1736.

A l'égard de M. de *Marivaux*, je ferais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de fon caractère, et dont j'eftime l'efprit et la probité. Il y a furtout dans fes ouvrages un caractère de philofophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaifir mes propres fentimens. Il eft vrai que je lui fouhaite quelquefois un ftyle moins recherché et des fujets plus nobles; mais je fuis bien loin de l'avoir voulu défigner, en parlant des comédies métaphyfiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des perfonnages qui ne font point dans la nature, des perfonnages allégoriques, propres tout au plus pour le poëme épique, mais très-déplacés fur la fcène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'eft pas, ce me femble, le défaut de M. de *Marivaux*; je lui reprochais au contraire de trop détailler les paffions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus fon efprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un perfonnage de comédie fonge à être fpirituel; il faut qu'il foit plaifant malgré lui, et fans croire l'être; c'eft la différence

1736. qui doit être entre la comédie et le ſimple dialogue. Voilà mon avis, mon cher Monſieur, je le ſoumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de *Laclède*, mais ſans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous ſupplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au ſujet de mes Américains. Je vous embraſſe tendrement.

Qu'eſt devenu l'abbé *Desfontaines*? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ſes maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il eſt. Je ne vous écris point de ma main, parce que je ſuis un peu malade. Adieu.

LETTRE CLXXXII.

A M. THIRIOT.

Premier mars.

MADAME la marquiſe *du Châtelet* vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne ſe trompe que ſur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'épître dont elle approuve l'hommage, c'eſt de n'avoir pas dignement exprimé la juſte opinion que j'ai d'elle.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon épître dédicatoire et du discours que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'Alzire, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux respectables frères. 1736.

Si j'étais *la Fontaine*, et si madame *du Châtelet* avait le malheur de n'être que madame de *Montespan*, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié ; et ce sont tous ces sentimens que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de *Villefranche*, pour mademoiselle *Gaussin*, &c., que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise *du Châtelet.* Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

Non possis oculis quantum contendere Lynceus
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi,
Est quodam prodire tenus si non datur ultra.

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des pensées de madame *de Lambert*, que le

1736. ſtyle vrai et ferme de madame *du Châtelet* s'éloigne de ces riens entortillés dans des phraſes précieuſes, et de ces billeveſées énigmatiques.

A l'égard de l'Apologétique de *Tertullien*, toutes choſes mûrement conſidérées, il faut qu'il paraiſſe avec des changemens, des additions, des retranchemens; mais, ne vous en déplaiſe, un honnête homme doit dire très-hardiment qu'il eſt honnête homme. Voilà qui eſt plaiſant de me conſeiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot ſoit la vertu. On peut laiſſer conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée; mais l'honneur ne ſe traite pas ainſi : il ſe prouve et il s'affiche : il eſt d'autant plus hardi qu'il eſt attaqué; et de telles vérités ne ſont pas faites pour porter un maſque. Votre amitié y eſt intéreſſée. Les calomniateurs qui diſent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'inſultant, puiſque c'eſt vous qui avez fait les éditions anglaiſes des Lettres, et qui avez reçu pluſieurs ſouſcriptions; en un mot, c'eſt ici une des affaires les plus ſérieuſes de ma vie; et, croyez-moi, elle influe ſur la vôtre. C'eſt une occaſion où nous devrions nous réunir, fuſſions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années?

Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe avec tendreſſe : continuez à m'aimer, et en particulier et en public, et à répandre ſur vous et ſur moi, par vos diſcours ſages, polis et meſurés, la conſidération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent. 1736.

Je ſuis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monſieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit *Bernard* qui le premier m'annonça la victoire d'Alzire ? Ma foi, je n'en ſais rien ; demandez-le-lui. Buvez à ma ſanté avec *Pollion*. Adieu ; je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CLXXXIII.

A M. THIRIOT.

4 mars.

J'AI été malade ; madame *du Châtelet* l'eſt à ſon tour. Je vous écris à la hâte, au chevet de ſon lit, et c'eſt pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez *Plutus-Pollion* ; puis vous ſaurez qu'Alzire, la dédicace, le diſcours, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poſte. Tout cela eſt changé, comme une chryſalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me

1736. pille ; car c'eſt ce que je viens d'écrire à M. d'*Argental* ; mais quand *Emilie* eſt malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé *Prévoſt* ; je vous prie de l'aſſurer de mon amitié pour le reſte de ma vie. Je lui écrirai aſſurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'oſe aſſurer que c'eſt la première choſe adroite que j'aye faite de ma vie. Toutes les femmes qui ſe piquent de ſcience et d'eſprit feront pour nous ; les autres s'intéreſſeront au moins à la gloire de leur ſexe. Les académiciens des ſciences ſeront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaiſir des traits de *Cicéron* et de *Lucrèce*. Enfin, morbleu, *Emilie* ordonne, obéiſſons.

Si la fin du diſcours que je vous adreſſe ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons ſi nous ſerons sûrs d'un cenſeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire ; elle eſt ſérieuſe pour moi ; il s'agit d'*Emilie* et de vous.

Remerciez M. de *Marivaux* ; il fait un gros livre contre moi, qui lui vaudra cent piſtoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

LETTRE CLXXXIV.

1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 mars.

LA galanterie de mademoiselle *Quoniam* eſt plus flatteuſe que les battemens de mains du parterre. Je ne ſais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philoſophe pour le récompenſer de ſes ouvrages. Mademoiſelle *Quoniam* ne pouſſerait pas ſi loin la générosité antique, mais auſſi je ne ſuis pas ſi philoſophe. Pour mademoiſelle *Gauſſin*, elle me devrait au moins quelques baiſers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'eſt pas au théâtre que ſa bouche vous fait plus de plaiſir.

Il eſt vrai que dans la petite comédie que nous avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle aſſez plaiſant et aſſez neuf pour mademoiſelle *Dangeville*. Madame *du Châtelet* l'a joué à étonner, ſi quelque choſe pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'eſt qu'une farce qui n'eſt pas digne du public. Thétis et Pelée (*) me font trembler pour ma vieilleſſe. Il eſt

(*) Opéra, paroles de *Fontenelle*, muſique de *Colaſſe*; repréſenté pour la première fois en 1689, et repris ſept fois.

triste que ce qui a été beau ne le soit plus ;
1736. mais ce n'est point M. de *Fontenelle* qui est tombé, ce sont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'épître à *Clio* de M. de *la Chaussée*? C'est celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conséquent, ne sera pas loué par quelqu'un que vous connaissez (*), auquel il ne reste plus ni goût ni talent, mais seulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite ; c'est celle de notre petit *Bernard* sur la *Sallé*. Il a troqué son encensoir contre des verges ; il fouette sa coquine après avoir adoré sa déesse. On ne peut pas mieux punir ce faste de vertu ridicule qu'elle étalait si mal à propos.

Pitteri, libraire à Venise, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pû obtenir la permission pour la Henriade, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers sur Alzire. Vous les aurez bientôt ; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma métaphysique, il n'y a pas moyen de la faire voyager ; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié ; adieu, ami de tous les arts ; vos lettres sont le second plaisir de ma vie.

(*) *Jean-Baptiste Rousseau.*

De

De madame du Châtelet. 1736.

Voltaire veut que je ſigne ſa lettre ; j'y mettrai avec grand plaiſir le ſceau de l'amitié ; je ſens celle que vous avez marquée à votre ami, et je déſire que vous en ayez pour *Emilie*.

LETTRE CLXXXV.

A M. DE LAMARE.

A Cirey, 15 mars.

Je me flatte, Monſieur, que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-Céſar. Permettez que mon amitié ſe plaigne que vous avez haſardé dans votre préface des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le parricide était regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains : ce ſont de ces propoſitions qui auraient grand beſoin d'être prouvées.

1736. Il n'y a aucun exemple de fils qui ait aſſaſſiné ſon père pour le ſalut de la patrie. *Brutus* eſt le ſeul ; encore n'eſt-il pas abſolument sûr qu'il fût le fils de *Céſar*.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était ſtoïcien et preſque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agiſſait de ſa patrie, comme ſa lettre à *Cicéron* le prouve.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'il ſavait que *Céſar* était ſon père, et que cette conſidération ne le retint pas ; c'eſt même cette circonſtance terrible et ce combat ſingulier entre la tendreſſe et la fureur de la liberté qui ſeuls pouvaient rendre la pièce intéreſſante : car de repréſenter des Romains nés libres, des ſénateurs opprimés par leur égal, qui conſpirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de ſimple : et *Ariſtote* (qui, après tout, était un très-grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaiſſance du cœur humain, que cette eſpèce de tragédie eſt languiſſante et inſipide ; il l'appelle la plus vicieuſe de toutes, tant l'inſipidité eſt un poiſon qui tue tous les plaiſirs.

Vous auriez donc pu dire que *Céſar* eſt un grand-homme, ambitieux juſqu'à la tyrannie, et *Brutus* un héros d'un autre genre, qui pouſſa l'amour de la liberté juſqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils ſont repré- 1736.
ſentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette pièce. Vous paraiſſez ſurtout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce les Romains ne ſe ſoulèvent contre les conjurés que lorſqu'ils apprennent que *Brutus* a tué ſon père. Ils s'écrient :

O monſtre que les Dieux devraient exterminer !

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les lettres de *Cicéron*, une lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué ſon père pour la cauſe de la liberté. Il me ſemble que vous avez aſſuré la choſe trop poſitivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis *Algarotti*, ſemble être tombé dans une mépriſe à l'endroit où il eſt dit que c'eſt un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me ſouviens que quand monſieur *Algarotti* me lut ſa lettre en italien, il y déſignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni ; mais, par la traduction, il ſemble qu'on ait voulu déſigner les profeſſeurs de

1736. l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'Observations, &c. a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis *Algarotti* avait prétendu attaquer les professeurs de Paris ; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi.

LETTRE CLXXXVI.

1736.

A M. THIRIOT.

16 mars.

Mon cher ami, vous avez bien gagné à mon silence. *Emilie* a entretenu la correspondance.

N'admirez-vous pas sa lumière,
Son style aisé, sublime et net,
Sa plume, ou solide ou légère,
Traitant de science ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un sonnet ?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il en effet
Quelque semblable secrétaire,
Soit d'Etat, soit de cabinet ?

Ces petits vers une fois passés, vous saurez que vos lettres m'ont fait autant de plaisir que les siennes ont dû vous en faire. Si j'étais un *Descartes*, vous seriez mon père *Mersenne*. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela, et je m'en suis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'*Alzire* à la déesse de Cirey, et de la post-face

1736. à M. *Thiriot*, et du petit grain d'avertissement ? Et vîte, que *Demoulin* transcrive, et que *la Serre* approuve, et que *Prault* imprime; car je crois que *Demoulin* le surintendant a donné ses faveurs à *Prault*.

Homme faible! vous laisserez-vous persuader qu'il faut que *Gusman* interrompe *Alzire* pour lui dire une quinauderie ? et ne sentez-vous pas combien ce vers

S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité.

Triumvirat très-aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur.

Une espagnole eût promis davantage;
Je n'ai point leurs mœurs.

est très-français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire à l'article des pronoms collectifs.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,

est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu-près comme le seraient beaucoup de vers de *Racine*. Mais

Tantùm series juncturaque pollet ! 1736.
Tantùm de medio sumptis accedit honoris !

Que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentimens du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

Bauche va réimprimer Zaïre ; je la corrige. *Prault* réimprimera la Henriade ; je la corrige aussi. Je corrige tout hors moi. Savez-vous bien que je retouche Adélaïde, et que ce sera une de mes moins mauvaises filles.

J'ai lu Jules-César. Est ce M. *Algarotti* qui a lui-même traduit son italien ? Apprenez que ce vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a malheureusement autant d'esprit que dans les Mondes, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la Zaïre anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour propre. Comment, des anglais tendres, naturels ! without bombast ! without similes at the end of acts ! Quel est donc ce M. *Hill ?* quel est ce

1736. gentilhomme qui a joué *Orosmane* sur le théâtre des comédiens ? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans le Pour et Contre ? Autrefois ce Pour et Contre avait été contre Zaïre ; ah ! il doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec *Moncrif*. Suis-je au vieux férail ? Samson est-il abandonné ? Non ; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera sa fortune et sa gloire.

LETTRE CLXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'Epître à *Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait *Rousseau*, quand il était encore bon ouvrier; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille) ; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut partout, sans quoi le beau n'est que beau.

Non

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto; 1736.
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Dites-lui combien j'estime sa précision, sa netteté, sa force, son tour heureux, naturel, son style châtié. Ajoutez à cela que je suis très-fâché qu'il déshonore un si bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un asile heureux et fait pour un philosophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le secret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponse à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer son épître :

Lorsque sa muse courroucée
Quitta le coupable Rousseau,
Elle te donna son pinceau,
Sage et modeste la Chaussée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de *Verrières*; car nous devons encourager la jeunesse.

Elève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ses concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a besoin de culture.

1736. Emondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur sève et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en suivant la nature,
La corriger : c'est le secret des arts.

C'est ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages.

Vous trouverez sur une dernière feuille une chose que je n'avais faite de ma vie, un sonnet. Présentez-le au marquis ou non marquis *Algarotti*, et admirez avec moi son ouvrage sur la lumière. Ce sonnet est une galanterie italienne. Qu'il passe par vos mains, la galanterie sera complète. (*)

LETTRE CLXXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Cirey, par Vassi en Champagne, 18 de mars.

UNE assez longue maladie, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéresser à cette maladie ; elle a été causée par trop de travail : eh, quel objet ai-je

(*) Voyez les Poësies mêlées, volume de Contes.

dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre suffrage? Celui que 1736.
vous donnez à mes Américains, et surtout à la vertu tendre et simple d'*Alzire*, me console bien de toutes les critiques de la petite ville qui est à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai assurément pour rendre *Gusman* plus tolérable. Je ne veux point me justifier sur un rôle qui vous déplaît; mais *Grandval* ne m'a-t-il pas fait aussi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que sévère.

Vous pensâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce *Gusman* ferait pendre son père. Eh! Madame, le premier vers qu'il dit, est celui-ci :

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les sentimens d'un fils? *Sylla* et *Marius* aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur; et si le cœur était doux, tendre, compatissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

1736. Permettez-moi de vous parler plus positivement sur *Pope*. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est, est bien*. Premièrement, ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très-mal à propos) qui est chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est, est bien, parce qu'un Etre infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première épître. Ensuite il appelle *amour social* dans l'épître dernière, cette Providence bienfesante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord *Shaftesbury*, qui le premier a établi une partie de ce systême, prétendait, avec raison, que DIEU avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très-subordonné à l'amour propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans DIEU cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui

percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la disserteuse, ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison. 1736.

Je vous supplie, Madame, de me ménager les bontés de M. le président *Hénault :* c'est l'esprit le plus adroit et le plus aimable que j'aye jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

Chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et trésorier de M. de Voltaire.

Cirey, 20 de mars.

MON cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire; il n'y a personne au monde à qui je me fiasse autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux; vous étiez fait pour être le procureur général de l'*ordre* des jansénistes, car

vous ſavez qu'ils appellent leur union l'*ordre* ;
1736. c'eſt leur argot ; chaque communauté, chaque ſociété a le ſien. Voyez ſi vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire par amitié pour cet indévot, ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Mes affaires, comme vous ſavez, ſont très-aiſées et très-ſimples : vous ſerez mon ſurintendant en quelque endroit que je ſois ; vous parlerez pour moi, et en votre nom, aux *Villars*, aux *Richelieu*, aux d'*Eſtaing*, aux *Guiſe*, aux *Guébriant*, aux d'*Auneuil*, aux *Lezeau* et autres illuſtres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour ſon ami, on demande juſtice ; quand c'eſt moi qui réclame cette juſtice, j'ai l'air de demander grâce, et c'eſt ce que je voudrais éviter.

Ce n'eſt pas tout ; vous agirez en plénipotentiaire, ſoit pour mes penſions auprès de M. *Pâris Duverney*, auprès de M. *Tévenot*, premier commis des finances ; ſoit pour mes rentes ſur l'hôtel de ville, ſur *Arouet* mon frère ; ſoit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différens notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout ſera dans le plus grand ſecret. Mandez-moi ſi cette charge vous plaît. En attendant votre réponſe, je vous prie d'envoyer chercher, par votre frot-

teurs, un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud*; c'eſt un étudiant en philoſophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard : vous lui donnerez ce petit manuſcrit, et douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande; ce manuſcrit ſera négocié à ſon profit. Je vous embraſſe de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et ſurtout reſſerrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les ſervices réciproques. 1736.

LETTRE CXC.

A M. JORE, *libraire.*

A Cirey, 24 de mars.

VOUS me mandez, Monſieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtriſe; en cas que vous diſiez la vérité qu'on exige de vous ſur le livre en queſtion (*) ou plutôt dont il n'eſt plus queſtion.

Un de mes amis très-connu (**) ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour ſon profit, ſuivant la permiſſion que je

(*) Les Lettres philoſophiques.
(**) M. *Thiriot.*

1736. lui en avais donnée, vous en fîtes, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de *Fontaine-Martel*, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement (*) de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dîtes que vous la déposeriez ailleurs; et qu'elle ne paraîtrait jamais sans la permission des supérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, surtout lorsque vous vîntes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de *Richelieu*, je vous avertis que vous seriez perdu si l'édition paraissait, et je vous dis expressément que je serais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que

(*) M. de *Cideville*.

vous aviez besoin de quinze cents livres ; je vous les fis prêter sur le champ, par le sieur *Paquier*, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promesse d'ensevelir l'édition. 1736.

Vous me donnâtes seulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de***, et l'autre, tout découfu, fut donné à *François Josse*, libraire, qui se chargea de le faire relier pour M. d'*Argental*, à qui il devait être confié pour quelques jours.

François Josse, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit avec *René Josse* petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer secrétement. Ils attendirent que je fusse à la campagne, à soixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était presque débitée, et je ne savais pas que le livre parût. J'appris cette triste nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis sur le champ plusieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. *Rouillé*, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponse : vous étiez à la bastille. J'ignorais le crime de *François Josse* ; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence, et de me taire.

Cependant *René*, ce petit libraire, fit en

1736. secret une nouvelle édition ; et *François*, jaloux du gain que son cousin allait faire, joignit à son premier crime celui de faire dénoncer son cousin *René*. Ce dernier fut arrêté, cassé de maîtrise, et son édition confisquée.

Je n'appris ce détail que dans un séjour de quelques semaines que je vins faire malgré moi à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de *François Josse* ; j'en dressai un mémoire pour M. *Rouillé*. Cependant cet homme a joui du fruit de sa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je sais de votre affaire ; voilà la vérité devant DIEU et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chose, vous seriez coupable d'imposture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler sont essentiels. Vous pouvez supplier votre protecteur de montrer ma lettre à monsieur le garde des sceaux ; mais surtout prenez bien garde à votre démarche, et songez qu'il faut dire la vérité à ce ministre.

Pour moi, je suis si las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'est au sieur *Demoulin* qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les

corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont ſans doute avec vous. Je ſuis entièrement à vous, &c. 1736.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vaſſi, ce 4 d'avril.

MON cœur vous adreſſe cette ode (*) que je n'oſe décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaiſirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaiſſance, et ſoyez sûr que je vous aime plus que je ne hais *Desfontaines* et *Rouſſeau.*

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je ſouſcrivais à toutes vos critiques; vous ſaurez, par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutés. Il eſt vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'intérêt ſerait étranglé et perdu; il faut que des reconnaiſſances ſoient filées pour toucher; mais j'ai retranché la *Croupille*, mais j'ai refondu la *Croupillac*, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des ſcènes et des vers par-tout. Il y a

(*) Ode IV, ſur l'ingratitude, vol. d'Epitres.

1736. une feule chofe dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'eft dans le caractère d'*Euphémon*, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement, ce ferait imiter *Inès ;* en fecond lieu, ce n'eft pas d'une converfation longue, ménagée et contradictoire entre le père et le fils, que dépend l'intérêt au cinquième acte. Cet intérêt eft fondé fur la manière adroite et pathétique dont l'aimable *Life* tourne l'efprit du père *Euphémon ;* et dès qu'*Euphémon* fils paraît, la réconciliation n'eft qu'un inftant. En troifième lieu, fi vous me condamniez à une longue fcène entre le père et le fils, fi vous vouliez que le fils attendrît fon père par degrés, ce ne ferait qu'une répétition de la fcène qu'il a eue déjà avec fa maîtreffe. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte fur *Life*.

Enfin, je vous l'envoie telle qu'elle eft, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ofe me flatter qu'elle réuffira. Ce qui eft fûr, c'eft que le fuccès eft dans le fujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs, mais ce que j'y ferais

est inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie ; et quand il s'agira de l'impression, vous serez si sévère qu'il vous plaira. 1736.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les représentations d'Alzire, ôté ce vers,

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.

et d'avoir toujours laissé subsister cette réponse :

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier : cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable *Aristarque* ; adieu, ami généreux.

Emilie vous fait les complimens les plus tendres et les plus vrais.

Elle veut absolument qu'Alzire paraisse avec la dédicace ; et moi, je vous demande en grâce que le discours soit imprimé au moins avec permission tacite, et débité avec Alzire.

Fin du Tome premier.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

C.

C.

F.

M.

N.

P.

R.

S.

T.

THIRIOT. (M.)

Fin de la Table du tome premier.



